This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

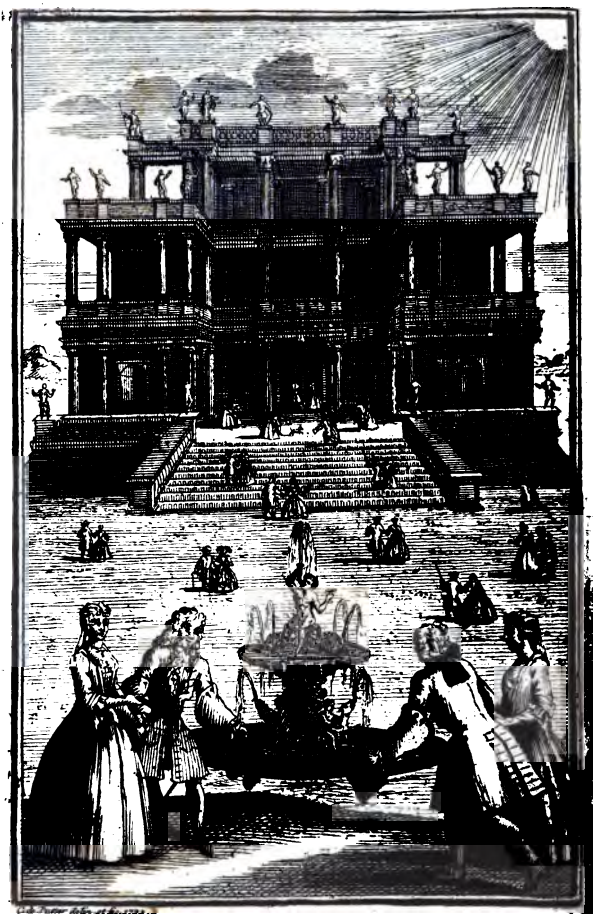
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

2 vols-1
12/6
B.51. (Finch)

Jean
[Du Castre d' Auvigny]

1712 – 1743



LES AVANTURES D'ARISTÉE ET DE TELASIE.

HISTOIRE GALANTE ET HEROÏQUE.

TOME I.

AMSTERDAM,
FRANCOIS L'HONORE,
M. DCC XXXII.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 JAN 1950
OF OXFORD

A

MONSIEUR

LE MARQUIS

DE NESLE,

CHEVALIER DES ORDRES DU ROI.

MONSIEUR,

Persuadé que votre illustre Nom à la tête de ce petit Ou-

vrage, quelque heureux ſuccès dont j'oſe me flatter, me feroit en quelque ſorte plus d'honneur que l'Ouvrage même, j'ai oſé vous demander la permiſſion de vous l'offrir. Cette grace que vous avez bien voulu m'accorder, Monſieur, pourra faire connoître au public que vous m'honorez de votre protection & de votre amitié; que vous faites quelque cas de mes talens foibles encore; & que plus équitable que bien d'autres qui attachent à la jeuneſſe, même cultivée, une injuſte idée d'incapacité, vous avez jugé au moins mes premiers efforts dignes d'être encouragés. Quel bonheur pour moi dans un ſiecle où les Lettres

ſont

ſont ſi peu favoriſées, & où les Mécénes ſont ſi rares, d'en avoir trouvé un véritable en vous; c'eſt-à-dire, un Protecteur ſincere & zèlé, familier avec les vertus & les talens, plus diſtingué encore par la délicateſſe de ſon goût, que par l'éclat de ſa haute naiſſance! C'eſt par la connoiſſance de ces qualités, Monſieur, que je vous ſerai éternellement attaché, & que je ferai toûjours gloire d'être avec le plus parfait dévouement & le plus profond reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
DU CASTRE D'AUVIGNY.

AVERTISSEMENT.

JE m'attens bien qu'on dira dans le monde, ſuppoſé que cet Ouvrage ſoit trouvé bon, qu'il n'eſt point de moi. En ce cas je ſerai redevable de cette eſpece d'honneur à ma jeuneſſe. J'avoue que je m'y prens peut-être trop tôt. On m'a fait accroire malheureuſement que j'avois quelque talent, & on m'a appliqué de bonne heure au métier d'Ecrivain, dans l'idée qu'on ne ſauroit trop tôt ſe former le goût & le ſtyle, ſoit en proſe ſoit en vers. Ainſi on ne me fera point de tort, ſi on appelle mes Ouvrages des fruits précoces. Quoi qu'il en ſoit, pluſieurs

ſieurs perſonnes connues dans la République des Lettres, m'ont fait la grace de me donner leurs conſeils & m'ont vû cette année compoſer cet Ouvrage avec ſoin pendant ſix mois que j'y ai employés. Je me flatte qu'on y trouvera un peu de génie par rapport à l'invention & à la diſpoſition du ſujet, avec des ſentimens rendus d'une façon vive & naturelle. J'ai de tems en tems employé des expreſſions poëtiques, perſuadé que ce ſtyle convient aux fictions, & ſurtout aux fictions héroïques.

Comme on m'a dit que l'on publioit d'avance que j'avois tiré mon Ouvrage des

Amours de Leucippe & de Clitophon par Achille Tatius, j'avertis le Public que j'ai mis chez le Libraire qui vend mon Livre, une ancienne traduction Françoiſe de ce Roman Grec, (traduction qui eſt aſſez rare) afin qu'on puiſſe, ſi l'on veut, le confronter avec le mien. On verra que je n'en ai imité que très-peu de choſe, & que j'ai donné à mon Ouvrage une forme entierement diſſemblable.

SOM-

SOMMAIRE

De ce qui eſt contenu dans le premier Volume.

LIVRE PREMIER.

ARISTE'E, dans le Temple de Venus, prie la Déeſſe de favoriſer l'amour ardent qu'il ſent pour Telaſie, & de changer la volonté de ſon pere Hippias qui lui veut faire épouſer Calligone, dont il eſt aimé, & qu'il n'aime point. Il rencontre dans un bois de Myrthe ſon ami Cineas, qui lui donne de ſages conſeils ſur la ſituation fâcheuſe où il ſe trouve. Il apprend enſuite par hazard, de la bouche même de Telaſie, qu'il eſt aimé d'elle, ce qu'il ignoroit. Il declare ſa paſſion à Telaſie. Calligone s'apperçoit de leur intelligence, & en devient extrêmement jalouſe. Ariſtée declare ſes ſentimens pour Telaſie à ſon pere, qui les condamne. Plaintes & fureurs de Calligo-

ligone, qu'Hippias tâche de calmer. Elle eſt enlevée durant la cérémonie du ſacrifice à Jupiter Olympien. Sentimens d'Ariſtée à ce ſujet. Il retourne au Temple de Venus, & ayant ſû que Soſtrate Général des Biſantins, pere de Telaſie, envoyoit de Biſance un époux à ſa fille, il ſe reſout de lui propoſer de fuir avec lui. Après bien des difficultés, elle y conſent, comme malgré elle. Tous deux s'embarquent avec Cineas, qui ne veut point être ſeparé de ſon ami. Trahiſon d'Amphiſe : Regrets & deſeſpoir d'Hippias & d'Eliante qui accourent en vain ſur le rivage.

LIVRE II.

Ariſtée fait connoiſſance ſur le vaiſſeau avec un Alexandrin, nommé Antiloque, qui pénetré de douleur raconte de quelle maniere il a perdu ſon fils unique qu'il aimoit tendrement, & qu'il a tué lui-même. Remords de Telaſie, Ariſtée la conſole. Une tempête ſurvient, le vaiſſeau perit :

les

les deux Amans tombés dans la mer ſe ſauvent à la faveur d'une planche du navire, & perdent de vûe Cineas & Antiloque entraînés par les vagues. Ariſtée & Telaſie ſont portés vers une des embouchures du Nil. Des Brigands les ſaiſiſſent & les chargent de chaînes. Ils deſtinent Telaſie à être ſacrifiée. On les ſépare l'un & l'autre. La troupe qui conduiſoit Ariſtée eſt battue par Charmide, Général des Egyptiens, & il eſt délivré. Il obtient de ce Général un détachement pour aller combattre ceux qui tenoient Telaſie en leur pouvoir; il les attaque, les défait, & leur enlève ſa Maîtreſſe, qu'ils étoient prêts de ſacrifier. Parmi les priſonniers qu'il fait, ſe trouvent Cineas & Antiloque, qui ayant été pris par les Brigands, avoient été contraints de s'enroller dans leur Armée, & de combattre contre Ariſtée ſans le connoître. Joye d'Ariſtée d'avoir recouvré ſa Maîtreſſe & ſes deux amis. Charmide devient amoureux de Telaſie: il

cher-

cherche un prétexte pour éloigner Ariſtée, & lui donne un détachement de deux mille hommes. Ariſtée accepte cet emploi honorable. Pleurs que cette ſéparation perilleuſe fait verſer à Telaſie. Ariſtée part & livre pluſieurs combats. La nouvelle ſe repand dans le camp, qu'Ariſtée a été tué. Charmide en veut tirer avantage pour ſe faire aimer de Telaſie, que cette nouvelle met au deſeſpoir. Anigrophis, Chef des Brigands, vient attaquer le Général Egyptien: Son camp eſt forcé & pillé, & Telaſie eſt priſe. Ariſtée ſurvient avec ſon détachement, il défait & tue Anigrophis & délivre ſa Maîtreſſe. Charmide ayant été tué dans le combat, l'Armée Egyptienne veut élire Ariſtée pour Général: il en fait élire un autre, & part pour Alexandrie avec Telaſie, Cineas & Antiloque.

LIVRE III.

Deſcription des bords du Nil. Combat naval: Entretien moral d'Ariſtée & de Cineas à ce ſujet. On ſauve la vie à Dio-

à Dioclore qui étoit prêt de perir dans les flots. Il raconte ce qui lui eſt arrivé par rapport à Dileis. Caractere étrange & chimerique de cette fille. Perfidie de Dioclore. Cérémonie du mariage de Leonide avec Cartegon. Leonide raconte à Telaſie, comment ſon pere l'a forcé à l'épouſer au prejudice de Megès qu'elle aime. Mort tragique de Cartegon, de Megès, & de Leonide. Telaſie eſt enlevée par Dioclore; Ariſtée qui s'y oppoſe eſt bleſſé. On apprend la mort de Telaſie: Deſeſpoir d'Ariſtée: Cineas & Antiloque le conſolent. Termille devient amoureuſe d'Ariſtée, qui ne peut oublier ſa premiere Maîtreſſe. Hippias, pere d'Ariſtée, arrive à Alexandrie; il veut le ramener à Tyr; Ariſtée refuſe de le ſuivre. Depart d'Hippias. Ariſtée part pour Epheſe avec Termille & Cineas. Antiloque reſte à Alexandrie.

LIVRE IV.

Termille raconte ſon Hiſtoire: La jalouſie de Peon ſon époux, ſa perfidie

à

à l'égard de Piſiſtrate. Il veut faire mourir ſa femme & ſon beau-pere ; lorſqu'il eſt prêt d'exécuter ſon deſſein, il eſt ſaiſi par des inconnus & diſparoît. Piſiſtrate, dont elle n'avoit eu aucunes nouvelles depuis longtems, ſe préſente à elle. Il lui apprend que Peon l'ayant voulu aſſaſſiner, il avoit été obligé de s'enfuir d'Epheſe. Termille lui declare qu'elle va chercher ſon époux à Alexandrie, & part. Après ce recit Cineas raconte à ſon tour l'hiſtoire de ſes amours avec Midale, fille de Philocle ſon mortel ennemi ; jalouſie de Myris, & ſa généroſité. Cineas ſauve la vie au pere de ſa Maîtreſſe, & ſe reconcilie avec lui. Fureur des freres de Philocle. Mort de Midale poignardée par ſa grand-mere. Cleomene, exemple ſingulier d'une inconſtance bizarre. Rejouiſſances des Egyptiens à l'occaſion de la renaiſſance du Phénix.

FIN.

LES

LES AVANTURES D'ARISTÉE ET DE TELASIE.

LIVRE PREMIER.

LE retour de la lumiere commençoit à diſſiper les ombres de la nuit ; déja les portes du Temple de Tyr conſacré à Vénus, étoient ouvertes ; déja les Amans proſternés aux pieds de la Déeſſe la ſuppliоient de leur être favorable, & de couronner leur mérite & leurs vœux. Les Prêtres re-

vêtus de longues robes blanches brodées d'or, offroient les prieres & les ſacrifices des Amans. De jeunes filles d'une rare beauté brûloient les parfums les plus exquis; toutes les colomnes du Temple étoient ornées de fleurs cueillies au lever de l'aurore, & que l'ardeur du ſoleil n'avoit point encore fanées.

Le tendre Ariſtée, qui cherchoit un ſoulagement à la douleur dont il étoit preſſé, entra dans le Temple, où depuis longtems l'amour le forçoit de porter ſes vœux. Il ſe proſterna, en répandant des larmes; Déeſſe, dit-il, puiſque ton fils m'a bleſſé d'un trait qui me force à aimer Telaſie, ne permets pas que je ſois uni à une autre: change la volonté de mon pere qui me deſtine Calligone pour épouſe, & ſi tu approuves mon amour, daigne le proteger; rends le cœur de Telaſie auſſi ſenſible à mon ardeur, que le mien l'eſt à ſes charmes.

C'eſt ainſi qu'Ariſtée plein d'amour pour Telaſie invoquoit la Déeſſe qui regne à Cythere: ſon cœur flottoit entre l'eſperance & la crainte. Hippias ſon pere, homme célebre dans

Tyr

Tyr par ſa naiſſance illuſtre & par les richeſſes que ſes ancêtres lui avoient laiſſées, avoit formé le deſſein de le marier à Calligone fille de ſon ami Philemon, qui en mourant lui avoit confié le ſoin de ſon enfance. Cette fille joignoit à une grande richeſſe une très-grande beauté. Ariſtée qui réuniſſoit en lui l'eſprit, la politeſſe, le courage, avec tous les agrémens exterieurs qu'on pouvoit deſirer dans un jeune homme, avoit fait une ſi vive impreſſion ſur elle, qu'elle l'aimoit éperdûment. Hippias, charmé que le cœur de cette belle fille fût d'accord avec ſes vûes, tâchoit de rendre ſon fils ſenſible pour Calligone, dans le deſſein de la lui faire épouſer.

Cependant Telaſie, fille de Soſtrate Général des Thraces & allié d'Hippias, étoit arrivée à Tyr dans le tems qu'Ariſtée cedant aux preſſantes ſollications de ſon pere, étoit prêt de conſentir à donner la main à Calligone. Soſtrate voyant la Guerre declarée entre les Thraces & les Illyriens, avoit jugé à propos de mettre ſa fille en ſureté, & de la dérober au péril des événemens : c'eſt pour cela qu'il l'a-

voit fait conduire à Tyr, accompagnée d'une femme nommée Eliante, qui paſſoit pour ſa mere, & qu'il avoit prié Hippias de ſe charger de ces deux perſonnes, & de les loger chez lui. La beauté de Telaſie frappa Ariſtée; il ne put reſiſter à des charmes qui lui ſembloient effacer ceux de Calligone. Ne voulant pas néanmoins offenſer un pere qu'il aimoit tendrement, & auquel il étoit très-ſoumis, il réſolut de ſe défendre contre ce charmant objet. Mais l'idée de ſes appas le ſuivoit par-tout; toujours occupé de Telaſie, il la voyoit, il l'entendoit, il lui parloit, lorſqu'il en étoit le plus éloigné. Quelquefois il formoit la réſolution d'aller ſe jetter aux pieds de ſon pere, pour lui avouer ſa nouvelle paſſion, incompatible avec l'hymen qu'on projettoit: mais il ignoroit ſi celle qui l'enflâmoit, approuveroit ſes feux; il craignoit ſon indifference, & peut-être ſes mépris; & cette crainte le troubloit. Avec quelle ardeur ne conjuroit-il pas la Déeſſe Venus de le tirer de cette cruelle incertitude?

Après avoir fait ſa priere, il ſe retira

tira dans un bois de Mirthe, dont le Temple étoit environné ; & là il ſe mit à rêver profondément ſur la diſpoſition de ſon cœur, & ſur toutes les difficultés qu'il avoit à vaincre, pour être heureux. Il étoit plongé dans ces triſtes penſées, lorſqu'il vit venir à lui le plus ſolide & le plus tendre de ſes amis, nommé Cineas, qui lui demanda le ſujet de ſa rêverie. Ariſtée lui avoua ingénûment l'état de ſon ame ; ils allerent s'aſſeoir l'un & l'autre au bord d'un clair ruiſſeau, qui couloit dans ce bois, & Cineas dit à Ariſtée tout ce qu'il crut capable de diminuer ſon embarras & ſa triſteſſe. Il lui conſeilla de faire d'abord connoître ſa paſſion à Telaſie, & ſuppoſé que ſa declaration fût reçûe favorablement, de conjurer ſon pere de ne plus penſer à lui faire épouſer Calligone. Il vous aime tendrement, lui dit-il ; il ne voudra pas vous rendre malheureux. C'eſt cette tendre amitié même que je redoute, interrompit Ariſtée ; s'il m'aimoit moins, mon ſort ſeroit moins à plaindre. Il croit que mon bonheur dépend de mon union avec Calligone,

qui a de grands biens ; comme ſi le bonheur étoit attaché à la richeſſe.

Cineas lui répondit : Ce motif qui lui fait préferer Calligone à tant d'autres, pour être votre épouſe, doit vous aſſurer qu'il vous accordera Telaſie, ſi vous lui faites ſentir que votre bonheur dépend de ſa poſſeſſion. Ah ! reprit Ariſtée, que je ſens de penchant à croire ce que vous me dites ! Cette idée flatte ma paſſion ; mais puis-je eſperer que mon pere ſe laiſſe fléchir ? Mon amour pour Telaſie ne le touchera point : il eſt engagé en quelque ſorte à tenir ce qu'il a promis au pere de Calligone : rigide obſervateur de ſa parole, avec toute la tendreſſe qu'il a pour moi, il ne conſentira jamais que je ſois uni à une autre. Ceſſez de vous allarmer, lui repartit Cineas ; tant que votre pere a vû que vous ne reſiſtiez point à ſa volonté, il vous a preſſé de lui obeïr ; mais dès qu'il vous verra à ſes pieds lui déclarer vos ſentimens avec une liberté reſpectueuſe, croyez qu'il en ſera touché.

Pourrai-je, reprit Ariſtée, me réſoudre à cette démarche ? mon pere m'ai-

m'aime, j'ai une peine extrême à lui réſiſter ; il faut que mon amour pour la fille de Soſtrate ſoit bien violent, puiſqu'il me force à deſobeïr à un pere que j'aime : ſa tendreſſe pour moi mériteroit plus de reconnoiſſance.

Mon pere, s'écria-t-il dans une eſpece de tranſport, pourquoi ai-je vû Telaſie ? Sans cette vûe, avec quelle joye plierois-je ſous vos volontés ! Je ne le puis, je combats en vain ; l'Amour m'a vaincu ; je me ſens forcé de ſuivre le penchant qui m'entraîne ; mes efforts ſont ſuperflus.

Ariſtée ne put achever ces mots, ſans répandre des larmes ; Cineas, touché de cette double ſenſibilité, s'écria ; Quel plaiſir pour moi, d'avoir un ami dont le cœur eſt ſi parfait ! Hippias, que vous êtes heureux d'avoir ce fils ! Dieux, qui m'avez enlevé la charmante Midale, & qui me l'avez ravie dans un temps où le don de ſa main m'alloit rendre le plus heureux des hommes, puiſque vous m'avez laiſſé un ami ſi vertueux, je ne puis me plaindre de vous. Ariſtée embraſſa Cineas, & ils ſe donnerent tous deux les plus vives marques d'une haute eſtime, &

d'une parfaite amitié. Cineas exhorta ſon ami à profiter de ſes conſeils. Dès que vous ſaurez, dit-il, ſi Telaſie eſt touchée de votre amour, faites-en l'aveu à votre pere; un fils que le devoir a fait balancer entre le reſpect qu'il doit à ſes ordres & l'amour qu'il reſſent, doit tout eſperer du ſecours des Dieux protecteurs de la vertu. Alors les deux amis ſe ſéparerent, après s'être renouvellé l'aſſurance d'un éternel attachement.

Quelques jours après cet entretien, Hippias, qui s'appercevoit depuis quelque tems de la triſteſſe répandue ſur le viſage de ſon fils, le prit en particulier, & lui dit tout ce que la tendreſſe paternelle lui ſuggéra.

Je vois, dit-il en l'embraſſant, je vois, mon cher fils, avec une grande douleur, que vous nourriſſez un noir chagrin. Que vous manque-t-il? N'ai-je pas pour vous toute l'amitié poſſible? Confiez-moi vos peines, & regardez-moi, non comme un pere, mais comme un ami qui s'intereſſe à tout ce qui vous regarde. Vous ne me répondez point: ne connoiſſez-vous plus ce pere qui vous aime ſi ten-

tendrement, & qui ne ſonge qu'à vous rendre bien-tôt heureux? .... Vous pâliſſez.....? Dans quel état vous vois-je? Pendant qu'Hippias parloit ainſi, les larmes couloient le long de ſes joues; Ariſtée, qui les voyoit couler, étoit dans une ſituation qu'on ne ſauroit dépeindre; il ne pouvoit prononcer aucune parole; trois fois il s'efforça de parler, & trois fois la voix lui manqua; il ne pouſſoit que des ſoupirs.

Hippias lui tendoit les mains, & attendoit la fin de cette triſte ſcene, ignorant toujours le ſujet de la douleur de ſon fils, lorſqu'on le vint avertir que ſes Eſclaves avoient arrêté dans le jardin un homme qui y cachoit des échelles de cordes. Hippias alla auſſi-tôt interroger cet homme, & Ariſtée porta ſes pas vers le jardin. Toute la maiſon étoit en tumulte; l'inconnu que l'on avoit pris, ne vouloit rien avouer, malgré les tourmens dont on le menaçoit; & Hippias fut contraint de le faire enfermer, ſans avoir pû rien tirer de lui.

Cependant Eliante & Telaſie, qui

ne ſavoient rien de ce qui ſe paſſoit dans la maiſon, étoient allées dans une grotte ſituée à un des bouts du jardin.

Ariſtée, qui ſe promenoit de ce côté-là, entendit la voix d'Eliante, en paſſant auprès de la grotte; la curioſité le porta à écouter ce qu'elle diſoit: pour cela il ſe cacha dans un endroit où il ne pouvoit être vû, & d'où il pouvoit tout entendre. L'amour que vous avez pour Ariſtée ne peut que vous être funeſte, diſoit Eliante à Telaſie. Ce mot d'amour fit rougir Telaſie, & donna à Ariſtée un étonnement mêlé d'un plaiſir extrême: il écouta encore plus attentivement Eliante, qui continuoit ainſi. Il doit être uni à Calligone; peut-être que le ſoleil ne ſera pas levé deux fois ſur cet horiſon, qu'ils ſe donneront la main. Hippias le veut, Calligone le ſouhaite avec ardeur, & je crois qu'Ariſtée n'y réſiſte pas. Ne vous abandonnez donc point à l'amour que vous avez pour lui, & tachez d'étouffer une flâme naiſſante, qui feroit le malheur de votre vie; cette paſſion funeſte a cauſé bien des maux à des per-

perſonnes qui vous ſont cheres ; mais je ne puis encore vous aprendre des choſes que Soſtrate votre pere ne vous laiſſera point ignorer, dès qu'il vous aura fait revenir auprès de lui.

Les larmes empêchoient Telaſie de lui répondre ; elle la regardoit en pouſſant des ſoupirs, qui faiſoient bien connoître la force de ſa paſſion. Modérez votre douleur, ma chere fille, lui diſoit Eliante : votre penchant pour Ariſtée eſt violent, ſi j'en juge par vos ſoupirs ; mais voudriez-vous aimer un homme qui ne peut être à vous ? Je ne m'opoſerois pas à votre amour, ſi je ne prévoyois qu'il vous rendra malheureuſe ; fuyez, ma chere fille, fuyez, autant qu'il vous ſera poſſible, la préſence d'Ariſtée ; on ne peut vaincre l'amour, que par la fuite ; bientôt Soſtrate victorieux vous rapellera à Bizance ; tâchez de raporter auprès de lui la même tranquillité, dont vous jouïſſiez quand vous vous en êtes ſéparée ; délivrez-vous enfin d'un penchant plus à craindre pour vous, que tout ce que vous pouvez vous imaginer de plus terrible.

Je vous abandonne ce cœur, qui a

conçû pour Ariſtée une paſſion ſtérile, repliqua Telaſie ; & quoique je ſouffre une peine mortelle en penſant que je ne puis eſperer d'être unie à lui, daignez, ma chere mere, daignez pour mon repos me le redire ſans ceſſe ; peignez-le moi Epoux de Calligone : trop heureuſe, ſi tous vos efforts joints aux miens réuſſiſſent à l'effacer de mon cœur !

Eliante touchée de ces paroles lui répondit : C'eſt avec une peine extrême, ma fille, que je m'efforce d'éteindre une paſſion, qui vous étoit chere avant que je vous euſſe montré l'affreux précipice où elle alloit vous faire tomber. Mais les pleurs que je vous fais verſer maintenant, vous empêcheront d'en répandre le reſte de votre vie. En parlant ainſi, elles reprirent toutes deux le chemin de leur appartement.

Ariſtée, qui avoit entendu toute leur converſation, étoit dans une joye extrême de ſe voir aimé, & de le ſavoir par Telaſie même, ſans qu'il lui en eût coûté l'embarras où eſt toûjours un jeune homme qui déclare une premiere paſſion. Mais cette joye étoit

mêlée

mêlée de quelque déplaiſir, quand il ſongeoit que Telaſie alloit faire ſon poſſible pour l'oublier. Il la ſuivit de loin, & attendit avec impatience le moment où Eliante quitteroit Telaſie: ce moment ſouhaité arriva bien-tôt. Eliante, entendant quelque bruit dans la maiſon, alla pour s'informer de ce qui le cauſoit, & Hippias lui ayant apris que l'on venoit de ſaiſir un homme juſtement ſoupçonné de quelque deſſein dangereux, elle réſolut de faire changer d'appartement à Telaſie, parce que les fenêtres de celui qu'elle occupoit donnoient ſur le jardin.

Telaſie, qui n'étoit occupée que de ſon amour & de ſa douleur, reſta ſeule; & Ariſtée qui ne l'avoit pas perdue de vûe, & l'avoit conduite des yeux juſques dans ſon appartement, profita de l'abſence d'Eliante, & vint ſe jetter à ſes genoux. Telaſie en fut extrêmement étonnée, elle voulut ſe lever pour ſuivre Eliante; mais Ariſtée l'arrêta d'un air timide. Pourquoi voulez-vous fuir un amant qui vous adore, lui dit-il? Le reſpect, la crainte, m'ont juſqu'ici empêché de vous le déclarer; mais je ne puis plus vous cacher,

ce que je ſens pour vous : depuis que je vous ai vûe, je ne ſuis plus le maître de mon cœur. Mon pere me preſſe vainement d'épouſer Calligone : je ne veux vivre que pour vous. J'ai entendu, ajoûta-t-il, la converſation que vous venez d'avoir avec Eliante dans la grotte ; & j'ai appris de vous-même que vous ne me haïſſiez pas. Elle vous a fait craindre les plus grands malheurs, ſi vous n'éteigniez pas l'amour que vous avez pour moi. Ah ! belle Telaſie, ſuivrez-vous les conſeils qu'elle vous a donnés ? Me fuirez-vous, & joindrai-je encore à la douleur de déſobéïr à mon pere, celle de vous perdre pour toûjours ?

Telaſie ſurpriſe ne ſavoit que répondre à ſon amant ; ſes yeux ſeuls lui expliquoient les ſentimens de ſon cœur. Eh quoi, reprit Ariſtée, vous ne me répondez point ! Me ſuis-je trompé, quand je vous ai entendue dans la grotte ? Vos yeux me trompent-ils encore ? Non, Ariſtée, répondit Telaſie, puiſque vous ſavez ce que je ſens pour vous, il eſt inutile de vouloir vous le cacher ; mais que deviendrons-nous ? Hippias votre pere-

ſe

ſe laiſſera-t-il fléchir ? Permettra-t-il que vous renonciez à Calligone ? Je vaincrai tous les obſtacles, repartit Ariſtée, & puiſque vous m'aimez, je n'ai plus rien à craindre. Mais, lui repliqua Telaſie, vous l'aimiez ; comment pouvez-vous l'oublier ? Si vous lui êtes infidele, je crains pour moi le même ſort : peut-être que vous m'abandonnerez auſſi pour une autre qui vous paroîtra mieux mériter votre hommage. Croyez, répondit Ariſtée, que je n'ai jamais ſenti d'amour pour Calligone ; vos yeux ſeuls m'en ont ſu inſpirer ; & je jure par ces mêmes yeux, que comme je n'ai jamais aimé que vous, cette premiere ardeur durera autant que ma vie ; ſi je manque à la fidelité que je vous promets, je prie les Dieux de m'accabler de tous leurs fléaux.

C'eſt ainſi que la vive paſſion d'Ariſtée s'exprimoit. Telaſie, qui l'avoit toûjours cru amoureux de la fille de Philemon, ne pouvoit cacher la joye qu'elle reſſentoit en apprenant le contraire. Elle aſſura le tendre Ariſtée d'un amour éternel, malgré tout ce qui leur pourroit arriver.

Calli-

Calligone, que la jalouſie forçoit depuis quelque tems à ſuivre les pas de Telaſie, s'étoit aperçue qu'Ariſtée étoit entré dans ſon appartement : elle ne douta plus qu'ils ne s'aimaſſent. La fureur s'empara de ſon ame; elle court dans la chambre d'Arſinoë ſa Nourrice, & s'étant jettée ſur ſon lit, elle s'abandonne aux tranſports les plus violens. Arſinoë, qui l'aimoit beaucoup, la tenoit ſerrée entre ſes bras, en la conjurant de lui aprendre le ſujet de ſon deſeſpoir. Ariſtée ne m'aime point, & Telaſie eſt ma Rivale, s'écria-t-elle; je ne m'étonne plus ſi elle me fuyoit: Telaſie, c'eſt à toi que toute ma haine s'adreſſe: c'eſt toi qui m'enleves mon Amant; ſans toi, je le verrois à mes genoux m'offrir ce même cœur, que tu m'as oſé ravir.

L'ardente colere avoit d'abord ſuſpendu les larmes de Calligone; mais bien-tôt elles coulerent librement. Arſinoë, qui voyoit avec douleur le juſte ſujet qu'elle avoit de s'affliger, ne pouvoit lui alleguer le moindre motif pour ſoulager ſa peine, & ſe voyoit réduite à pleurer avec elle. Allez,

lez, ma chere Nourrice, lui-dit Calligone, inſtruire Hippias de l'amour que ſon fils a pour Telaſie; mais ne lui dites point les pleurs que cet amour me fait répandre. Qu'Ariſtée ne ſache jamais la douleur qu'il me cauſe; il en triompheroit aux yeux de mon heureuſe rivale. Faites ſeulement ſouvenir Hippias, qu'il m'a lui-même engagée à aimer ſon fils, comme un époux que le Ciel & mon pere me deſtinoient.

Si vous ſouhaitez Ariſtée pour époux, lui-dit Arſinoë, & ſi votre fierté ne vous fait point dédaigner un cœur épris des charmes d'une autre, vous ne devez point aprendre à Hippias la paſſion que ſon fils a pour Telaſie, & l'indifference qu'il a pour vous. Il aime ſon fils avec une tendreſſe extrême, & la fille de Soſtrate lui eſt chere; s'il ſavoit leur amour, il les uniroit peut-être. Ariſtée n'a point encore oſé le lui déclarer, ne l'en inſtruiſez point; peut-être que ſon cœur volage n'oſera réſiſter à un pere qu'il aime; & peut-être même qu'oubliant les charmes dont il eſt épris, il conſentira à vous donner la main.

Ne

Ne me flattez point, repartit Calligone. Ariſtée preſſé par ſon pere lui déclareroit, bien-tôt les raiſons qui l'empêcheroient de lui obeïr: & quand même, ce qui n'eſt pas poſſible, cedant aux volontés de ce pere, il m'épouſeroit, ſerois-je plus heureuſe? Liée à un époux dont le cœur brûleroit pour une autre, j'aurois la douleur de le voir ſoupirer ſans ceſſe pour un objet que ma paſſion l'auroit empêché de poſſeder. Quelle ſituation, quand on aime auſſi tendrement que moi!

Arſinoë étoit touchée vivement des triſtes plaintes de Calligone; elle auroit ſouhaité lui pouvoir faire oublier Ariſtée. Pour réuſſir dans ce deſſein ſi favorable à ſon repos, elle lui repréſentoit, que ſa fierté, que ſa raiſon, devoient l'exciter à mépriſer un homme ſenſible pour les appas d'une autre. Quelle joye Telaſie n'auroit-elle pas, lui diſoit-elle, ſi elle voyoit couler vos pleurs, ſi elle entendoit les plaintes que vous faites? Le mérite de ſon amant augmenteroit à ſes yeux, il lui paroîtroit encore plus aimable; & fiere de la victoire qu'elle auroit remportée ſur vous, elle regarderoit avec dédain

des

des appas qui auroient cedé aux ſiens. Sechez donc vos pleurs; effacez de votre ame l'image d'un infidele; faites renaître la joye dans votre cœur; que la tranquillité reparoiſſe ſur votre viſage & dans vos actions; aprenez à Telaſie que vous ſavez ſon amour, & que vous lui abandonnez Ariſtée comme une conquête indigne de vous.

Calligone, frappée de ce que lui diſoit Arſinoë, rappella toute ſa fierté pour combattre ſa foibleſſe. Ariſtée aux genoux de Telaſie commençoit à lui paroître un objet de mépris; elle regardoit ſa Nourrice avec des yeux où la joye de recouvrer ſa liberté perdue, étoit peinte. Ma chere Arſinoë, lui dit-elle, je ſens renaître dans mon cœur un calme, que depuis long-tems je n'avois point goûté; je n'aime plus Ariſtée, je le mépriſe; ſon ingratitude me le fait même haïr; qu'il s'uniſſe à Telaſie, qu'ils goûtent tous deux un bonheur parfait; Calligone ne le troublera point. Elle ſortit, en diſant ces mots, de la chambre de ſa Nourrice.

Cependant Hippias ne doutant pas que ces échelles de cordes qu'on avoit trou-

trouvées dans le jardin, ne fussent les préparatifs de quelque entrepriſe dangereuſe, donna ſes ſoins pour en prévenir les effets, & fit enſuite chercher ſon fils. Les pleurs qu'il lui avoit vû répandre l'inquiétoient; il remarquoit depuis longtems, qu'Ariſtée n'avoit point pour Calligone cet empreſſement qui caracteriſe l'amour. Il craignoit que ne l'aimant point, ſa triſteſſe ne provînt d'un autre amour, qui mettroit obſtacle à ſes deſſeins. Il avoit à cœur l'élevation de ſon fils; il regardoit avec raiſon cette fille comme le parti le plus avantageux pour lui, & prévoyoit avec douleur, qu'il ſeroit peut-être obligé de laiſſer entrer une ſi riche héritiere dans une autre famille. Il faiſoit ces réflexions, quand Ariſtée entra dans ſon appartement.

M'inſtruirez-vous, mon fils, lui dit-il, du ſujet qui cauſe la douleur que vous m'avez tantôt fait paroître, & ſaurai-je enfin ſi je dois vous conſoler ou m'affliger avec vous? Mon pere, lui-dit Ariſtée en ſe jettant à ſes pieds, je ſuis le ſeul à plaindre; & un mot de votre bouche peut me rendre heureux. Expliquez vous, répondit Hippias,

pias, en le relevant. Helas! repartit Ariſtée, il ne s'agit que de ne me point contraindre à un hymen..... Hippias vit bien ce que ſon fils alloit lui dire, & ne le laiſſant point achever; Quoi, interrompit-il, vous n'aimez point Calligone, & ſans égard à la tendre affection que j'ai pour vous, vous venez me demander ſans doute une autre main que la ſienne? Oui, mon pere, dit Ariſtée, en ſe jettant une ſeconde fois à ſes genoux; je vous avoue avec douleur que je ne ſens que de l'indifference pour Calligone, que j'adore Telaſie, & que le repos de mes jours dépend de mon union avec elle. Voyez ſi vous voulez m'accorder celle que j'aime, ou ſi vous perſiſterez à vouloir m'unir à celle que je ne puis aimer.

O mon fils, répondit Hippias, vous n'avez point conſulté la raiſon dans le choix que vous avez fait; Telaiſie eſt très-belle, il eſt vrai: fille de mon ami Soſtrate, elle doit m'être chere. Mais ſon pere ſoutenant avec un grand faſte l'éclat du rang où ſa valeur l'a élevé, ne laiſſera point à ſa fille autant de biens que Philemon en

a laiſſé à la ſienne; & vous ſavez que dans cette Ville de Tyr, où l'interêt & la folle vanité ont corrompu les citoyens, on n'eſtime que la richeſſe. Si Calligone irritée contre nous alloit s'allier à la famille des Philocles nos ennemis, la ſuperiorité que nous avons maintenant ſur eux, paſſeroit bien-tôt de leur côté, avec les tréſors de la fille de Philemon. Eux ſeuls poſſederoient bien-tôt les charges & les honneurs. Tyr gémiroit ſous l'indigne poids de leur autorité tirannique. Vous n'ignorez pas, continua-t-il, les entrepriſes qu'ils ont déja faites ſur nous, & ſur les droits de tous les Tyriens. Moi ſeul plus puiſſant qu'eux, je réſiſte à leurs efforts; mais quel fatal changement arriveroit, ſi Calligone portoit dans leur Maiſon les grands biens qu'elle poſſede! Ils augmenteroient le nombre de leurs vaiſſeaux; ſeuls ils s'empareroient de tout le commerce, & nous réduiroient bien-tôt à l'indigence, mere de la ſervitude.

Depuis cent ans, ajoûta-t-il, les Philocles ſont établis dans cette Ville. Le premier de leur race qui y vint, fut

fut employé à recevoir les deniers publics. Il s'enrichit extrêmement dans cet emploi, qu'à l'exemple de la plûpart de ceux de cette profeſſion, il exerça ſans humanité & ſans honneur. Bien-tôt il fit bâtir de ſuperbes Palais, aux dépens des citoyens dépouillés. Tyr porta en vain ſes plaintes au Sénat; l'argent qu'il répandoit à pleines mains, en corrompit les principaux membres. Mais au milieu de ſes richeſſes, il oublia entierement ceux à qui il devoit les commencemens de ſa fortune; leur préſence lui reprochoit ſa noire ingratitude, il les fuyoit. Ses fils auſſi méchans, mais moins adroits, marcherent ſur ſes traces odieuſes. Ils crurent ſe pouvoir paſſer du Sénat; ils ceſſerent d'y porter leurs préſens, & les Sénateurs n'ayant plus alors aucun interêt à les proteger, voulurent les réduire à leur premier état. Les Philocles ouvrirent les yeux; ils tremblerent, & eurent recours aux lâchetés & aux baſſeſſes: enfin ils regagnerent le Sénat.

J'arrivai dans ce tems-là d'un voyage, dont la réuſſite n'avoit point été heureuſe; les Tyriens reprirent cou-

ra-

rage. Sûrs de mon apui, ils coururent en foule au Sénat demander justice des exactions des Philocles; ces scelerats consternez étoient temoins des cris & du tumulte du peuple; la frayeur étoit peinte sur leur front; je les chassai du Sénat: pour éviter la fureur d'un peuple irrité, ils se sauverent dans un Temple, & les Autels servirent alors de refuge à d'odieux coupables. Je ne vous ai peint les Philocles, & ce qui nous rend si ennemis, que pour mieux vous faire sentir la honte de plier sous eux. Depuis cet affront que je leur ai fait en plein Sénat, ils cherchent avidement un moyen pour se venger de moi; la place de premier Senateur, que j'occupe, me met à couvert de toutes leurs entrepriſes, aussi-bien que mes richesses qui égalent les leurs; mais je prévois que mon fils sera obligé de fléchir sous eux, avec tous les autres Tyriens. L'honneur, l'amour de la Patrie ne peuvent-ils rien sur vous? Ah! mon cher fils, faites un genereux effort en faveur de vos concitoyens, & de vous-même.

Le puis-je, repliqua Ariſtée? Est-

on

on le maître de changer ainſi les ſentimens de ſon cœur ? Vous ſavez auſſi-bien que moi combien l'amour nous tiranniſe ; n'ai-je pas été attendri quelquefois au récit des maux que cette paſſion vous a cauſés ? ne le ſerez-vous point à votre tour de ceux que je ſouffre maintenant ? Dans quel embaras ſuis-je, interrompit Hippias ! La raiſon, la gloire, m'empêchent de vous accorder ce que vous me demandez ; mais la tendreſſe que j'ai pour vous l'emporte. Juſqu'à ce jour j'avois compté que vous ſeconderiez les deſſeins que j'avois ſur vous ; voilà maintenant toutes mes eſperances détruites..... Eh bien, continua-t-il, ſongez à ce que vous devez faire ; je vous donne juſqu'à la fête de Bacchus le tems d'y penſer ; cependant, ne préſumez pas que Telaſie ſoit jamais à vous ; elle dépend d'un pere, qui vraiſemblablement lui aura déja choiſi un époux à Bizance : tout ce que je puis faire pour vous, c'eſt de ne point vous donner Calligone pour épouſe. Hippias ſe retira en diſant ces mots, & laiſſa ſon fils dans une triſteſſe inconcevable.

Telaſie de ſon côté étoit fort en peine ; elle craignoit que Calligone ne ſe fût apperçûe des ſentimens d'Ariſtée pour elle. Pour s'en éclaircir, elle alla la trouver, & lui parla de lui. Calligone ne put ſe retenir; Vous ſavez mieux que moi, répondit-elle, tout ce qui concerne Ariſtée; il n'y a pas longtems qu'il vous confioit ſes plus ſecretes penſées. Telaſie rougit, tandis que Calligone ravie de ſon embaras jouïſſoit du trouble qu'elle lui cauſoit. Elle l'augmenta encore par ces paroles : Vous pouvez compter ſur mes ſervices, & je ſuis charmée qu'Ariſtée vous ait choiſie pour vous offrir un cœur inconſtant que je dédaigne. Telaſie ne put ſe contenir; elle ſortit, & laiſſa ſa rivale s'aplaudir du dépit qu'elle venoit de lui cauſer. Arſinoë, témoin des paroles de Calligone, loua ſa fermeté ; Vous avez vaincu l'amour même, lui dit-elle, & maîtreſſe de votre cœur, vous avez ſu bannir de votre ame une paſſion mépriſée par un ingrat; vous venez de braver la rivale; il ne manque plus à votre victoire, que de braver l'Amant.

La

La fiere Calligone embraſſoit ſa Nourrice ; C'eſt à vous, diſoit-elle, que je dois ma tranquillité & ma gloire : ſans vous, ſans votre ſecours, je paſſerois mes jours dans les plaintes & dans les regrets. Mais Calligone ne connoiſſoit pas le fond de ſon cœur. Semblable à ces foudres ſouterrains, que l'induſtrie des hommes a inventés pour leur propre deſtruction ; plus le funeſte ſalpêtre ſe trouve enſeveli & preſſé, plus la moindre étincelle eſt en état de le faire éclater ; ainſi l'amour caché au fond du cœur de Calligone, & preſſé en quelque ſorte par le dépit, par la colere, & par la fierté, reprendra bien-tôt un empire plus abſolu ; à la vûe d'Ariſtée ; elle va le voir, & ſon amour va l'agiter avec plus de force, & triompher de toutes ſes autres paſſions.

Ariſtée en cherchant Telaſie, paſſa fort près de Calligone. Elle ſentit d'abord en le voyant un trouble qui lui fit connoître qu'elle l'aimoit encore ; elle lui parla pour l'arrêter ; mais elle eut la douleur de ne le voir répondre à ces avances, que par de froides civilités. Elle rentra auſſi-tôt dans

ſon apartement, où elle répandit un torrent de larmes ; pendant qu'Ariſtée, fâché de ſa rencontre qui l'avoit empêché de parler à Telaſie, ſe retira dans le ſien. Tout le monde paſſa dans cette maiſon une nuit fort triſte. Hippias, au deſeſpoir de ce que ſon fils ne pouvoit lui obéir, cherchoit en vain des raiſons à alleguer à Calligone, pour ne la point irriter. Telaſie affligée par une foule de réflexions, qui ſe ſuccedoient les unes aux autres, ne pouvoit goûter aucun repos. Eliante participoit à la douleur de ſa fille. Ariſtée, prévoyant les traverſes qu'il auroit à eſſuyer pour poſſeder Telaſie, ſongeoit aux moyens de les vaincre.

Calligone, entre les bras d'Arſinoë, ne ſe ſouvenoit plus de ſes courageuſes réſolutions ; la fierté, la raiſon, la gloire, qui l'avoient emporté quelques heures auparavant ſur l'amour, cedoient alors à cette paſſion devenue plus violente par la contrainte. Quoi, diſoit Arſinoë, vous rendez les armes à un ennemi, que vous vous vantiez d'avoir vaincu ! Il n'y a que la vengeance, répondit Calligone, qui puiſſe me

me guerir : je veux pour ſatisfaire la mienne, épouſer un des Philocles ennemis de la maiſon d'Hippias. La diſproportion qu'il y a entre cette famille & la mienne, ne mettra point d'obſtacle à ma réſolution : comme il n'y a qu'eux qui puiſſent me venger, c'eſt à un d'eux à qui je deſtine ma main. Y ſongez-vous, repartit Arſinoë ? Quoi ! la fille de l'illuſtre Philemon entreroit dans la vile & odieuſe famille des Philocles ? Une citoyenne de Tyr ſeroit la cauſe de la ruïne des Tyriens ? De tels ſentimens peuvent-ils entrer dans votre ame ; & la prudence..... La vengeance en connoit-elle, interrompit Calligone ? Je ſouffre le plus cruel tourment ; la jalouſie me déchire le cœur. Ariſtée, c'eſt toi qui cauſes tous mes maux. Les plaintes de Calligone durerent toute la nuit, & l'Aurore fut encore témoin de ſes larmes & de ſes fureurs.

Hippias, Eliante, Calligone, & Arſinoë ſe leverent à peu près dans le même deſſein. Hippias réſolut de faire ſuivre les pas de ſon fils, & de l'empêcher, s'il étoit poſſible, de par-

ler à Telaſie. Eliante prit le parti de ne la point quitter, ſachant bien qu'Ariſtée ne l'aborderoit pas, tant qu'elle ſeroit avec elle. Calligone, que la jalouſie rendoit furieuſe, couroit de chambre en chambre, & y cherchoit Ariſtée & Telaſie. Arſinoë la ſuivoit & tâchoit de la rendre à elle-même; tous enfin concouroient à empêcher Ariſtée de parler à Telaſie. Il s'en aperçut aiſément, & il ſortit pour ſe rendre chez ſon ami Cineas.

Cineas vit bien à l'air dont Ariſtée l'aborda, qu'il n'avoit pas ſujet d'être content; Eh bien, lui dit-il, la charmante Telaſie ſait-elle enfin que vous l'aimez, & Hippias que vous deſirez l'épouſer? Oui, cher Cineas, répondit Ariſtée; Telaſie eſt même touchée de mon amour, & mon pere l'a été de mes larmes: mais je n'en ſuis pas plus heureux. Tout eſt contre moi; mon pere veut ménager Calligone; il la craint, & vous ſavez qu'il la doit craindre. Telaſie m'aime, il eſt vrai; mais ſi Soſtrate ſon pere lui a choiſi un époux, s'il ne veut point me l'accorder, le bonheur d'en être aimé ne ſervira qu'à augmenter la dou-

douleur que j'aurai de la voir entre les bras d'un autre. Ne vous affligez point d'un malheur incertain, repliqua Cineas; attendez avec confiance ce que les Dieux ordonneront de votre sort. Soſtrate eſt trop ami d'Hippias pour lui refuſer ſa fille, lorſqu'il la lui demandera pour vous; & Hippias vous aime trop, pour ne pas faire cette démarche en votre faveur, lorſqu'il verra que votre amour pour elle eſt invincible.

Cependant Arſinoë avoit été trouver Hippias, & lui ayant fait le récit des menaces de Calligone, elle lui avoit fait craindre qu'elle ne les exécutât, en épouſant un des Philocles. Hippias, qui craignoit extrêmement qu'elle ne prît cette fâcheuſe réſolution, la fit venir, & lui remontra que ſa vengeance retomberoit plus ſur elle que ſur lui; Vous vous deshonorerez, lui dit-il, par un hymen ſi indigne de vous, & ſi contraire au ſalut des Tyriens; Tyr vous mépriſera, & vous regardera même avec horreur. Mon fils eſt coupable, je l'avoue; mais les impreſſions dépendent-elles de nous? Depuis que mon illuſtre ami, le ſage

Philemon votre pere, vous a confiée à mes ſoins, je vous ai regardée comme ma fille; vous avez partagé ma tendreſſe; & cependant vous voulez aujourd'hui me cauſer une douleur mortelle. Si je pouvois à mon gré obliger mon fils d'aimer ou de haïr, j'atteſte le Ciel qu'il vous adoreroit. Mais le puis-je, & ſuis-je le complice du crime que vous lui reprochez? Ariſtée aime Telaſie; ſi vous voulez me ſacrifier votre reſſentiment, & ne point penſer à l'alliance des Philocles, je vous jure qu'il ne l'épouſera point; je vous aime trop pour le permettre; ce ſeroit vous braver: mais auſſi, il m'eſt trop cher pour que je le ſacrifie à mes premiers deſſeins.

Calligone ſe laiſſa toucher par les paroles d'Hippias; les bontés qu'il avoit toujours eues pour elle, ſe préſenterent à ſon eſprit; elle ne le regarda plus comme le pere d'Ariſtée, mais comme le ſien. Arſinoë ſe joignit encore à Hippias, & fit connoitre à Calligone l'affreux précipice où elle alloit tomber, ſi elle écoutoit plutôt ſa vengeance que leurs conſeils. Non, mon pere, dit Calligone en regardant

Hip-

Hippias, ne craignez rien; je ne chercherai point à me venger, je vais tâcher d'oublier votre fils: mais je puis vous avouer que je continue de l'aimer encore, malgré ſon ingratitude. Je reconnois le ſang de Philemon à cette generoſité, s'écria Hippias, & elle ſera toujours gravée dans ma mémoire. Il ſortit alors, & laiſſa la triſte Calligone avec la ſeule conſolation d'avoir paru aux yeux d'Hippias auſſi remplie de vertu que digne de pitié.

On faiſoit les préparatifs pour la fête de Jupiter Olimpien, qui devoit ſe celebrer le jour ſuivant.

On choiſit parmi de nombreux troupeaux de Bœufs, le plus jeune & celui qui avoit le moins de taches. Le jour du ſacrifice étant venu, toutes les rues de Tyr furent remplies de victimes. Les Prêtres de Jupiter revêtus de longues robes les conduiſoient hors de la Ville; de jeunes garçons, & de jeunes filles, portant des couronnes de fleurs, ſuivoient les Prêtres. Le peuple fermoit la marche, & l'on s'avançoit ainſi vers l'autel dreſſé au milieu d'un champ environné de chênes tranſplantés du mont Ida, où le

Dieu qui lance la foudre avoit été élevé; bien-tôt les victimes couronnées tomberent ſous le couteau ſacré; déja les Prêtres courbés & attentifs conſultoient d'un œil curieux les entrailles encore fumantes de ces victimes immolées, & déja ils alloient rendre leurs oracles au peuple impatient, lorſque pluſieurs cris ſe firent entendre: on ſe trouble, on regarde d'où partent ces cris, & on apperçoit Calligone & Arſinoë entre les mains de gens armés, qui les forcent de marcher vers la mer; on court, on s'empreſſe; Ariſtée, l'épée à la main, ſuivi d'une troupe de jeunes Tyriens, ſe fait paſſage au travers de la multitude, & ſe hâte d'atteindre les raviſſeurs. Ceux-ci ſe voyant pourſuivis, & ayant prévû qu'ils le ſeroient, ſe jettent avec leur priſe dans une chaloupe, & gagnent un vaiſſeau, qui auſſi-tôt leve l'ancre; quelques-uns voulurent les pourſuivre, mais leur courſe fut inutile, & ils ne purent jamais les atteindre.

Hippias & tout le peuple de Tyr étoient au deſeſpoir de cet enlevement, qui s'étoit fait à leurs yeux. L'infortunée Calligone s'étoit mêlée dans

dans la foule, avec des femmes, qui l'avoient peu à peu fait aller avec l'imprudente Arſinoë hors de l'enceinte où l'on faiſoit le ſacrifice ; des hommes armés, qui s'étoient tenus cachés derriere les arbres, les avoient ſaiſies ; la peur leur avoit tellement glacé les ſens, qu'elles n'avoient pas eu la force d'appeller à leur ſecours ; & tout le monde étant attentif à la cérémonie du ſacrifice, on s'étoit apperçu trop tard de leur enlevement. Hippias ſe ſouvint alors de l'Inconnu, qui avoit été ſurpris cachant des échelles de cordes dans ſon jardin. On alla dans l'endroit où on l'avoit enfermé. Mais quelle fut la ſurpriſe de ceux qui y allerent, quand ils trouverent les portes ouvertes & le priſonnier évadé, & qu'ils s'apperçurent qu'un de leurs eſclaves s'étoit enfui en même tems ! Les autres eſclaves furent trouvés liés, ſans qu'on leur eût fait d'autre mal, ni qu'on eût rien derobé dans la maiſon. Ces choſes firent bien connoître, que ceux qui y étoient venus n'étoient point des voleurs ; mais on ne ſavoit qui ils pouvoient être.

Pour ſurcroît d'embarras, on re-

çut preſque en même tems une lettre de Soſtrate, qui mandoit à Hippias qu'il envoyoit un époux à ſa fille; qu'il le ſuplioit de leur ſervir de pere en cette occaſion à l'un & à l'autre, & de lui renvoyer les deux époux à Bizance, dès qu'il auroit apris que la guerre ſeroit finie. Les deux amans, qui étoient préſens quand Hippias reçut cette lettre, furent accablés de douleur; Eliante, qui remarqua celle de Telaſie, rentra avec elle dans ſon appartement, pendant qu'Ariſtée au deſeſpoir ſortit, pour aller aprendre ce nouveau malheur à ſon ami. Ne le trouvant point chez lui, il ſe rendit au Temple de Venus où Cineas alloit ſouvent. Le tableau d'Europe, fille d'Agenor Roi de Tyr, enlevée par Jupiter changé en taureau, s'offrit alors à ſes yeux. Soit que l'on n'eût placé ce tableau que depuis peu de tems, ou qu'il n'eût point encore frapé ſa vûe, Ariſtée ne l'avoit jamais remarqué. Il le conſidera alors avec une extrême attention.

Cet ouvrage étoit d'un Peintre celebre, qui avoit raſſemblé avec art pluſieurs choſes dans un mediocre eſ-

pa-

pace. Europe paroiſſoit aſſiſe ſur le dos du taureau fendant les ondes, qui s'entrouvroient pour lui donner paſſage. La crainte étoit peinte ſur le viſage de la Princeſſe : d'une main, que le péril rendoit forte, elle ténoit la corne du taureau ; de l'autre elle tenoit ſon voile, qui enflé par les Zephirs ſembloit en ſervir à ce vaiſſeau animé. Cupidon, ſon arc à la main & ſon carquois ſur le dos, voloit vers l'Ile de Crete, que l'on découvroit au loin ; & le taureau ſuivoit ce Dieu qui lui ſervoit de guide, pendant que de petits Amours voltigeant dans l'air jettoient des fleurs ſur la charmante fille d'Agenor, ou s'occupoient à ſoulever ſes beaux cheveux blonds, pour les empêcher de ſe mouiller dans les flots. D'autres ſe ſervoient de la pointe de leurs fleches pour piquer le taureau amoureux, ou de la corde détendue de leur arc, comme de fouet pour le faire aller plus vîte. Sur le rivage on remarquoit les Suivantes de la Princeſſe qui s'arrachoient les cheveux, & déchiroient leurs vêtemens ; quelques-unes plus affectionnées à leur maîtreſſe, entroient dans la mer, &

tendant les bras ſembloient la vouloir ſuivre au travers des ondes; mais la crainte d'une mort certaine les retenoit. L'affection, la pitié, la frayeur, étoient également peintes ſur leurs viſages conſternés.

En regardant ce tableau, Ariſtée ne put s'empêcher de ſouhaiter que Telaſie l'aimât aſſez pour conſentir à fuir l'époux qu'on lui deſtinoit. Oſerois-je le lui propoſer, diſoit-il? Son auſtere vertu n'en ſeroit-elle point bleſſée? Mais ſi elle y conſentoit, peut-être que ſon pere aimeroit mieux alors me l'accorder qu'à un autre. Puiſſant Dieu, ajouta-t-il en levant les mains au Ciel, & s'adreſſant à Jupiter, ſerois-je criminel en vous imitant? Votre puiſſance eſt bien au-deſſus de la mienne, mais votre amour pour Europe n'égaloit point celui dont je brûle pour Telaſie.

Ariſtée ſe vit alors abordé par Cineas, qui lui demanda s'il contemploit dans ce tableau l'image de ce qui venoit d'arriver à Calligone. Je ne ſai, ajouta-t-il, ſi cet enlevement vous cauſe de la triſteſſe ou de la joye. J'ai toujours deſiré, répondit Ariſtée, que

que Calligone pût s'attacher à un autre qu'à moi; mais je n'ai jamais ſouhaité qu'il lui arrivât rien de fâcheux. Je ne ſai par qui elle a été enlevée, ſi c'eſt par un corſaire ou par un amant; mais qui que ce ſoit qui ait commis cet attentat, je ne puis m'empêcher de la plaindre, malgré l'obſtacle qu'elle mettoit au ſuccès de mes feux.

Cineas, charmé des ſentimens d'Ariſtée, l'aſſura que les raviſſeurs de Calligone n'étoient point des corſaires. Un de mes eſclaves commis à la garde de mes troupeaux, dit-il, vient de m'apprendre qu'il avoit vû un vaiſſeau ſur ces côtes; que les hommes qui le montoient, en avoient mis un des leurs à terre il y a quelques jours, & qu'il n'avoit point vû revenir cet homme; qu'il avoit hier parlé à ſes compagnons, qui étoient allé prendre des rafraîchiſſemens chez les pêcheurs qui demeurent le long du rivage; & qu'enfin il ſavoit que le Chef de ces gens ſe nommoit Cratiſthene, & qu'il l'avoit reconnu dans le tems qu'il enlevoit Calligone. Ce Cratiſthene, ajouta Cineas, eſt, dit-on, un jeune homme

me fort conſiderable dans Bizance par ſa naiſſance & par ſes richeſſes, ainſi que mon eſclave l'a apris de ces gens mêmes.

Croyez-vous, dit Ariſtée, que Calligone reçoive un meilleur traitement d'un homme qui a été aſſez temeraire pour l'enlever ſans ſon conſentement, que d'un corſaire? Il ne la vendra pas, mais il la contraindra peut-être de ſatisfaire ſes deſirs; ce qui lui ſera plus fâcheux que l'eſclavage même, ſi elle ne prend de l'amour pour lui. Mais un malheur qui m'intereſſe davantage, ajouta-t-il, occupe maintenant mon eſprit. Soſtrate a choiſi un époux à ſa fille; c'eſt en vain que je l'adore, elle ne peut être à moi; je n'ai qu'un ſeul parti à prendre dans cette cruelle conjoncture: mais je tremble, & je n'oſe demander à Telaſie, qu'en quittant Tyr avec moi, elle fuye l'époux que ſon pere lui deſtine. Tâchez de l'y faire conſentir, répondit Cineas; & pour cela, faites lui bien ſentir la difference d'être à un époux qu'on n'a point choiſi, ou de ſuivre un amant reſpectueux & tendre. Je veux vous ſervir en cette occa-

caſion, ajouta-t-il; & même ſi vous pouvez engager Telaſie à fuir avec vous, je ſuivrai vos pas; mais je vous conſeille avant tout de gagner ſes femmes, & ſur-tout Amphiſe, que vous m'avez dit être ſa confidente. Obligez par vos préſens cette fille à ſuivre ſa maîtreſſe. Pendant que vous ſerez occupé à ces choſes, je vais ſur le rivage retenir un vaiſſeau, où je ferai mettre les proviſions néceſſaires pour la route que vous voudrez tenir; & je m'y embarquerai avec pluſieurs de mes gens, qui pourront nous défendre en cas que quelque corſaire vienne nous attaquer. Je vous attendrai dans le vaiſſeau même, où je mettrai un pavillon verd, aimant mieux y paſſer quelques jours, que de vous faire manquer votre entrepriſe, faute de précautions. Cher ami, dit Ariſtée, je ne puis conſentir à tout ce que vous voulez faire pour moi; reſtez à Tyr, laiſſez-moi être le ſeul but des caprices de l'inconſtante Fortune, & ne vous expoſez point aux perils que je vais peut-être eſſuyer.

Que je ne vous ſuive point, répliqua Cineas! ah! que ferois-je dans Tyr,

Tyr, ſi vous n'y étiez plus? Non, Ariſtée, chaque endroit de la terre que vous habiterez deviendra ma patrie; je vous l'ai déja dit, je m'attache entierement à votre ſort; ſi la Fortune vous perſécute, je ſerai avec vous pour partager vos peines. Cineas prononça ces paroles avec tant de force, qu'Ariſtée, qui ſentoit l'utilité du ſecours que cet ami lui offroit, conſentit enfin à l'accepter. Ils ſe ſéparerent; & pendant que Cineas, zèlé pour ſon cher Ariſtée, faiſoit porter ſecretement dans un vaiſſeau toutes ſortes de proviſions, Ariſtée s'occupa à gagner les femmes de Telaſie. Amphiſe réſiſta un peu; mais enfin elle ſe laiſſa vaincre, & conſentit de rendre à Telaſie ce billet, dont Ariſtée la chargea.

„ Si mon amour vous touche, par-
„ donnez ce que ce même amour me
„ conſeille d'entreprendre. Je ne
„ puis, ſans une douleur extrême,
„ vous voir ſur le point de m'être ra-
„ vie. Nous pouvons encore éviter
„ ce malheur: voici le moyen; fuyons.
„ Ce mot vous épouvante-t-il? c'eſt
„ moi qui vous propoſe de fuir; c'eſt

„ vo-

„ votre amant, c'eſt celui qui mour-
„ roit de douleur, ſi le jour qui ver-
„ ra arriver l'époux qu'on vous deſti-
„ ne, vous retrouvoit encore à Tyr.
„ Amphiſe & pluſieurs de vos fem-
„ mes ſuivront vos pas. Alexandrie
„ eſt le lieu où je vous conduirai, à
„ moins que par de frivoles égards
„ vous n'ayez la cruauté de combat-
„ tre mes deſſeins.

Amphiſe prit le tems qu'Eliante ſommeilloit, pour rendre cette lettre à ſa maîtreſſe. Quoi, dit Telaſie après l'avoir lûe, Ariſtée me propoſe un enlévement! eſt-ce là cet amour ſi reſpectueux, dont je le croyois épris? C'eſt le peril où vous êtes, & la crainte de vous perdre, répondit Amphiſe, qui lui ont inſpiré un deſſein digne d'un cœur auſſi courageux que paſſionné. Qu'avez-vous à craindre? Vous ſuivez un amant qui vous adore, pour fuir un époux qui veut l'être ſans votre aveu. Les Dieux diſpoſeront de mon ſort, repartit Telaſie en ſoupirant: allez, Amphiſe, allez dire à Ariſtée que mon devoir & ma vertu me forcent de reſter à Tyr; mais que je mourrai plutôt que d'être à un au-

autre qu'à lui. Amphiſe, ſans combattre davantage la réſiſtance de Telaſie, porta cette fâcheuſe réponſe à l'amant de ſa maîtreſſe, qui en fut au deſeſpoir. Helas! dit-il, j'ai voulu lui écrire, ne pouvant me réſoudre à lui faire de vive voix une propoſition ſi hardie. Mais peut-être que mes paroles la toucheront plus que ma lettre.

Comme il parloit ainſi, il entendit Eliante qui ſortoit ſeule de ſon appartement. Ariſtée profita de cet inſtant favorable pour s'y rendre: Quoi, dit-il à Telaſie, vous refuſez de ſuivre un amant qui vous aime, & vous aurez le courage d'attendre un époux que vous devez haïr, ſi vous avez de l'amour pour moi! Mais helas! vous n'en avez point; ma paſſion n'a point touché votre inſenſible cœur; vous obéirez ſans repugnance à l'ordre de votre pere, & vous me verrez mourrir ſans pitié. Telaſie ne put alors retenir ſes larmes; Eh quoi, lui dit-elle, l'aveu que je vous ai fait, & les pleurs qui coulent maintenant de mes yeux, ne ſont-ce pas des preuves ſuffiſantes de mon amour? Puis-je vous ſuivre, ſans com-

commettre ma réputation? De quel œil me regarderoit-on à Tyr, à Bizance, & dans les lieux où vous me conduiriez? Je vous aime, Ariſtée, mais mon amour ne coûtera jamais rien à ma vertu.

Ah! Madame, reprit Ariſtée, vous fuirez un pere qui vous donne un époux, ſans avoir conſulté votre choix: vous fuirez cet époux, pour ſuivre celui que l'amour & les Dieux vous deſtinent. Si vous m'aimiez véritablement, vous me regarderiez comme celui à qui le Ciel promet votre main; je ne vous la demande pas, ſans le conſentement de Soſtrate; fuyons ſeulement: bien-tôt votre pere & le mien, affligés de notre abſence, nous rappelleront pour nous unir. Mais je vous vois inflexible: eh bien, Madame, vous le voulez; j'attendrai le funeſte jour où votre époux doit arriver, & mon ſang verſé à vos yeux vous prouvera le deſeſpoir où me mettent vos cruels refus.

Ingrat, repliqua Telaſie, que me dites-vous? n'eſt-ce point aſſez de ne pouvoir vous ſuivre? faut-il encore augmenter ma douleur par vos plaintes

tes & par vos reproches? Que voulez-vous que je faſſe, reprit Ariſtée? dites-moi comment vous pourrez éviter de vous donner à l'époux que Soſtrate vous envoye; je vois arriver mon heureux rival: il vous enleve à ma flâme; puis-je ſoutenir cette cruelle idée? C'en eſt fait, continua-t-il, conſentez à me ſuivre, ou je vais me percer à vos yeux; la mort me ſemble moins terrible que le cruel état où je ſuis.

Le deſeſpoir que fit alors paroître Ariſtée, toucha Telaſie; elle parut ne plus condamner ſon projet: l'amour la fit parler; la prudence voulut trop tard lui fermer la bouche. Ariſtée étoit déja aux pieds de ſon amante pour la remercier; une rougeur modeſte cauſée par la timide pudeur, couvroit le beau viſage de la fille de Soſtrate; elle détournoit ſes yeux, & n'oſoit regarder Ariſtée.

Ne vous repentez point, lui dit-il, de ce que vous venez de m'accorder. L'honneur, qui vous eſt cher, n'en ſouffrira point. Votre vertu ſera garant de mon reſpect; mais nous n'avons point de tems à perdre, chaque inſ-

inſtant augmente ma crainte, & me menace de l'arrivée du vaiſſeau qui porte celui qu'on vous deſtine pour époux : il me ſemble que je le vois fendre les ondes & aborder dans ce port. Profitons du tems, & ne le perdons point à deliberer ; demain dès que l'aurore aura commencé à diſſiper les ombres de la nuit, vous n'aurez qu'à vous rendre avec Amphiſe à la porte du jardin, qui s'ouvre du côté du rivage ; je vous y attendrai, & je crois qu'Alexandrie nous recevra l'un & l'autre dans ſon port, avant que le Soleil ait deux fois achevé ſa courſe. Souvenez-vous ſeulement de mon amour & de votre promeſſe.

Ariſtée ſe rendit le ſoir au vaiſſeau qui avoit été préparé par Cineas, & y paſſa la nuit avec cet ami fidele. Elle lui parut longue : comme le Ciel étoit ſans nuage, il regardoit ſur la vaſte étendue des eaux, ſi aucun navire ne paroiſſoit. Il craignoit toujours d'apercevoir celui qui portoit ſon heureux rival. D'un autre côté Telaſie, occupée de ce qu'elle alloit entreprendre, ne pouvoit ſe laiſſer vain-

vaincre aux douceurs du ſommeil. Tantôt elle craignoit de voir paroître le jour, & quelquefois elle ſouhaitoit de voir fuir les ombres. Amphiſe, qui étoit auprès d'elle, n'avoit pas l'eſprit moins agité.

Le jour parut enfin, & Telaſie lui dit; Voilà le jour, Ariſtée m'attend. Deſcendez dans le jardin, lui répondit Amphiſe, je vais vous y ſuivre. Telaſie ſort d'un pas mal aſſuré, en conjurant les Dieux de lui être auſſi favorables, que ſa fuite lui ſembloit innocente; elle arrive enfin, tremblante & ſans force, auprès d'Ariſtée, & y trouve quelques-unes de ſes femmes qui l'attendoient avec impatience.

Que mon amour me coûte d'allarmes, dit-elle à ſon amant! ah! ſi Eliante éveillée alloit ſuivre mes pas, & me trouver ici, que deviendrois-je? pourrois-je ſoutenir ſes regards irrités? Quels reproches elle me feroit! Ne craignez point, dit Ariſtée, elle eſt encore entre les bras du ſommeil; mais où eſt Amphiſe, pourquoi ne vous a-t-elle pas ſuivie? Elle va venir, répondit Telaſie; je crois l'entendre.

El-

Elle ſe trompoit ; un Alexandrin qui s'avançoit, ſuivi de deux ou trois domeſtiques, cauſoit le bruit ſourd qu'elle entendoit : la préſence de ces hommes la fit craindre ; mais elle ſe raſſura bien-tôt, quand elle vit l'Alexandrin qui ſuplioit Ariſtée de lui donner une place dans ſon Navire. Charmé de la bonne mine de cet inconnu, Ariſtée lui accorda cette grace avec plaiſir ; & Telaſie montrant une extrême impatience de s'embarquer, ils entrerent tous dans le vaiſſeau & y attendirent quelque tems Amphiſe.

Cette fille étoit reſtée dans la chambre de ſa maîtreſſe, ne pouvant ſe réſoudre à s'éloigner d'un jeune eſclave qu'elle aimoit éperdûment. L'interêt lui avoit fait accepter les préſens d'Ariſtée, & l'amour joint à l'interêt lui conſeilloit de le trahir. Ariſtée m'a comblée de préſens, diſoit-elle : mais ſi je découvre ſes deſſeins à ſon pere & à Eliante, je puis encore eſperer d'eux une récompenſe digne du ſervice que je leur aurai rendu ; je pourrai alors racheter l'eſclave que j'aime, je l'épouſerai, & je ſerai heureuſe.

Elle ſort, remplie de ce projet; le vil amour du gain l'aveugle; elle s'aproche du lit d'Eliante; elle lui dit en pleurant, que ſa fille eſt prête à s'embarquer avec ſon amant.

Eliante ſe trouble; elle ſe leve, & remplit toute la maiſon de ſes cris. Hippias qui les entend, en eſt allarmé; il en demande la cauſe; il l'aprend, & juſtement irrité, il deſcend dans le jardin en même tems qu'Eliante. Ils courent enſemble; ils arrivent ſur le bord de la mer, un peu après que Cineas eut fait lever l'ancre. Ils appellent tous deux Ariſtée & Telaſie, mais les échos ſeuls leur répondent: les deux amans ne les entendent plus. Les voiles enflées par un vent favorable les emportent en pleine mer, & déja le rivage Tyrien diſparoît à leurs regards.

Hippias déchire ſes vêtemens, il envelope ſa tête de ſa robe, & en cet état il pouſſe des ſoupirs & des cris. Eliante prenoit tous les Dieux à témoin de l'attentat d'Ariſtée, en les conjurant de le punir; les eſclaves tremblans reſpectoient la douleur de leur maître, & n'oſoient s'aprocher

de

de lui ; la ſeule Amphiſe entreprenoit de conſoler Hippias & Eliante. Ariſtée va aborder dans le port d'Alexandrie, diſoit-elle ; il ſera aiſé d'aller lui arracher Telaſie, & de le ramener ici lui-même : conſolez-vous donc d'un malheur qui ſe peut encore reparer. Malheureuſe, lui dit Eliante en frémiſſant de courroux, c'eſt donc toi que je dois punir de la perte de ma chere fille. Pourquoi ne m'as-tu pas avertie du dangereux projet d'Ariſtée ? A en juger par ce qui vient de t'échaper, tu ſavois tout ; c'eſt toi qui as aidé à me tromper : va, retire toi ; & évite, ſi tu peux, le châtiment que mérite ton crime.

Amphiſe vit bien qu'elle en avoit trop dit : elle ſe retira, & alla trouver ſon cher eſclave, pour ſe conſoler avec lui des reproches & des menaces dont on l'accabloit, & faire ſortir de ſon cœur des remords dont un violent amour ſait toujours ou préſerver ou guerir.

LES AVANTURES D'ARISTÉE ET DE TELASIE.

LIVRE SECOND.

CEpendant le vaiſſeau voguoit à pleine voiles. Telaſie, troublée de l'action hardie qu'elle venoit de faire, s'étoit retirée dans la chambre de poupe, où elle s'abandonnoit à de triſtes réflexions. Ariſtée & Cineas étoient ſur le tillac auprès de l'Alexandrin, dont l'air également noble & mélancolique at-

attiroit leurs regards. Ils ſe ſentoient vivement attendris à la vûe des pleurs que cet étranger laiſſoit couler de tems en tems. Ariſtée ne put réſiſter à l'envie de lui demander le ſujet de ſa triſteſſe ; Nous ne pouvons voir votre affliction, lui dit-il, ſans en être touchés ; daignez nous en aprendre la cauſe, & nous tâcherons de vous conſoler.

Je ne puis moins faire pour vous, répondit l'étranger ; le plaiſir que vous m'avez fait en me recevant ſur votre bord, exige de moi toute ſorte de reconnoiſſance. L'aproche d'Alexandrie qui me contraint de verſer des larmes, fait éclater à vos yeux la douleur que depuis longtems je renfermois dans mon cœur. Je ne puis, ſans être agité, penſer que je vais revoir une Ville où j'ai pris naiſſance, & qui retentit encore du bruit de mes malheurs.

J'avois un fils nommé Cléobule, d'une beauté rare ; il avoit déja remporté un prix dans des Jeux ſolemnels, & ſon adreſſe à manier un cheval le diſtinguoit de tous les jeunes gens de Tyr, quoi qu'il n'eût que dix-ſept ans. Sa

vertu l'emportoit encore ſur ſa beauté & ſur ſes talens ; il avoit pour moi & pour ſa mere l'amour le plus tendre ; le moindre de nos ſignes étoit pour lui un ordre auquel il ne réſiſtoit jamais ; ſon reſpect envers les Dieux & ſa politeſſe à l'égard des citoyens & des étrangers le faiſoient eſtimer de tous ceux qui le connoiſſoient. Ce portrait eſt fait par un pere, continua-t-il, mais il n'eſt point flatté. Plût aux Dieux que mon fils eût été moins accompli ! la douleur que j'ai de ſa perte ſeroit moins vive.

Je le menois ſouvent hors d'Alexandrie pour chaſſer aux chevreuils & aux daims, animaux timides, qui fuyant avec legereté devant les chaſſeurs qui les pourſuivent, font plutôt briller l'adreſſe que le courage de ceux qui les abattent. Mon fils ſe laſſa bien-tôt d'un tel exercice : ces vils animaux, me dit-il, ne ſont point dignez d'être bleſſés de mes dards ; mon cheval s'eſt déja fatigué à les pourſuivre ; ils ſe derobent par une prompte fuite aux fleches que je leur lance à regret : quand j'aurois dépeuplé cette forêt de cerfs & de chevreuils,

vreuils, ma gloire ſeroit-elle augmentée? Les Sangliers ravagent nos campagnes, & détruiſent l'eſpoir du laboureur & du vigneron; c'eſt à ces bêtes feroces que nous devons faire la guerre; nous devons nous attacher à les détruire. Je vous conjure, mon pere, continua-t-il, de me laiſſer ſuivre mon penchant, afin que j'aye la gloire de preſenter la hure d'un de ces monſtres à ma mere, & que tous mes compagnons voyent les effets de mon courage.

Je ne pus m'oppoſer à cette noble ardeur; à l'inſtant il court à travers la forêt, ſuivi d'une troupe de chiens qu'il avoit lui-même dreſſés. Il les excite par ſa voix; tantôt il s'arrête pour les voir chaſſer; tantôt piquant ſon cheval, il franchit les brouſſailles, en les appellant à lui. Aux cris aigus de cette meute, un ſanglier monſtrueux ſort d'un fort épais; ſes yeux étoient enflammés de colere, il regarde avec fierté les chiens qui déja commencent à fuir; mon fils les rappelle; mais le ſanglier furieux les déchire, & plein de rage s'avance vers Cléobule, qui vient de le bleſſer. Ce jeune homme

plein de feu & de courage ne craint point l'aproche de l'animal feroce; il lui lance un ſecond dard, qui en le perçant accroît ſa fureur. Il s'élance ſur le cheval de mon fils, & le renverſe; mais prompt comme un éclair, Cléobule ſe degage, ſe releve, & le javelot à la main, attaque encore le ſanglier. Je le vis de loin & ma frayeur fut extrême, quand j'aperçus ſon cheval abattu & tous ſes chiens étendus dans leur ſang. J'accours, & dans mon trouble je lance avec précipitation un dard que je tenois à la main. Mais quel fut mon malheur! Grands Dieux, puis-je le redire, & pour le repos de ma vie ne pourrai-je l'oublier? Mon dard lancé contre ce ſanglier frappe mon fils, dans le même tems que l'animal furieux eſt renverſé par ſes coups. Funeſte moment toujours préſent à ma penſée, & dont mon ame pénétrée conſervera un éternel ſouvenir! Mon fils abattu m'appelle à ſon ſecours: j'y vole; mais déja ſes yeux alloient ſe fermer à la lumiere. Mon pere, me dit-il en me tendant les bras, je ne pouvois périr par une main plus chere; conſervez vos jours, & ne

& ne les paſſez point dans la triſteſſe ; ſoyez ſeulement perſuadé que votre fils conſerve en rendant le dernier ſoupir, la tendreſſe & le reſpect qu'il a toujours eus pour vous depuis qu'il reſpire ; & ſi ma mere.... Il ne put achever ; ſa voix s'affoiblit, il panche ſa tête mourante ; ſes yeux ſe ferment, & ſon ame ſortant avec un ſoupir s'envole dans le ſéjour des ames pures. J'embraſſe alors le corps de mon fils, je l'arroſe de mes larmes, & j'allois mêler mon ſang avec le ſien, lorſque mes gens accoururent aux lamentables cris que le deſeſpoir me faiſoit pouſſer. Les uns enlevent le corps de mon cher Cléobule, pendant que d'autres me deſarment & me font remonter à cheval.

Nous reprîmes triſtement le chemin d'Alexandrie, & nous arrivâmes bien-tôt à la maiſon que j'habitois. Mon épouſe accourt en tremblant, au bruit qu'elle entend. Quel ſpectacle pour une mere ! Elle voit ſon fils ſans vie, & dont le viſage charmant défiguré par les traits de la mort n'inſpiroit plus que l'horreur. Mon cher Cléobule, s'écrie-t-elle, eſt-ce vous

que je voi dans cet état? ne vivez-vous plus, & votre mere ne pourra-t-elle plus vous donner des marques de ſa tendreſſe, ni en recevoir de vous? Non, les Dieux impitoyables vous ont ravi pour toujours à la lumiere; je vais vous rejoindre: attendez-moi, mon cher fils. A ces mots, elle ſe ſaiſit du dard qui avoit tranché les jours de l'infortuné Cléobule; elle s'en frappe; elle tombe en l'embraſſant, & va le rejoindre chez les morts.

Quel devins-je alors? Deſeſperé, furieux, je cherche une mort qui me fuit. J'appelle à grands cris mon épouſe & mon fils; je me trouble, & croyant être deſcendu ſur les bords du Cocyte, je les cherche l'un & l'autre. Mes eſclaves effrayés ne s'approchent plus de moi qu'en tremblant. Cependant mes plaintes les touchent; ils cherchent mes amis, les inſtruiſent du funeſte malheur qui vient de m'arriver, & les amenent chez moi. Leur préſence ſoulage ma douleur; la raiſon me revient, j'ai recours aux Dieux; j'implore leur puiſſant ſecours. Ils m'ordonnent par la voix de leurs ſacrés Interpretes de quitter Alexandrie;

j'o-

j'obeïs; j'abandonne des lieux qui avoient été le théatre de mon malheur. Depuis cinq ans j'ai visité toutes les Villes de la Grece: un si long tems n'a pu effacer de mon esprit la douloureuse image de mon fils & de mon épouse expirans à mes yeux; mais il a un peu diminué ma tristesse. Cependant, prêt à revoir ma Patrie & des lieux si funestes, je ne puis m'empêcher de répandre des larmes. Elles vous ont attendris: vous avez voulu savoir ce qui les causoit; je vous l'ai dit.

Aristée & Cineas, touchés de ce récit, le prierent de leur apprendre qui il étoit. Ne nous laissez point ignorer le nom d'un homme vertueux, qui mérite également notre estime & notre compassion, lui dirent-ils. Joignez cette grace à celle que vous venez de nous faire en nous aprenant vos malheurs. Je m'appelle Antiloque, répondit l'Alexandrin, & la Grece est le lieu de l'origine de mes ancêtres. Alexandre, ce fameux conquerant qui délivra la Grece de l'insupportable joug des Perses, & les réduisit eux-mêmes à la servitude, bâtit

une Ville qu'il fit appeller Alexandrie. Il y laiſſa un de ſes Capitaines pour y commander, & c'eſt de ce Chef que je ſuis deſcendu. Les habitans de cette Ville, quoique tombés ſous la domination des Egyptiens, ſe ſouviennent encore que mes ayeux leur ont donné des loix : trop heureux ſi je puis vous y rendre quelque ſervice, & ſi vous y voulez agréer une retraite que je vous y offre. Votre préſence ſoulagera ma douleur, & dans la ſuite je ferai mes efforts pour vous la cacher entierement.

Les deux amis remercierent Antiloque de ſes offres généreuſes, & lui promirent de ſe rendre chez lui à leur arrivée, & d'y demeurer juſqu'à leur départ. Nous tâcherons de vous conſoler de vos pertes, dirent-ils, & vous pouvez compter ſur nous juſqu'à notre dernier ſoupir.

Ariſtée, fâché que ſa chere Telaſie n'eût point entendu le récit intereſſant d'Antiloque, entra auſſi-tôt dans la chambre où elle étoit avec ſes femmes. Je voudrois, lui dit-il en l'abordant, que vous euſſiez été préſente au récit que l'étranger, que vous

vous avez vû ſur le tillac, vient de nous faire; vous en auriez été touchée. Je ſuis aſſez triſte de l'état où je me trouve, répondit Telaſie, ſans augmenter encore ma douleur par la part que je prendrois à celle des autres. Eh quoi, reprit Ariſtée, faut-il que vous ſoyez plongée dans l'amertume, & quand je puis jouir du plaiſir de vous voir & de vous parler, ſerai-je le témoin de vos regrets? Pourquoi ces larmes que je vois prêtes à couler de vos yeux? Ai-je manqué au reſpect que je vous dois, & peut-on avoir plus d'amour que j'en reſſens?

Non, Ariſtée, dit Telaſie, je n'ai point à me plaindre de vous, mais du ſort & de moi-même. Avec quel plaiſir vous accompagnerois-je, ſi tous deux unis par des liens ſacrés & avoués de nos peres, nous voguions vers Bizance pour porter la joye au mien? Mais helas, quelle difference! Je ſuis mon pere, j'ai laiſſé à Tyr ma mere affligée & inconſolable. Je ſuis un amant que j'aime, & que peut-être, ſelon les loix ſeveres du devoir, je ne devrois pas aimer. Le devoir

des Humains eſt d'obeïr aux Dieux, répondit Ariſtée. Les Dieux ont voulu que l'ardent amour dont je brûle pour vous, fût récompenſé par le vôtre: vous en repentez-vous? Non, dit Telaſie, & je ne le puis; je vous aime Ariſtée: helas! après ce que j'ai fait, je puis vous le répéter mille fois, & proteſter que je vous aimerai toujours.

Que je ſerois charmé d'un ſi tendre aveu, dit Ariſtée, ſi je ne voyois que vous condamnez le tendre penchant que vous avez pour moi! Je me ſens entraînée par une puiſſance plus forte que moi, repartit Telaſie; j'aurois dû & je devrois encore combattre mon amour, mais je ne puis m'y réſoudre. Arrêtez donc vos pleurs, reprit ſon amant, je vous demande cette grace; vous n'aurez plus longtems à vous plaindre. Bien-tôt, comme je vous l'ai déja dit, nos peres ſauront le lieu de notre retraite, ils nous redemanderont, je vous reconduirai à Tyr, ou à Bizance, & auſſi touchés de votre amour que du mien, ils ſe feront un devoir de nous unir. Sur cette douce eſperance je vais calmer ma triſteſſe, répondit Telaſie.

A peine achevoit-elle ces paroles, que le tems s'obſcurcit ; une pluye violente tombe à l'inſtant. Cineas & Antiloque qui étoient reſtés ſur le tillac, entrerent dans la chambre de poupe, où ils trouvérent Ariſtée & Telaſie. Cependant la pluye continuoit & le vent commençoit à devenir furieux ; il emporte le navire avec violence ; les flots émus en battent impétueuſement les flancs ; le péril s'accroît ; le mât eſt abattu ; les voiles & les cordages ſont emportés ; le Soleil diſparoît entierement & fait place à la plus affreuſe nuit ; les ondes agitées & pouſſées les unes contre les autres s'élevent, & ſur leur ſommet blanchi de leur écume, portent le vaiſſeau juſques aux nues, & le laiſſent enſuite retomber dans l'abîme, où il eſt prêt d'être englouti. Les éclairs ſortant de la nue, que leur violence fait entr'ouvrir, augmentent l'horreur des ténebres par leur clarté ſubite. Le tonnerre par ſes coups redoublés porte la crainte dans tous les cœurs ; le Pilote ébloui des feux étincelans, & effrayé du bruit de la foudre, laiſſe aller le vaiſſeau au gré des vents déchaî-

chaînés ; ſes mains incertaines ne peuvent plus conduire le gouvernail ; la peur le glace ; il veut en vain ordonner la manœuvre, la voix meurt dans ſa bouche ; & s'il profere encore quelque parole, le matelot craintif ne l'entend plus : tous levent les mains vers le Ciel, en appellant les Dieux à leur ſecours.

Nos voyageurs, au milieu des cris plaintifs des matelots, attendoient avec conſtance ce que le Ciel ordonneroit de leur ſort. Ariſtée tenant une des mains de Telaſie l'arroſoit triſtement de ſes larmes. Dans quels périls vous ai-je conduite, lui diſoit-il ? Faudra-t-il que vous périſſiez avec moi ; & le même jour qui vous vit embarquer ſur les flots, vous verra-t-il abîmée dans leur ſein ? Que ne puis-je ſauver une vie ſi précieuſe ! La mort dont je ſuis menacé ne m'effraye point ; je périrois avec plaiſir, ſi je pouvois en périſſant vous ſauver la vie.

On entendit alors un grand bruit ; les matelots ſautant dans l'eſquif vouloient ſeuls ſe dérober à un naufrage certain. Les gens de la ſuite d'Ariſtée & de Cineas s'efforcent de s'y jet-

jetter avec eux. Cineas & Antiloque l'épée à la main veulent ſe faire un paſſage pour gagner auſſi l'eſquif : mais on oſe leur réſiſter. On vit alors un combat furieux ; tous deſeſperant de leur vie, eſperoient la ſauver en ſe l'ôtant l'un à l'autre ; on ne connoît plus ni ordres ni devoirs ; les matelots n'entendent plus la voix de leurs chefs, & combattent en ennemis : l'un d'eux, coupant le cable qui attachoit l'eſquif au navire, s'éloigne avec ſes compagnons, pendant qu'un coup de vent briſe le vaiſſeau contre une pointe de rocher. Comme Ariſtée n'avoit point voulu quitter Telaſie, ils tomberent dans la mer tous deux en même tems.

Ariſtée qui ſavoit parfaitement nager tenoit ſa maîtreſſe d'une main, & de l'autre s'efforçoit de ſaiſir une large planche du navire ; il en vient à bout ; il s'y aſſied & Telaſie avec lui, pendant que Cineas & Antiloque luttant contre les flots s'attachoient à tout ce qu'ils pouvoient rencontrer. L'amour n'avoit point affoibli l'amitié dans le cœur du vertueux Ariſtée. Peu allarmé de ſon ſort, il trembloit pour

Ci-

Cineas preſqu'autant que pour Telaſie. Puiſſans Dieux, s'écria-t-il en voyant que les vagues entrainoient ſon ami, faites du moins qu'en périſſant nous ne ſoyons pas à jamais ſeparés l'un de l'autre! Mais bientôt une vague le fit diſparoître à ſa vûe: il le cherche en vain, & le croyant abîmé dans les flots, il s'abandonne à la douleur, tandis que Telaſie, les yeux baignés de larmes, regardoit avec effroi le deſtin qui la menaçoit, elle & ſon amant.

Cependant les vents ceſſerent, le Soleil reparut, les flots ſe calmerent un peu; les nuages, qui avoient obſcurci l'air, ſe diſſiperent, & Ariſtée avec Telaſie virent qu'ils étoient à une des embouchures du Nil. Les vagues les firent remonter malgré eux ce grand fleuve, dans un endroit où le Nil plus reſſerré dans ſon lit leur faiſoit eſperer de pouvoir aborder. Mais ils furent ſurpris de voir tout à coup accourir une troupe d'hommes armés, dont quelques-uns ſe jetterent dans le Nil, & amenerent à terre nos deux amans.

Ariſtée ne ſavoit s'il devoit ſe mettre

tre en défenſe, ou remercier ceux qui l'avoient mis à terre ; il ignoroit s'ils étoient ſes liberateurs, ou ſes ennemis. Mais il fut bientôt éclairci de ſon ſort, lorſqu'il vit les belles mains de Telaſie liées impitoyablement par ces hommes farouches. Il fut lui-même chargé de chaînes ; mais ce malheur ne le toucha que par raport à Telaſie. Arrêtez, cruels, s'écria-t-il ; tournez contre moi ſeul les efforts d'une rage que nous n'avons point méritée.

Mais il parloit à des gens qui ne pouvoient l'entendre ; il s'en aperçut par une certaine ſtupidité attentive peinte ſur leurs viſages, quand il leur parloit. Helas ! il n'y a donc que vous, chere Telaſie, dit-il, qui puiſſiez m'entendre, & me répondre. Mais que vous dirai-je, & que me répondrez-vous ? A peine échapés d'un danger terrible, nous retombons dans un plus grand. Si les Dieux avoient voulu que nous euſſions été enſevelis dans les flots, j'aurois eu du moins la conſolation de mourir avec vous ; mais peut-être que ces inhumains vont nous ſéparer pour jamais. Dieux, s'écria-t-il dans le tranſport d'une trop juſte dou-

douleur, quel va être le ſort de la fille du General des Bizantins ? Elle levoit de tems en tems ſes timides yeux vers le Ciel, & regardant avec effroi les Barbares qui l'avoient enchaînée, elle baignoit ſes belles joues de larmes, qui pénétroient le cœur de ſon amant.

Les Brigands ayant vainement écouté ce que diſoit Ariſtée, & voyant qu'ils n'y pouvoient rien comprendre, le firent monter ſur un de leurs chevaux, & Telaſie ſur un autre, & les conduiſirent ainſi à une priſon ſituée à quelques ſtades du Nil. Pluſieurs voyageurs, auſſi malheureux que nos deux amans, étoient enfermés dans ce lieu; & le bruit des chaines joint aux clameurs & à l'affreuſe obſcurité qui y regnoit, rendoit ce ſéjour plus horrible que celui du Tenare.

Les Brigands mirent nos deux amans dans ce lieu terrible, & les y laiſſerent accablés l'un & l'autre de la plus vive douleur. Telaſie ayant remarqué combien ſa triſteſſe affligeoit ſon amant, fit un effort ſur elle-même pour la lui cacher; & Ariſtée qui s'en apperçut, ſentit en l'imitant redoubler la ſienne. Ils paſſerent ainſi

la

uit au milieu des plaintes de tous
infortunés compagnons de leur
heur.

e jour parut ; mais le Soleil par
réſence ne fit qu'accroître l'horreur
:e ſéjour affreux ; pluſieurs ſe tour-
ent vers l'Aſtre brillant, comme ſi
umiere eût pû les tirer de l'eſcla-
e ; pendant que d'autres plongés
s un triſte ſommeil, jouiſſoient d'un
os troublé par de fâcheuſes images ;
douleur leur avoit procuré ce re-
, & ils ne devoient le perdre
pour ſouffrir de nouvelles peines.
es Barbares entrerent dans la pri-
, dont ils avoient gardé les dehors
ıdant la nuit ; ils éveillerent ceux
étoient encore endormis, & les
nt ranger en haye, les hommes
n côté, & les femmes de l'autre :
choiſirent de l'un & de l'autre ſexe
ıx en qui ils remarquerent plus de
uté ; & un des Brigands, qui par-
Phenicien, leur dit que c'étoit
ır les immoler à leurs Dieux. Quels
inrent Ariſtée & Telaſie, qui
ient tous deux été choiſis ! Ils n'o-

tive s'empara du cœur de Telaſie, & elle tomba évanouie dans les bras des Brigands. Alors Ariſtée s'avança pour la ſecourir; mais ils le repouſſerent inhumainement. Si vos cœurs ſont ſenſibles à la pitié, leur dit-il, ſoyez touchés de ce que je reſſens, & ne m'empêchez pas de ſecourir ce que j'aime. Ces hommes impitoyables, qui n'entendoient rien à ſes diſcours, s'entreregarderent en ſouriant. Leurs cœurs feroces n'avoient jamais été ouverts à la tendre compaſſion, & ils voyoient ſouffrir leurs ſemblables, ſans en rien reſſentir. Ils ſe contenterent de jetter de l'eau ſur le viſage de Telaſie.

Celui d'entr'eux qui parloit Phénicien, étant revenu d'une chambre où il étoit allé pour donner quelques ordres, dit froidement à Ariſtée, que cette belle fille qu'il ſembloit tant aimer, étoit reſervée pour être ſacrifiée le lendemain à ſes yeux. N'as-tu apris ma langue, lui répondit Ariſtée, que pour me percer le cœur par la funeſte image que tu me preſentes? Qu'avons-nous fait? Quels ſont nos crimes, & de quoi nous punit-on? Tu vas encore

re avoir un nouveau ſujet de plainte, lui repartit l'Egyptien; tu ne verras ta maitreſſe qu'à l'autel, & enſuite chez les morts, où nous te ferons deſcendre avec elle.

Quelle fut la fureur d'Ariſtée à ces paroles ? Barbare, s'écria-t-il, les Dieux t'apprêtent un ſuplice encore plus terrible que celui que tu nous prépares. Du moins le tien devancera le mien, repliqua inſolemment le feroce Egyptien; & alors ayant fait un ſigne à ſes compagnons, ils conduiſirent Telaſie hors de la priſon, & loin de la vûe de ſon amant, & la menerent à un Fort aſſez éloigné, ſejour d'un celebre Brigand à qui ils donnoient le titre de Prince. Ariſtée deſeſperé fut forcé de monter ſur un cheval, & de ſuivre avec les malheureux compagnons de ſon ſort une groſſe troupe de ces Barbares, qui prit une route differente.

A peine avoient-ils fait cent ſtades, qu'ils virent s'élever dans la plaine un tourbillon de pouſſiere qui les empêchoit d'en diſtinguer la cauſe. Ils s'avancent, & bientôt ils découvrent un grand nombre d'hommes & de che-

vaux

vaux. Les Brigands dont l'eſcadron étoit nombreux parce qu'ils ſavoient qu'on les cherchoit, ne s'effrayent point à cette vûe. Ils voyent qu'ils ne peuvent éviter d'être attaqués; & mettant leurs priſonniers au milieu d'eux, ils ſe préparent fierement au combat. La mort de pluſieurs de leurs compagnons renverſés au premier choc ne rallentit point leur ardeur; ils ſemblent moins ſe défendre, qu'attaquer. Quelques-uns de ces Brigands ſe faiſant un rempart du corps de leurs camarades, lancent avec force des pierres contre leurs ennemis, pendant que d'autres combattant de plus près ſont percés à coups de piques & d'épées. On n'entend plus que les cris des mourans qui exhortent leurs compagnons à les venger. Alors le carnage augmente; le ſang coule de toutes parts. Cependant les Brigands commencent à plier: quelques-uns prennent une honteuſe fuite; d'autres plus courageux ſoutiennent encore le combat; ils rappellent les fuyards, & les exhortent à ſe défendre vaillamment. La mêlée recommence; le desavantage qu'ils viennent d'avoir, accroit

croît leur fureur; ils veulent tous vaincre, ou mourir. Ceux qui étoient commis à la garde des prisonniers, les abandonnent pour soutenir leurs camarades; mais ces prisonniers profitant alors de la liberté qu'on leur laisse, rompent leurs liens, arrachent les armes aux mourans & aux morts, & s'en servent pour attaquer leurs ravisseurs occupés à soutenir les efforts de l'ennemi. Ceux-ci sans perdre courage font face de tous côtés. Aristée furieux, & ne cherchant que la mort, la porte dans leurs rangs; étonnés de ses coups, ils plient, & leurs ennemis profitant de ce secours inopiné les enfoncent, pendant qu'Aristée se faisant un passage à coups d'épée au travers des Barbares, cherche des yeux l'Egyptien qui avoit insulté à son malheur; il le joint & lui plonge son fer dans le sein.

Les Brigands accablés, mais dédaignant de chercher leur salut dans une honteuse fuite, furent tous tués ou pris.

Charmide General de l'Armée victorieuse, frapé des exploits d'Aristée, l'embrassa après la victoire, au milieu

du champ de bataille. Genereux Inconnu, lui dit-il, je vous dois la plus grande partie de ma gloire ; & ces Egyptiens ennemis de leur patrie n'ont été entierement défaits que par vos coups. Seigneur, repartit Ariſtée, ils ne pouvoient éviter d'être vaincus, étant attaqués par un General dont le courage & la capacité viennent de paroitre avec tant d'éclat. Je vous dois la liberté, je vous dois la vie même, & toujours prêt à la ſacrifier pour mon liberateur, je vous ſuivrai dans tous vos combats. Trop heureux ſi je puis vous délivrer de quelques-uns de vos ennemis, & trouver la mort en combattant ſous vos yeux.

Pourquoi ſemblez-vous mépriſer une vie que vous pouvez rendre ſi glorieuſe par votre valeur, lui dit Charmide? J'accepte avec plaiſir l'offre que vous me faites de votre bras ; je ſuis Egyptien, & ceux qui ſuivent mes enſeignes le ſont auſſi. Nous tâchons de reparer les ravages que des Brigands de notre nation font par-tout. Ah! Seigneur, reprit Ariſtée, je n'aurois qu'à me louer de mon deſtin, ſi une fille que

j'aime mille fois plus que moi-mê-
, n'étoit au pouvoir des Barbares;
ain elle doit être ſacrifiée par leurs
elles mains.
: prends part à votre malheur, ré-
dit Charmide; & vous avez un
: ſujet de vous plaindre de votre
: voyez ce que je puis faire pour
s; demandez, je ſuis prêt à vous
)rder tout; & mes ſoldats, ſi vous
: beſoin de leur ſecours, vous obéi-
t comme à moi. Si je ſavois la
)oſition du camp des ennemis, re-
:it Ariſtée, je pourrois entrepren-
quelque choſe pour leur arracher
aſie; vous avez ici de leurs priſon-
·s, Seigneur; permettez moi de
interroger, & je verrai enſuite ce
l me conviendra de vous deman-

Charmide fait auſſi-tôt appeller quel-
s ſoldats, & leur ordonne d'ame-
un priſonnier; il eſt obéi, un des
gands paroit; Ariſtée l'interroge,
ıprend que le camp de ſes com-
nons étoit ſitué de cette ſorte:
ls avoient le Nil à dos, qu'un aſ-
grand bois couvroit leur droite,
ue le Fort où logeoit celui qu'ils

nommoient leur Prince, défendoit leur gauche; que devant eux étoient des marécages, causés par le débordement du Nil, quand ce fleuve bien-faisant vient rendre la terre féconde.

Aristée, instruit par le prisonnier, demanda à Charmide deux cens de ses plus braves cavaliers, qu'il lui donna: le General exhorta en même tems cette troupe à obéir à Aristée, & à combattre sous lui avec cette valeur dont ils avoient déja donné tant de preuves; il leur promit même une récompense, s'ils amenoient Telasie dans son camp. Les soldats encouragés par leur Chef, & ravis de suivre Aristée à qui ils avoient vû faire de si belles actions dans le combat, applaudirent à cette expedition, & attendirent avec impatience l'ordre pour marcher.

Quand les ombres de la nuit eurent commencé à répandre l'obscurité sur la terre, Aristée suivi de sa troupe se mit en marche; & après avoir fait un grand tour, arriva enfin proche du bois qui couvroit la droite des ennemis: il se posta à l'entrée de ce bois, faisant garder le silence à ses soldats. Les Barbares répandus çà & là dans leur

leur camp, y avoient allumé d'eſpace en eſpace de grands feux, qui ne ſervoient qu'à les faire remarquer davantage. Malgré la défaite de leurs compagnons, ils chantoient autour de leurs feux, & on entendoit diſtinctement leurs voix; ils s'animoient les uns les autres à la vengeance, & ſe promettoient une victoire aſſurée.

Les cavaliers qui ſuivoient Ariſtée, avoient peine à ſe contenir; ils brûloient du deſir de les attaquer, & de punir leur folle temerité: mais il s'oppoſa à leur ardeur, & leur dit qu'il n'étoit pas encore tems de la faire éclater: demain, ajoûta-t-il, vous pourrez les immoler à votre courroux. Cependant l'aurore commençoit à paroître, & déja l'on pouvoit diſtinguer tous les objets. Ariſtée vit alors un Autel que l'obſcurité l'avoit empêché de remarquer: Ah c'eſt donc là, dit-il, où doit être immolée Telaſie! Graces aux Dieux, je me trouve en état de la ſauver avec moi, ou de périr avec elle!

Peu de tems après il vit de loin ſortir du camp, au milieu d'une troupe nombreuſe de ſoldats, des Prêtres

conduiſans une fille à l'Autel pour l'y immoler; il reconnut Telaſie. A cet aſpect, la douleur, le deſeſpoir, la fureur s'emparerent de ſon ame : il ſe poſſeda néanmoins aſſez, pour ne pas s'abandonner à un tranſport impétueux indigne d'un Capitaine.

Mes compagnons, dit-il en ſe tournant vers ſes ſoldats, nous allons combattre; mais employons en même tems la valeur & l'artifice, pour faire périr nos ennemis, & pour délivrer Telaſie : je ne vais prendre avec moi que cinquante cavaliers; le reſte ſe tiendra ici, & y attendra mes ordres.

Cependant Telaſie étoit déja près de l'autel : déja les Prêtres entonnoient leurs Hymnes, & allumoient le feu ſacré, lorſqu'Ariſtée fondit ſur ces pieux ſcelerats; il renverſe les Prêtres dans le ſang de ceux qui veulent les défendre, & ſautant à bas de ſon cheval, il embraſſe Telaſie, & ordonne à vingt de ſes ſoldats de la conduire dans le camp de Charmide, pendant qu'il alloit combattre les ennemis.

Ceux-ci ayant découvert de leur camp ce qui ſe paſſoit dans la plaine, s'ar-

s'armerent auſſi-tôt; mais ne voyant que vingt-cinq ou trente hommes, ils ne daignerent pas ſortir en grand nombre. Cependant Ariſtée faiſant ſemblant de fuir, les attire à ſa pourſuite; & leur courſe les ayant mis en deſordre, il retourne enſuite ſur ſes pas, & les défait; ils appellerent alors leurs compagnons à leur ſecours, & Ariſtée recula au petit pas vers le bois, où il avoit laiſſé le gros de ſa troupe; les Barbares en deſordre donnerent dans l'embuſcade; c'eſt en vain qu'ils veulent fuir, le chemin de la retraite leur eſt fermé; ils ſe culbutent les uns ſur les autres, & ſont tous taillés en pieces.

Ariſtée retourna triomphant dans le camp de Charmide, & y reçut de ce General & de tous les Officiers de l'Armée les louanges qu'il méritoit; les ſoldats élevoient ſa valeur juſqu'au Ciel, auquel jamais il n'avoit eû un plus juſte ſujet de rendre graces de ſes bienfaits. Comblé d'honneur par un grand General, il venoit, en détruiſant une partie de ſes ennemis, de délivrer ſa maitreſſe d'une mort inévitable: auſſi la joye brilloit-elle dans

ſes yeux; & ſi la perte de Cineas avoit pû s'effacer de ſon eſprit, il auroit goûté un bonheur parfait.

Il fut agréablement ſurpris, lorſqu'il le vit avec Antiloque, au nombre des priſonniers que ſes ſoldats avoient faits ſur les ennemis. Dès qu'il les eut aperçus, il courut les embraſſer, & leur fit auſſi-tôt ôter leurs chaines. O jour heureux, s'écria-t-il, quel deſtin nous raſſemble! Comment notre réunion ineſperée eſt-elle le fruit de ma victoire? Helas! je croyois que vous aviez péri dans les flots. Après avoir longtems luté conrre leur fureur, répondit Cineas tranſporté de joye, nous rencontrâmes vers les côtes de Peluſe un Navire armé qui nous reçut dans ſon bord. Ceux qui le montoient étoient des hommes du parti de ceux que vous venez de combattre, ils nous forcerent de nous enroller parmi eux; fideles à notre engagement, nous avons d'abord combattu contre vous. Quel a été notre étonnement quand nous avons reconnu que vous étiez notre vainqueur, & que votre courage nous a forcés de mettre les armes bas. Nous ignorions que ceux pour qui nous combat-

battions étoient des Brigands, que cette fille qu'ils étoient prêts d'immoler étoit la charmante Telaſie, & que votre bras s'efforçoit de la délivrer. Chers & aimables captifs, repartit Ariſtée, votre heureuſe défaite met le comble à ma felicité. Mais votre erreur ne peut être expiée qu'en combattant deſormais avec moi ſous les étendards d'un illuſtre General, à qui je dois la gloire que j'ai acquiſe, & le ſalut d'une maitreſſe & de deux amis.

Charmide ne doutant pas de l'impatience d'Ariſtée pour revoir Telaſie, le conduiſit lui-même dans la tente où elle s'étoit retirée. Quelle conſolation pour eux de ſe revoir, & de ſe revoir en liberté! Ils verſerent alors des larmes bien differenres de celles qu'ils avoient répandues dans leur captivité. Le titre de liberateur donna de nouveaux charmes à l'amant, & l'amant trouva dans la reconnoiſſance de ſa maitreſſe un nouveau ſujet de s'attacher à elle. Charmide conſidera beaucoup les appas de Melaſie, & plût aux Dieux qu'il l'eût trouvée moins belle! Il pria les deux amans de venir

dans ſa tente, où il leur procura toutes ſortes de divertiſſemens. Les Egyptiens danſerent au ſon de leurs trompettes, inſtrument guerrier, ſeul digne d'animer leurs fêtes.

Après pluſieurs autres divertiſſemens, Charmide, qui n'avoit ceſſé de regarder Telaſie, prit congé d'elle avec une peine, que des yeux moins clairvoyans que ceux d'Ariſtée remarquerent auſſi-bien que lui. Cet amant ne put s'empêcher d'en concevoir un mauvais préſage, & de redouter cet amour qu'il voyoit naitre pour ſa maitreſſe dans le cœur d'un jeune General, qui les avoit tous deux en ſa puiſſance. Après avoir ſatisfait à ce que la reconnoiſſance & l'honnêteté exigeoient de lui, il ſe retira dans ſa tente, en rêvant au nouveau malheur dont il étoit menacé.

Il ne ſe trompoit point, en croyant que le General étoit amoureux de Telaſie. Ce Prince l'aimoit avec ardeur; mais comme il connoiſſoit ſa vertu auſſi-bien que ſes ſentimens pour Ariſtée, il prévit avec douleur que ſa paſſion n'auroit point auprès d'elle le ſuccès qu'il ſouhaitoit.

Hegi-

Hegiſtrate qui avoit élevé ce Prince, & qui l'accompagnoit toujours pour l'aider de ſes conſeils, gémit en le voyant amoureux. Quoi, Seigneur, lui dit-il, vous qui juſqu'ici avez bravé l'amour, vous pour qui les beautés d'Egypte étaloient en vain leurs appas ſéduiſans, qui n'avez jamais daigné jetter ſur elles un ſeul de vos regards, qui avez conſervé votre liberté au milieu d'une Cour brillante, où regnoit la moleſſe & la volupté ſi puiſſantes ſur les cœurs; vous ſoupirez maintenant à la tête d'une Armée, lorſqu'il s'agit d'acquerir de la gloire; vous faites l'amour, lorſque vous devez faire la guerre!

Ne t'étonne point, cher ami, lui répondit Charmide, de m'avoir vû indifferent & inſenſible à la Cour d'Egypte. Là les femmes aiment ſans délicateſſe; elles n'aiment que pour elles-mêmes, le cœur n'y a aucune part. Elles ſe croyent mépriſées lorſqu'on les reſpecte. Elles n'ont pour guides que la vanité où le plaiſir des ſens. Telaſie au contraire, ſatisfaite du cœur d'Ariſtée, ne cherche point à en ſoumettre d'autres. Le devoir ſevere

regle toutes ſes actions ; l'aimable pudeur brille ſur ſon front ; la verité parle par ſa bouche ; enfin Telaſie m'a moins charmé par ſa beauté que par ſes vertus. Quel courage ! quelle conſtance ! O Ariſtée, que vous êtes heureux ! Non, je ne puis plus long-tems lui cacher l'amour qu'elle m'a inſpiré. Eh pourquoi ne lui déclarerois-je point que je l'aime ! pourra-t-elle s'en offenſer ? Je lui dirai que ma paſſion eſt ſans eſpoir, & que le ſeul aveu que j'en fais me ſuffit. Et Ariſtée, répliqua Hegiſtrate, que dira-t-il en aprenant la déclaration que vous aurez faite à ſa maîtreſſe ? Il ne doutera point que vous n'ayez envie de lui nuire : votre amour les allarmera tous deux. Ils ſe ſont jettés entre vos bras ; vous leur devez ſervir de protecteur, plaindre leurs malheurs & ne les pas augmenter. Ariſtée a-t-il quelque choſe à craindre, répondit Charmide ? N'eſt-il pas ſûr du cœur de Telaſie ? Il ne doit point me redouter : il ne verra en moi qu'un rival malheureux ; & ce même cœur, que je veux offrir à ſon amante, lui ſera ſacrifié à lui-même. Vous voulez donc augmenter ſa gloire, interrompit

pit Hegiſtrate: Ah! puiſque vous êtes ſûr que votre déclaration ne ſera qu'un triomphe pour votre rival, ne la faites point. Renfermez dans votre ame la funeſte ardeur qui la dévore: faites partir Telaſie & ſon Amant; qu'ils s'éloignent, l'abſence & la guerre vous guériront. Non, repartit Charmide, l'image de Telaſie ne s'effacera jamais de mon cœur; je ne puis conſentir à ſon abſence: elle reſtera ici, je lui avouerai ma défaite.

Mais, répondit Hegiſtrate, ſouffrirez-vous que votre Armée vous reproche une foibleſſe capable de ternir tous vos exploits, & de rendre nos ennemis plus redoutables? De quel œil vous verra-t-on aux pieds d'une étrangere paſſer des heures deſtinées aux travaux militaires? On murmure déja contre vous dans le camp, & vos ſoldats oiſifs ſe plaignent du repos où ils languiſſent depuis quelque tems: ils veulent que vous les conduiſiez à la victoire, & que vous ne donniez point aux Brigands le tems de ſe fortifier. Faites ceſſer des bruits qui vous deshonorent; animez vos ſoldats, marchez aux ennemis; voilà votre devoir. Mon

Armée ſe plaint de moi, dit Charmide! Eh bien, j'aurai ſoin d'appaiſer le murmure: laiſſez-moi ſeul, & allez faire aſſembler les troupes; demain je me mettrai à leur tête. Hegiſtrate obéit.

Dès que le jour parut, Charmide ſe fit armer; & accompagné de ſes principaux Officiers il marcha vers le lieu où ſon Armée étoit déja rangée en bataille par ſon ordre. Les ſoldats en le voyant pouſſerent mille cris de joye; mais le Prince ayant fait ſigne de la main qu'il demandoit du ſilence, on l'écouta. Guerriers, dit-il, vous vous plaignez de moi; vous dites que je n'entreprens plus rien, & que je languis dans une honteuſe inaction: apprenez qu'il eſt auſſi glorieux de ſavoir éviter le combat en certaines conjonctures, que de combattre en d'autres. Je ſai tous les mouvemens des ennemis, leurs deſſeins, leurs forces: quand il ſera tems de les attaquer, je le ferai. Vos murmures ne me feront rien entreprendre. Cependant, afin de profiter de l'ardeur qui vous anime, je vais envoyer mille chevaux pour harceler les ennemis, ſous la conduite de Paridate,

ridate, & deux mille autres pour aller juſques ſur les côtes de Péluſe, où les Brigands commettent des hoſtilités que je veux faire ceſſer. C'eſt le brave Ariſtée, à qui je veux confier cette expedition. Tous aplaudirent à ce choix, & les deux mille ſoldats commandés furent ravis de pouvoir combattre ſous un ſi brave Chef.

Ariſtée, charmé de cette diſtinction, alla auſſi-tôt dans la tente de Telaſie, pour l'inſtruire de l'honneur que Charmide lui faiſoit, & de l'occaſion qu'il lui procuroit d'acquerir encore de la gloire. Vous allez donc m'abandonner, s'écria Telaſie toute en pleurs: helas! s'il m'arrive quelque accident pendant votre abſence, tendrai-je les bras vers mon pere qui pleure maintenant mon abſence? appellerai-je à mon ſecours une mere que j'ai abandonnée pour vous ſuivre? Pourquoi allez vous-chercher la mort dans les combats, & vous expoſez-vous à périr ſans moi? Mais vos ſoupçons ſont-ils déja évanouis? Ne craignez-vous point que Charmide ne profite de votre éloignement, pour me parler de ſon amour? Si je refuſois de marcher

où

où l'ordre du Général me deſtine, répondit Ariſtée, je me rendrois aux yeux de toute l'Armée indigne des bontés que ce Prince a pour moi : l'amour ne peut me retenir, quand le devoir & la gloire m'appellent ; il faut que je vous quitte, ou que je me deshonore. Le généreux Antiloque reſtera ici auprès de vous ; adieu, chere Telaſie : comptez toujours ſur mon amour & ſur ma conſtance. Ariſtée ſortit de la tente de ſa maîtreſſe, ſenſiblement touché des pleurs qu'elle répandoit pour l'attendrir ; & auſſi-tôt il ſe mit à la tête de ſa troupe, après avoir conjuré Antiloque de reſter auprès de ſon amante, & de veiller ſur les démarches amoureuſes du Général. Songez, lui dit-il, qu'en me conſervant Telaſie, vous me conſervez le jour. Pour Cineas il ne voulut point abandonner ſon ami, & il partit avec lui.

Charmide ſe ſentant ſoulagé comme d'un grand fardeau, après le départ d'Ariſtée, réſolut d'en profiter. Sa vertu lui faiſoit quelquefois condamner ſa conduite ; mais tout cede à l'amour. Le Général rendit de fréquentes

ıentes viſites à Telaſie, qui lui par-
t ſans ceſſe d'Ariſtée: elle comprit
ute la force de ſa paſſion, qu'il étoit
ujours ſur le point de lui déclarer;
ais la froideur qu'elle lui témoi-
ıoit l'empêchoit de le faire. D'ail-
urs, Antiloque ne laiſſoit jamais Te-
ſie ſeule avec lui.

Le Général voulut le gagner. Vous
ez un grand pouvoir ſur l'eſprit de
elaſie, lui dit-il : vous m'obligerez
nſiblement, ſi vous voulez bien lui
re que je l'adore. Seigneur, vous
ırlez à l'ami d'Ariſtée, repartit An-
loque. Oui, repliqua Charmide;
ais ſon ami refuſera-t-il d'être le
ien? Seigneur, reprit l'Alexandrin,
connois le prix de votre amitié;
ais je ne veux point l'acheter par
ıe trahiſon : eh! croyez-vous que
elaſie m'écouteroit, ſi je lui propo-
is de changer? Je perdrois ſon eſti-
e, la vôtre, & celle d'un homme à
ıi je dois tout; voyez ſi je puis vous
ɔmplaire en cela, malgré le deſir
ue j'ai de vous obéir en toute autre
ıoſe. Croyez-moi, ceſſez d'aimer
elaſie; ne vous efforcez point en
ıin de la rendre infidele à un jeune

&

& aimable Guerrier, qui expoſe maintenant ſa vie pour le ſalut de l'Egypte, & pour votre gloire.

Le Général, confus & embarraſſé, ne lui répondit rien; il le pria ſeulement de ne point parler à Telaſie de ce qu'il venoit de lui dire, & ſur-tout de ne la point prévenir contre lui. Cependant il fit réflexion qu'Antiloque étoit trop lié avec Ariſtée, & que tant qu'il demeureroit auprès de Telaſie, elle ne pourroit jamais répondre à ſa paſſion. C'eſt pourquoi il ordonna à l'Alexandrin d'aller inceſſamment à la tête de quatre cens hommes de pied ſe rendre au camp d'Ariſtée, qui lui avoit mandé, diſoit-il, de lui envoyer ce renfort; il fallut obéir, & Antiloque partit.

Pendant ce tems-là Ariſtée faiſoit la guerre avec avantage, & les Brigands avoient déja été vaincus pluſieurs fois; mais ayant voulu pouſſer juſqu'au Fort du Prince, pour en reconnoître la ſituation, il donna dans une embuſcade. Pour n'être point découvert par le bruit de ſa marche, il n'avoit pris avec lui que ſoixante hommes des plus courageux; les Brigands

ıds ayant apris ſon deſſein par un ısfuge, ſe poſterent dans un bois il devoit néceſſairement côtoyer, il ne parut pas plutôt avec ſa petite upe, qu'ils lancerent ſur lui une ée de traits. Ariſtée remarquant ctrême inegalité du nombre, ſe bat- en retraite, & la fit aſſez heureu- ıent. Arrivé au gros de ſa troupe, 'aperçut que Cineas lui manquoit: 'inſtant il part; toute ſa petite Ar- e le ſuit, il hâte ſa marche, & tom- ſur le détachement qui l'avoit peu tems auparavant contraint de ſe ırer : il l'attaque, l'envelope, le ce, & après en avoir taillé en pie- la plus grande partie, fait le res- priſonnier, & délivre Cineas qu'ils ient pris : il marcha enſuite vers ort du Prince, dans le deſſein de ı rendre le maître.

Anigrophis Chef des Brigands ſortit cette place, & alla au-devant d'A- ée pour le combattre. Comme ſa ıpe étoit beaucoup plus nombreu- ue celle d'Ariſtée, celui-ci jugea opos de ſe retrancher, juſqu'à ce Paridate l'eût joint avec les mille vaux qu'il commandoit. Antilo-

que

que arriva preſqu'en même tems avec ſon détachement de quatre cens Fantaſſins. Ce ſecours inopiné, qui ſurprit Ariſtée, lui auroit fait beaucoup plus de plaiſir s'il avoit été commandé par un autre. Alors il ſe prépara à combattre ; les Brigands eurent d'abord l'avantage, & Paridate fut tué en combattant vaillamment ; mais ils furent enſuite enfoncés & contraints de fuir. Ariſtée & Antiloque acquirent beaucoup de gloire en cette action.

Cependant quelques ſoldats de l'Armée d'Ariſtée, qui s'étoient enfuis dès le commencement de la mêlée, & qui ayant vû tomber Paridate avoient crû voir périr leur Chef, ſemerent le bruit qu'Ariſtée avoit été tué. La nouvelle s'en répandit dans le camp de Charmide, qui malgré la rivalité ne put s'empêcher de le regretter : il alla auſſi-tôt trouver Telaſie, pour la diſpoſer à apprendre ce funeſte accident. Mais elle en étoit déja inſtruite, & les larmes qu'il lui vit répandre le punirent aſſez de ſon empreſſement. Ceſſez, dit-il, de verſer des pleurs, charmante Telaſie ; ſi votre Amant

ıant eſt mort, l'amour vous en of-
un autre auſſi tendre & auſſi reſ-
ıueux. Tant qu'Ariſtée a vêcu,
reſpecté ſa flâme, & ne vous ai
nt découvert la mienne. Mainte-
ıt que le ſort des armes nous l'a ra-
il m'eſt permis de vous declarer
feu que vos charmes ont fait naî-
. Songez que je ſuis le ſeul qui
ſſe vous ſecourir. Seigneur, laiſſez-
i pleurer la perte que j'ai faite, ré-
ndit vivement Telaſie; voyez l'état
je ſuis, & ne ſongez point à en
›ſiter: retirez-vous; n'importunez
int de votre amour une fille mal-
ıreuſe, qui a tout perdu en per-
ıt l'Amant le plus tendre & le plus
:ompli. Charmide obéit; & alors
vertueuſe fille de Soſtrate donna un
:e cours à ſes plaintes & à ſes lar-
s. Ariſtée, vous n'êtes plus, di-
t-elle; helas! j'avois prévû ce
le malheur: vous m'avez quittée
ur courir au trépas. Funeſte amour
la gloire, que vous me coutez de
mes! O mon cher Ariſtée, je ne
us verrai plus; que deviendrai-je?
neas & Antiloque vous ont peut-
e ſuivi chez les morts. Si je veux

re-

retourner à Tyr ou à Bizance, qui m'y conduira? Je ne verrai plus ceux qui m'ont donné le jour: plaintive & déſolée, me voilà condamnée aux larmes pour le reſte de ma vie, ſans autre conſolation que l'eſpoir de vous rejoindre bien-tôt.

Anigrophis ayant raſſemblé toutes ſes troupes, forma le deſſein d'aller attaquer le camp de Charmide, & d'empêcher que le détachement d'Ariſtée ne pût venir au ſecours. Il avoit été informé par ſes eſpions, que le Général Egyptien négligeoit depuis quelques jours le ſoin de la diſcipline militaire, & n'étoit occupé que de l'amour dont il brûloit pour une étrangere. Après avoir pris toutes ſes meſures, il ſe mit en marche avec toute ſon Armée, & laiſſa néanmoins quelques ſoldats dans le Fort, afin de pouvoir réſiſter à Ariſtée, en cas qu'il voulût l'aſſieger.

Ariſtée à qui rien n'échapoit, informé du deſſein & du mouvement d'Anigrophis, marcha auſſi-tôt du côté du camp général, afin d'être à portée de donner du ſecours à Charmide, s'il étoit attaqué. Il déroba ſa marche

marche aux ennemis, & arriva preſqu'en même tems qu'Anigrophis, qui ignorant qu'Ariſtée le ſuivoit, & voyant que l'Armée Egyptienne n'étoit point ſur ſes gardes, & ne s'attendoit pas à une attaque, fondit ſur elle avec impetuoſité, força le camp, tua beaucoup de ſoldats, dont la plûpart étoient deſarmez, brûla les tentes, & répandit par-tout le trouble & l'horreur. Charmide, au deſeſpoir de ſe voir ſurpris, fait prendre les armes, s'oppoſe aux efforts d'Anigrophis & fait mille prodiges de valeur. Mais que peut la valeur dans le deſordre & la confuſion? C'étoit fait de toute l'Armée Egyptienne, ſi Ariſtée à la tête de ſon détachement n'eût paru. Il s'avança en bon ordre, & vint fondre, comme un torrent, ſur l'arriere-garde des ennemis, qu'il rompit & dont il fit un grand carnage. Par ce prompt ſuccès, il attira de ſon côté tous les efforts de l'Armée des Brigands, qu'il ſoûtint avec courage.

Charmide de ſon côté combattoit vaillamment; mais ſon épée dégoutante de ſang n'étoit plus dans ſa main qu'un

qu'un fer inutile, n'ayant plus ni tranchant ni pointe ; ſon bouclier étoit percé de mille traits, & lui-même avoit reçu pluſieurs coups mortels ; tel qu'un chêne arraché par la violence des vents, annonce ſa chute par un grand éclat, & la fait craindre aux arbres d'alentour : ainſi ce Général étant prêt de ſuccomber, les coups qu'il porte, guidés par le ſeul deſeſpoir, en ſont plus terribles ; il tombe enfin accablé ſous le nombre, & en périſſant il cauſe le carnage ou la déroute d'un grand nombre des ſiens. Ariſtée combattant toujours avec ſuccès, apprend ſa mort & veut la venger ; mais en même-tems (quel ſpectacle !) il apperçoit ſa chere Telaſie en pleurs entre les mains des ennemis, qui l'entraînent hors de ſa tente. Il vole à ſon ſecours, tranſporté de fureur : il force mille barrieres impénétrables pour d'autres que pour un Amant. Comme un ſanglier furieux qui briſe tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage, pour atteindre & déchirer le chaſſeur qui l'a bleſſé ; de même Ariſtée brave les dards, les épées & les javelots ; la fureur & la vengeance marchent devant

vant ſes pas. Il fait main-baſſe, avec Cineas & Antiloque, ſur tout ce qui s'offre à ſes coups; il atteint enfin les raviſſeurs, leur arrache leur proye d'un bras tout couvert de leur ſang, & les renverſe à ſes pieds. Anigrophis deſeſperé des exploits d'Ariſtée, qui lui enleve ainſi ſa victoire, s'avance vers lui d'un air feroce, & veut avoir la gloire de le tuer; ſa jeuneſſe l'étonne & accroît ſa rage; il attribue à la lâcheté des ſiens le ſuccès d'un guerrier qu'il juge peu experimenté. Ariſtée le voit venir à lui, il le prévient, il le joint; & à l'inſtant que le Barbare leve le bras pour lui abattre la tête, il pare le coup avec adreſſe, & lui enfonce ſon épée dans le cœur. Anigrophis tombe en verſant un torrent de ſang. A cette vûe toute ſon Armée ſe met en deſordre, & prend la fuite.

La ſurpriſe de Telaſie avoit été extrême, lorſqu'elle avoit vû ſon Amant, qu'elle croyoit mort, venir à ſon ſecours. Malgré ſa joye elle trembloit pour ſa vie, en le voyant couvert de pouſſiere & de ſang dans l'horreur de la mêlée. Quels furent ſes tranſports,

lorſqu'après le combat il vint mettre ſes lauriers à ſes pieds, & recevoir d'elle les louanges que méritoit ſa valeur ! Toute l'Armée à l'envi le combla d'éloges, & publia hautement que la victoire étoit dûe à ſon bras. Cineas & Antiloque, qui s'étoient extrêmement diſtingués dans cette action, furent auſſi honorés des éloges qu'ils méritoient. Ariſtée, modeſte dans ſon triomphe, l'attribua à la protection des Dieux & au courage de ceux qui l'avoient ſecondé, & exhorta l'Armée à ſe tenir deſormais plus ſur ſes gardes.

On alla auſſitôt vers l'endroit où le corps ſanglant de l'infortuné Charmide étoit enſeveli dans la foule des morts, & on le trouva percé de mille coups. Ariſtée à cet aſpect ne put s'empêcher de verſer des larmes. Alors il commanda qu'on apprêtât un bucher; les ſoldats obéiſſent; on amene des victimes, on fait les libations; on porte le corps de l'infortuné Charmide ſur le haut du bucher, où bientôt après il eſt en proye à la flâme. Ariſtée recueillit les cendres du General dans une urne d'or, & montrant ce

triſte

triſte monument aux ſoldats ; Cette urne, leur dit-il, renferme les cendres d'un Heros, qui, en ſe couvrant de gloire, a ſauvé l'Egypte. Je vous remets ce précieux dépôt ; conſervez-le, & qu'il ſerve à vous rappeller ſans ceſſe le ſouvenir de ſes glorieux exploits. Après avoir ainſi rendu les honneurs funebres à Charmide, on propoſa de s'aſſembler pour élire un nouveau General. Mais le ſoleil, qui alloit finir ſa courſe, fit qu'on remit l'élection au lendemain.

Dès que l'aſtre du jour eut répandu ſes premiers rayons ſur la terre, toute l'Armée ſe rangea en ordre de bataille ; les ſoldats, ſelon la coutume, devoient élire le General, & le choiſir parmi les Officiers. Auſſi tous les Chefs couroient-ils de rang en rang, pour briguer une dignité qu'un ſeul devoit obtenir.

Ariſtée parut alors dans la plaine, monté ſur un ſuperbe courſier, qu'il avoit enlevé aux ennemis ; tous les ſoldats s'écrierent en le voyant ; Voilà celui que nous voulons avoir pour General ; voilà celui qui eſt digne de nous commander ; il eſt auſſi vertueux

que magnifique, & auſſi judicieux que vaillant; c'eſt lui qui a recueilli & arroſé de ſes larmes les cendres du brave Charmide, il merite de lui ſucceder, & nous ferons gloire de lui obéir. Tous les Officiers de l'Armée attendoient avec impatience ce qu'Ariſtée répondroit; il fut long-temps ſans pouvoir ſe faire entendre, mais ayant obtenu ſilence, il parla ainſi.

Je ne ſuis point digne de commander à tant de braves gens, leur dit-il, trop heureux de voir que ce que j'ai fait ait merité leur eſtime: choiſiſſez, ſoldats, choiſiſſez parmi vos compatriotes un Chef capable de vous conduire à la victoire: cet honneur ne convient point à un étranger comme moi, que les Dieux appellent en d'autres climats.

Déja tous les prétendans s'applaudiſſoient du refus d'Ariſtée, lorſqu'il continua ainſi: Braves ſoldats, pourquoi avez-vous jetté les yeux ſur moi pour vous commander? N'avez-vous pas dans le nombre de tous ces Officiers des ſujets excellens qui rempliroient plus dignement la place éminente où vous avez voulu m'élever? N'a-

N'avez-vous pas ſur-tout le courageux & ſage Piſidée, le plus ancien de tous vos Officiers, qui, par cet endroit, merite d'être préferé aux autres, ayant d'ailleurs acquis la réputation d'un homme de courage & d'honneur? Ses cheveux ont blanchi dans les travaux guerriers; mais malgré ſa vieilleſſe, il lui reſte encore une vigueur & une fermeté peu ordinaires à ſon âge; il ne fait rien ſans avoir auparavant conſulté la raiſon & la prudence; content de meriter les honneurs, il ne les cherche point. Ce ſont ceux-là que les honneurs doivent chercher. Malheur aux troupes commandées par un General que la faveur a élevé à ce rang!

Piſidée n'avoit jamais en effet brigué les grades militaires; & dans cette occaſion où il s'agiſſoit d'élire un General, il n'avoit pas fait le moindre pas pour ſolliciter les ſuffrages de l'Armée.

Que les autres briguent cet honneur par leurs intrigues, diſoit-il: pour moi je ne veux le briguer que par mes ſervices. Si je ſuis digne de commander, ce n'eſt point à moi de

le préſumer, mais à l'Armée de le décider, puiſqu'il s'agit de ſon interêt: qui ſollicite un honneur, le regarde comme une grace, & non comme la juſte récompenſe de ce qu'il merite.

A peine Ariſtée eut-il nommé Piſidée, que toute l'Armée applaudit à ſon choix, & le confirma par ſes acclamations; Piſidée fut donc declaré General de l'Armée Egyptienne contre les Brigands. Mais quelle fut la douleur de tous les ſoldats, quand ils ſurent le lendemain qu'Ariſtée avoit demandé une eſcorte à Piſidée pour le conduire juſques ſur le bord du Nil, où il vouloit s'embarquer pour Alexandrie! Ils accourent en foule dans ſa tente, pour le conjurer de reſter parmi eux. Ariſtée auroit volontiers paſſé ſa vie dans un pays, où il étoit ſi honoré & ſi aimé; mais le Ciel l'appelloit ailleurs. Cependant en leur diſant adieu, il ne put s'empêcher de répandre des larmes, que la triſteſſe ne fit point couler, mais cette ſatisfaction interieure qu'on reſſent, quand on ſe voit aimé de la multitude, & qu'on en reçoit des marques ſi ſenſibles.

s. Les ſoldats, qui s'apperçurent
pleurs d'Ariſtée, ne purent ſe
ıtenir; ils s'empreſſerent autour de
, & charmés de cette bonté de
ur, ils embraſſerent ſes genoux.
l faut abſolument que je vous quitte,
r dit-il; conſervez-moi toûjours cet-
vive amitié, comme je conſerverai
jours le ſouvenir de votre tendre
ction. Piſidée, voyant que le dé-
t d'Ariſtée étoit réſolu, fit des pré-
s magnifiques, non ſeulement à A-
ée, mais encore à Telaſie, à Ci-
s & à Antiloque. Vous n'avez rien
ıuhaiter, dit-il enſuite à Ariſtée,
: une maîtreſſe & deux amis ſi par-
; allez où les Dieux vous appellent:
s ſouvenez-vous toûjours de Piſidée,
omptez qu'il ne vous oubliera ja-
s. Ariſtée, après l'avoir aſſuré
e amitié éternelle, prit le chemin
le conduiſoit au bord du Nil, où
ouva un vaiſſeau prêt à lever l'an-
, ſur lequel il monta avec Telaſie,
as & Antiloque. Bientôt après
nit à la voile pour Alexandrie.

LES AVANTURES D'ARISTÉE ET DE TELASIE.

LIVRE III.

LE vaiſſeau voguoit à pleines voiles. Un vent favorable ridoit la ſurface du Nil, que les Egyptiens ont toûjours regardé comme un Dieu, parce que lui ſeul porte la fécondité ſur leurs terres par ſes débordemens règlés. Cineas fit remarquer à Telaſie & à ſes deux amis, les beautés qui ſe découvroient

voient ſur l'un & l'autre rivage. D'un côté on voyoit une plaine, dont les bornes ſe déroboient aux yeux. Mille rians édifices s'élevoient dans cette agréable vallée, que le Nil arroſoit par differens petits canaux, dont les bords étoient ornés de ſaules & de peupliers; ces arbres y étoient toûjours verts, & l'herbe tendre à couvert ſous leurs ombres conſervoit ſa fraîcheur juſqu'au ſein de la brûlante canicule. Sur le rivage on remarquoit de hautes collines, dont le ſommet étoit couvert de vignes, que Bacchus ſembloit prendre plaiſir à faire naître. De grands troupeaux de bœufs paiſſoient l'herbe dans les vallons, qu'ils faiſoient retentir de leurs longs mugiſſemens; pendant que des chevres grimpant au plus haut des rochers, franchiſſoient d'un pié leger les précipices les plus affreux, pour chercher leur nourriture: les Bergers qui les conduiſoient, chantoient ſur leurs muſettes la beauté & la richeſſe des moiſſons; & de jeunes Bergeres, ſe tenant par la main, danſoient au ſon de ces inſtrumens, & s'inſpiroient dans ce lieu champêtre une joye douce & tranquil-

le, qui fuit toûjours le tumulte des villes, & ſurtout les Palais des Rois.

Mais un autre ſpectacle s'offrit en même tems aux yeux de nos voyageurs; ils apperçurent d'aſſez loin deux petits vaiſſeaux qui ſe battoient ſur le Nil, & bientôt ils virent qu'un de ces navires couloit à fond. Des mats, des cordages, des morts & des mourans, emportés par le cours du fleuve, vinrent quelque temps après toucher le vaiſſeau que montoit Ariſtée; tout l'équipage ſouhaitoit de ſauver la vie à quelques-uns de ces malheureux qui périſſoient, lorſque l'on en apperçut un qui ſe tenoit fortement attaché à une planche: on le retira; mais quoique ſans bleſſures, il étoit ſi accablé de laſſitude, qu'il ne put proferer aucune parole; il fut conduit dans une chambre du vaiſſeau, & on eut ſoin de lui.

Eſt-il poſſible, dit Cineas, que les hommes cherchent à ſe détruire les uns les autres avec tant d'acharnement, & qu'ils puiſſent ſans horreur s'arracher la vie? Il eſt vrai, répondit Ariſtée, que l'on tue un homme dans un combat, ſans être ému pour lui d'aucun

un ſentiment de compaſſion; c'eſt que ſi vous êtes armé contre ſes jours, ſon bras l'eſt auſſi contre les vôtres: vous partagez également le péril; la mort d'un ennemi eſt glorieuſe à celui qui en triomphe, & c'eſt l'orgueil qui nous anime au milieu du ſang & du carnage; voilà ce qu'on appelle la gloire. Quelle funeſte gloire, reprit Cineas, & qu'un triomphe ainſi acheté devroit couter de remords au vainqueur! Oui, repartit Ariſtée, ſi ceux qui meurent à la guerre ne méritoient pas ſouvent de mourir; mais ſouvent on combat pour une mauvaiſe cauſe, pour ſoutenir les odieux interêts d'un Prince qui veut aſſujettir une nation libre: en ce cas on merite de ſuccomber & de périr. Eh! ne combat-on que pour ces ſujets, demanda Cineas? Sans aller chercher des exemples rares, n'eſt-il pas vrai qu'une ville qui bornera les Etats de deux Rois ſera ſouvent un ſujet de guerre? celui à qui elle appartient veut la conſerver, l'autre veut l'envahir; le plus foible appelle ſes voiſins à ſon ſecours; le ſang coule, le fer & le feu portent le ravage de tous côtés; on brûle, on égorge; on

ne voit plus que des campagnes toutes fumantes de ſang, & que des débris de murailles renverſées ſur les corps ſanglans de leurs infortunés défenſeurs, qu'un peuple ruïné, qui erre en cherchant un aſyle, & qui offre à ſes voiſins effrayés le triſte ſpectacle des terribles fruits de la guerre.

Quelquefois les Princes fatigués congédient leurs troupes. Raſſaſiés de ſang, ils rentrent dans leurs Etats dépourvûs d'hommes & d'argent, & remplis de deſordre & de confuſion; ils y trouvent des mécontens & un parti ſéditieux qui brave leur puiſſance. Envain font-ils des efforts pour les réduire; la guerre a épuiſé leurs forces. Cependant les peuples gémiſſent ſous le poids accablant des impoſitions dont on les charge, afin d'acquitter les dettes contractées pour les frais de la guerre. Voilà les maux qu'elle traîne toujours après elle, ſurtout ſi elle eſt injuſte; car ſi elle eſt juſte, les ſujets ſouffrent tout pour ſoutenir le bon droit de leur Prince. Malheur à celui qui fait la guerre ou par vengeance ou par ambition: il eſt reſponſable de tous les maux qui en arrivent!

vent ! Malheur auſſi aux ſujets rebelles qui ſe révoltent contre leur Prince légitime ! la guerre civile eſt le plus grand des maux. Un ſujet audacieux prend les armes, pluſieurs ſuivent ce dangereux exemple, il s'avance dans les Provinces où il aſſemble tous les mécontens ; cette Armée s'accroît à chaque pas, le Chef gagne ceux qui peuvent lui réſiſter, & marche contre ſon Souverain ; il l'attaque, le défait, l'aſſiege enſuite dans ſa Capitale, d'où le Prince eſt contraint de ſortir & de laiſſer mettre ſur la tête de l'uſurpateur une couronne qu'il n'a pu conſerver ; tout gémit, tout tremble ſous le nouveau Monarque ; il veut s'affermir ſur un trône acquis par le crime, il fait couper autant de têtes qu'il y a de ſujets qui ſe plaignent de ſon joug ; il périt enfin lui-même, mais il ne périt qu'après avoir porté par-tout le carnage & l'horreur.

C'eſt ainſi qu'Ariſtée & Cineas s'entretenoient des differentes choſes qui excitent des mouvemens funeſtes parmi les hommes. Ils s'étoient engagés inſenſiblement dans cet entretien

moral ; Cinéas étoit charmé des réflexions de ſon ami : Vous aimez Telaſie, lui diſoit-il ; mais il me paroît que vous êtes maître de votre paſſion, puiſque vous pouvez vous réſoudre à parler d'autre choſe.

Cependant l'inconnu que l'on avoit retiré du fleuve, ſoulagé par les ſoins que l'on avoit eus de lui, étoit en état de pouvoir répondre aux queſtions que l'on avoit déja commencé à lui faire ; il s'avança & dit : Souffrez, ô mes liberateurs, que je vienne vous témoigner la vive reconnoiſſance que j'ai des jours que vous m'avez ſauvés. Il reçut beaucoup d'honnêtetés de tout le monde, & ſe voyant preſſé de raconter le ſujet du combat naval où il avoit penſé périr ; il commença ainſi.

Je me nomme Dioclore, & ma patrie eſt l'Ile d'Itaque, cette Ile ſi fameuſe par tout ce que la Renommée a publié de la ſageſſe d'Ulyſſe & de la chaſteté de Penelope. Les Dieux, qui deſiroient éprouver ma conſtance, me firent rencontrer un jour une fille extrêmement belle : je ne pus la voir ſans l'aimer, & je ne pus l'aimer ſans chercher

les

les occaſions de le lui apprendre. Je fus mieux reçu que je ne l'avois eſperé, & je me vis aimé auſſi-tôt que j'eus fait connoître que j'aimois. Mais helas, ce bonheur ne fut pas durable! j'avois des rivaux, & le caractere de ma maîtreſſe étoit tel, qu'elle ne pouvoit voir un homme à ſes genoux ſans l'aimer; ſon cœur facile ſe laiſſoit toujours toucher aux proteſtations d'un amant, & le dernier venu avoit toujours l'avantage ſur tous les autres, pour peu qu'il eût dequoi plaire. J'oſe même dire qu'elle étoit inconſtante ſans vouloir l'être, & que nous partagions tous ſon cœur, ſans qu'on pût dire qu'elle nous trahît. Elle s'appercevoit bien elle-même de cette étrange foibleſſe, mais elle ne pouvoit ſe vaincre. Il ſemble que ſon cœur avoit toujours beſoin de la preſence d'un objet aimé. Je m'étois lié d'amitié avec un de mes rivaux, & nous avions réſolu d'être toujours les deux derniers qui lui parleroient, de nous relever tour à tour, & que quand nous aurions réuſſi par ce moyen à faire chaſſer tous nos rivaux, de travailler alors pour nous en particulier.

Ce

Ce projet fut executé, nos rivaux ne parurent plus ; mais nous étions encore deux. Si je vous cede notre conquête en entier, disois-je à mon ami, tous les autres amans reviendront : continuons donc notre complot. Eh quoi, répondit-il, nous l'aimerons donc toujours sans jamais la posseder ! Nous attendrons, lui repartis-je, qu'elle se declare ou pour l'un ou pour l'autre ; c'est tout ce que nous pouvons faire maintenant. Nous continuames donc de faire notre cour à la belle Dileis ; c'est ainsi que s'appelloit notre maîtresse : jamais l'on n'avoit vû deux rivaux en si bonne intelligence.

Pendant que nous croyions être les seuls possesseurs du cœur de cette beauté, Iphis, jeune homme fort bien-fait, ayant découvert notre ruse, gagna secretement les femmes de Dileis, & obtint une entrevûe, où ses larmes coulerent si à propos, que notre amante jura de l'aimer éternellement. Elle se repentit bien-tôt de ce serment : mais Iphis profitant de sa bonne fortune, & des entrevûes que les femmes de Dileis lui ménageoient, la

fit

fit consentir à le suivre, & nous fûmes fort surpris d'apprendre qu'elle s'étoit embarquée avec lui.

Mon ami se mit sur une barque, & moi sur une autre, & ayant pris deux routes differentes, nous résolumes de chercher par-tout notre maîtresse & son amant. A peine avois-je vogué deux jours, que je les rencontrai : Iphis brave & courageux combattit avec une valeur extrême ; mais un de mes javelots l'ayant percé, il tomba en appellant Dileis. Je me rendis aussi-tôt maître de son navere, & y ayant trouvé ma maîtresse, je l'accablai de reproches, & lui rappellai le souvenir de ses sermens. Pendant que je lui parlois ainsi, ses yeux mouillés de larmes étoient tournés vers le corps de l'infortuné Iphis, qui venoit de perdre la vie pour elle. M'appercevant que ce spectacle l'attendrissoit, je commandai qu'on jettât le corps d'Iphis dans la mer ; Dileis s'y voulut précipiter en même tems, mais je la retins, & voyant que les reproches & les menaces ne pouvoient rien sur elle, j'eus recours aux prieres & aux pleurs.

Char-

Charmante Dileis, lui dis-je, je vois que vous me haïssez & que vous avez donné pour toujours votre cœur à Iphis; sa mort semble vous le rendre plus cher: si cela est, continuai-je en tirant mon épée, je saurai mourir comme lui. Dileis touchée arrêta mon bras, & me promit, en rougissant, de m'aimer; elle m'avoit mille fois donné la même assurance, & je craignois avec raison que la vûe de mon ami ne la fit changer, s'il se presentoit à ses yeux. Comme j'étois prêt à reprendre le chemin d'Itaque, un vent contraire m'en éloigna, & m'ayant poussé avec violence dans ces mers, je fus contraint de remontrer le Nil pour éviter la tempête. J'y rencontrai mon ami, il vit Dileis que je ne pus lui cacher; son amour s'augmenta tellement à cette vûe, qu'il me dit qu'il vouloit absolument la contraindre de s'expliquer: en même tems il se jette à ses genoux & la supplie de décider de notre sort; je lui remis devant les yeux tout ce que j'avois fait pour elle, & je jurai que si son choix ne m'étoit pas favorable, je me donnerois la mort: mon ami lui dit à

peu

peu près les mêmes choſes, & comme nous étions tous deux preſens, aucun ne l'emportoit dans ſon cœur; elle étoit immobile & incertaine, & ſon eſprit irréſolu ne pouvoit ſe déclarer ni pour l'un ni pour l'autre. Mon ami en étoit au deſeſpoir: mille fois il ſe jetta à ſes pieds, & mille fois il ſembla vouloir s'élancer dans la mer: je l'imitois en tout; ainſi Dileis ne ſavoit pour lequel ſe declarer. Je repreſentai en vain à mon ami, les conventions que nous avions faites enſemble; Je ſuis réſolu de les garder, lui dis-je: pourquoi violez-vous des loix que vous vous êtes impoſées vous-même? retournons en Itaque, continuons de faire notre cour à Dileis, & attendons que le Dieu d'amour la donne à celui qu'il en jugera le plus digne.

Non, répondit-il, le ſort des armes decidera du nôtre; en même tems il rentre dans ſon vaiſſeau, & ſuivi des ſiens il vient m'attaquer. Je ne m'attendois pas à un pareil procedé, & ma ſurpriſe fut cauſe de ma défaite. Cependant je me plaçai devant Dileis, où je ſoutins long-tems les efforts des en-

ennemis; mais voyant tous les miens tués, & que ma perte étoit inévitable, je me jettai dans le fleuve, où j'aurois trouvé la mort ſans votre genereux ſecours. Voilà ce que vous deſiriez apprendre, continua Dioclore; mon avanture eſt aſſez bizarre, mais elle n'eſt pas moins vraie.

Tout le monde admira le caractere étrange de Dileis; Telaſie ſur-tout marqua le mépris qu'elle en faiſoit: Comment une fille qui avoit ce travers, pouvoit-elle trouver des amans, diſoit-elle? tous devoient s'attendre à ſe voir ſupplantés. Il eſt vrai, repartit Dioclore; mais l'amour-propre leur faiſoit croire que l'honneur de fixer le cœur de Dileis leur étoit dû. Pendant que Dioclore parloit ainſi, il regardoit Telaſie; ſa beauté extrême le frappa; au reſte, tout ce qu'il venoit de raconter de Dileis, de ſon amour pour elle, de la convention qu'il avoit faite avec ſon ami, & le reſte, n'étoit qu'un conte chimerique, qu'il avoit imaginé pour ſe mieux déguiſer.

Ce Dioclore étoit un Corſaire fameux ſur la Méditerranée; il avoit ata-

taqué un vaiſſeau Egyptien à une des embouchûres du Nil, & ſa défaite l'avoit contraint de ſe jetter dans les flots, d'où Ariſtée l'avoit fait retirer. Mais oubliant ce bienfait, il voulut payer ſon liberateur de la plus noire ingratitude.

Cependant on tâchoit de le prévenir ſur tous ſes beſoins; Ariſtée ſurtout paroiſſoit s'y intereſſer: il ignoroit que cet homme devoit être bientôt la ſource de ſes plus grands maux. La nuit vint, qui répandant ſes voiles ſur la terre, la couvrit de ténebres: mais bien-tôt la lune paroiſſant ſur l'horizon, les diſſipa, & nos voyageurs fatigués de la chaleur du jour reſterent encore quelque tems ſur le tillac, pour profiter de la fraîcheur que la nuit apportoit avec elle.

Cineas & Antiloque s'entretenoient du mouvement régulier des aſtres, des proprietés qu'on leur attribue, & de la puiſſance de l'Auteur du monde; pendant qu'Ariſtée avoit avec Telaſie un entretien moins ſublime, mais plus touchant. Les uns & les autres remarquerent la ſombre rêverie où Dioclore étoit tombé; ils l'attribuerent à la

la perte de ſa maîtreſſe, & on ne devina point qu'il méditoit l'entrepriſe la plus déteſtable.

Comme la nuit étoit avancée, on ſe retira dans le vaiſſeau, & on ſe livra aux douceurs du ſommeil; mais dès que la lumiere parut, on remonta ſur le tillac, pour admirer les beautés toujours nouvelles que le Nil étale ſur ſes bords. Mais bien-tôt un autre ſpectacle plus brillant encore s'offrit aux yeux de nos voyageurs. De petites barques toutes dorées & ornées de rubans de toutes ſortes de couleurs, s'avançoient ſur le Nil. Antiloque, qui étoit d'Alexandrie, s'informa du ſujet de ces réjouiſſances, & l'ayant appris il en rendit compte à ſes amis. La belle Leonide, leur dit-il, fille de Menelas le plus riche habitant d'Alexandrie, va s'unir à Cartegon citoyen de Samos, qui l'aime depuis longtems; c'eſt dans le Temple de Jupiter qu'ils ſe vont donner la main. Helas, continua Antiloque, que l'ambition a de pouvoir ſur les cœurs les plus voués à la vertu! Leonide aimoit autrefois Megès, Alexandrin comme elle; ſi les Dieux ne l'avoient pas doué d'une gran-

grande fortune, il poſſédoit au moins toutes les graces du corps & de l'eſprit. Elle l'a oublié ſans doute, & les richeſſes de Cartegon l'ont éblouïe. A peine achevoit-il ces mots, que la barque où étoient les deux époux parut; mille cris de joye furent pouſſés juſqu'aux Cieux; mais on voyoit bien, à la triſteſſe peinte ſur le viſage de Leonide, qu'elle ne ſentoit pas elle-même le plaiſir que ſa préſence inſpiroit.

Cartegon, en paſſant près du vaiſſeau de nos voyageurs, reconnut Antiloque, & l'invita lui & ſes amis à prendre part aux réjouiſſances de cette journée. Antiloque s'étant tourné vers Ariſtée, & voyant qu'il agréoit l'offre, deſcendit avec lui dans un bateau; Cineas les ſuivit, tenant par la main Telaſie qui alla ſe placer auprès de Leonide, & Cartegon ſortit pour aller dans la barque d'Antiloque & de ſes amis, plus pour leur faire remarquer ſa magnificence, que pour leur faire honneur.

Leonide ſe voyant près de Telaſie, donna un libre cours à ſes larmes, que la préſence de Cartegon avoit re-

te-

tenues. Vous êtes ſans doute étonnée, belle étrangere, lui dit-elle, de voir couler mes pleurs, dans un tems où tous les autres ſe réjouiſſent. Mais helas! ſi vous ſaviez mes malheurs, ſi vous étiez inſtruite du merite de l'amant que je perds, & des qualités de celui qui doit être mon époux, votre ſurpriſe ceſſeroit; je veux vous en inſtruire, autant pour juſtifier mes larmes, que pour meriter votre compaſſion: la ſeule conſolation qui me reſte, eſt de faire ſavoir combien je fuis à plaindre.

Mon pere, dont les richeſſes ſont grandes, & qui ſe vante avec juſtice d'une origine illuſtre, n'a voulu me donner qu'à un homme auſſi riche & auſſi noble que lui. Cartegon, deſcendu des Tirans de Samos, m'a demandée à mon pere, au préjudice de Megès, jeune homme qui ne pouvoit pas compter, comme ſon rival, une longue ſuite d'ancêtres illuſtres, mais qui avoit cependant la veritable nobleſſe, qui ne conſiſte que dans la vertu. Autant que Cartegon étoit fier & hautain, autant Megès étoit doux & poli; le premier mépriſoit également tout

tout le monde, & il croyoit faire honneur à mon pere en m'épouſant; au lieu que Megès n'oſoit preſque prétendre au don de ma main: il m'auroit reçue comme un preſent des Dieux; & l'autre me demanda comme un tribut dû à ſon merite & à ſon rang.

Ces deux rivaux ſi differens l'un de l'autre m'aimerent longtems, ſans que je ſuſſe leur amour; mais ils me le cachoient par deux raiſons bien contraires. Cartegon préſomptueux & ſuperbe ne vouloit point dépendre de mon goût, diſoit-il, & ne ſouhaitoit que le conſentement de mon pere, qu'il obtint. Megès au contraire ne me cachoit ſon amour que parce qu'il n'oſoit me l'avouer; il me l'apprit cependant. Belle Leonide, me dit-il un jour, je vous adore. Je ne puis, comme Cartegon, vous montrer des ayeux ſur le trône: mais je vous offre un cœur où vous regnez, & où vous regnerez toujours. Je vous avoue que les paroles de Megès me toucherent; je remarquai la difference de ſon procedé & de celui de ſon rival; je l'aimai enfin, je ſouhaitai d'ê-

tre à lui, & je lui laiſſai malgré moi remarquer l'impreſſion qu'il avoit faite ſur mon cœur.

Content de m'avoir rendue favorable à ſa paſſion, il alla trouver mon pere, qui me refuſa à ſes vœux. Il me fit ſavoir cette funeſte réponſe, en me conjurant de lui permettre de me voir. Helas! je ſouhaitois autant ſa vûe qu'il deſiroit la mienne. Nous nous trouvâmes dans un jardin public, où j'ignorois le malheur qui alloit arriver. Cartegon, malgré ſa fierté, entraîné par l'amour, ſuivoit toujours mes pas; il apperçut Megès à côté de moi, & cette vûe ayant excité ſa colere, il s'avança vers nous, & me dit avec une ridicule hauteur, que la nobleſſe de Megès meritoit bien que je traitaſſe cet amant avec diſtinction.

Un homme qui n'a d'autre merite que celui de ſes ayeux, repliqua Megès, a raiſon de ſe preſenter de ce côté-là. En même tems il mit l'épée à la main; Voyons, lui dit-il, ſi ta fierté ſe ſoutiendra. Cartegon voyant venir du monde, tira ſon épée, dans l'eſperance d'être bien-tôt ſéparé; Megès fondit ſur lui rapidement, le per-

perça, & le renverſa à ſes pieds.

Il ſe ſauva heureuſement, pendant que Cartegon baigné dans ſon ſang appelloit à ſon ſecours. On accourut, & mon pere ayant appris cet accident, le fit tranſporter chez lui; alors, ſans avoir pitié des pleurs que je verſai pour le toucher, il m'ordonna de regarder Cartegon comme mon époux, en m'aſſurant qu'il le ſeroit après ſa guériſon. Pour comble de malheur, j'ignorois le ſort de Megès, on ne le voyoit plus dans Alexandrie, & l'on ignoroit le lieu de ſa retraite. Mais pendant qu'il ne pouvoit me parler, l'amour lui rendoit cet office; & la préſence de Cartegon, que mon pere vouloit que je viſſe ſouvent, me faiſoit encore mieux ſentir la difference qu'il y avoit entre Megès & lui.

Il arriva qu'un ſoir, lorſque tout le monde étoit retiré, je deſcendis dans le jardin avec quelques-unes de mes femmes; je fus alors bien ſurpriſe d'y trouver Megès. Pardonnez, Madame, dit-il, l'effort que j'ai fait pour vous voir; c'eſt la ſeule conſolation que je ſouhaite, & la ſeule qui me reſte.

Charmée de le voir, je ne lui cachai point la joye que ſa préſence me cauſoit, & l'ayant fait entrer dans mon appartement, nous donnions un libre cours à nos plaintes & à nos larmes, lorſque mon pere entra; il m'avoit expreſſément défendu de voir Megès, & l'heure indûe où il le trouvoit auprès de moi le mit en fureur. Megès dans ma maiſon! Megès auprès de ma fille, s'écria-t-il! vous périrez tous deux. En même tems il tira ſon poignard, dont il voulut le percer. Mon Amant, ſans ſonger à ſa défenſe, ſe jette aux genoux de mon pere. Otez-moi la vie, lui dit-il, ſi l'amour que j'ai pour Leonide vous offenſe, car je ne ceſſerai jamais de l'aimer.

Mon pere fut touché de l'intrepidité de Megès; il connoiſſoit ſon merite & l'eſtimoit depuis longtems; mais l'ambition avoit decidé pour Cartegon. Megès, répondit-il, recevez de moi la vie que je puis vous ôter; mais ne vous préſentez jamais devant ma fille; & vous, continua-t-il en s'adreſſant à moi, Cartegon ſera uni à vous dans trois jours. Alors il fit ſortir

tir Megès ; il chaſſa enſuite toutes les femmes qui étoient auprès de moi, & m'en donna d'autres qui épierent toutes mes actions. Depuis ce tems-là Megès n'a point reçu de mes nouvelles, & je crains qu'il ne me ſoupçonne d'infidelité. C'eſt enfin aujourd'hui le jour malheureux où je vais être ſacrifiée à l'ambition de mon pere ; mais je ne ſerai pas longtems épouſe de Cartegon : la mort me delivrera bientôt des odieuſes chaînes qui vont m'attacher à lui. Leonide finit en répandant des larmes, qui en arracherent à Telaſie.

Cependant on aborde ſur le rivage, auprès du Temple d'Oſiris ; une foule de peuple que la curioſité avoit attiré, pouſſoit mille cris de joye ; les Prêtres étoient venus juſque ſur les bords du Nil pour faire honneur aux deux époux, qui deſcendirent à terre. Antiloque, Cineas, Ariſtée, Telaſie les ſuivirent, & on s'avança vers le Temple. A cette vûe les pleurs de Leonide redoublerent ; & tout le monde en fut touché. Son pere ſeul y fut inſenſible, & la prenant par le bras, il la fit entrer malgré elle dans

le Temple, qu'elle fit retentir de ſes gémiſſemens.

Cartegon preſſoit le Prêtre d'achever le mariage; déja la victime étoit égorgée; déja la main de Leonide étoit dans la ſienne, lorſque Megès entra. Le deſeſpoir qui étoit peint ſur ſon viſage le rendoit terrible : il s'avance, & d'une main hardie ſépare Cartegon & Leonide. Arrêtez, dit-il au Prêtre, arrêtez, & n'achevez point une cérémonie qui profaneroit ce Temple. Peuple d'Alexandrie, continua-t-il, vous ſavez mon amour, & l'injuſtice que Menelas m'a faite en me préferant Cartegon; ſouffrirez-vous qu'un étranger vienne enlever la maîtreſſe d'un de vos concitoyens? Et vous, Menelas, qui ſacrifiez votre fille à la richeſſe, ne rougiſſez-vous point de votre choix? Le deſeſpoir me dicte ces paroles; mais qui ne craint point la mort, ne craint rien.

Megès ſe tut; la douleur lui ferma la bouche: mais il jetta d'affreux regards ſur Cartegon. Celui-ci crut n'avoir rien à apprehender aux pieds des autels, & entouré d'une foule de ſes amis. Megès, dit-il avec dédain, retire-

tire-toi : ne me contrains point de ſouiller ce Temple par ta mort, & laiſſe achever une cérémonie qui va me rendre heureux. Il m'importe peu que tu le ſois, repartit Megès : c'eſt ta mort ou la mienne qui va decider de ton bonheur ou du mien. Belle Leonide, ajouta-t-il, je vais mourir pour vous, ou vous faire vivre pour moi. En même tems il voulut tirer ſon épée; mais Cartegon le prévint, & s'avançant près de lui le perça de ſon poignard. Megès tomba : déja Cartegon regardoit l'aſſemblée d'un air triomphant, lorſque ſon rival faiſant un dernier effort ſe releve, plonge ſon épée dans le corps de ſon ennemi & retombe avec lui. A cet aſpect, Menelas & Leonide pouſſerent des cris affreux ; le peuple ſe troubla : les uns s'empreſſerent à arrêter le ſang qui couloit des playes des deux rivaux, tandis que d'autres levant les mains vers le Ciel, regardoient avec horreur le ſanglant ſpectacle dont ils étoient témoins ; le Temple retentit du nom de Megès : on plaint ſon ſort, & perſonne ne s'intereſſe à celui de Cartegon ; le premier entend les louanges qu'on lui

donne, & le dernier les imprécations dont on l'accable. Leonide auprès de ſon Amant regarde en tremblant ſi ſes yeux ſont encore ouverts à la lumiere : elle l'appelle, & il répond ainſi aux triſtes plaintes qu'elle fait ; Je n'ai pu vivre avec vous, charmante Leonide, mais je meurs en vous délivrant d'un époux odieux. En prononçant ces paroles il expire dans les bras de ſon Amante, qui voyant que rien ne s'oppoſoit à ſon deſſein, ſe ſaiſit tout-à-coup de l'épée de Megès, s'en frappe & le ſuit dans l'ombre du trépas.

Ce fut alors que Menelas remplit le Temple de ſes cris douloureux ; il appelle en vain Cartegon & Leonide ; mais les Dieux qui le reſervoient à de plus grands ſuplices, pour le punir de ſa deteſtable dureté cauſée par la ſoif des grandeurs, ne permirent point qu'il s'ôtât la vie, & ſon deſeſpoir s'exhala par ces mots. Fatale ambition, c'eſt toi qui fais mon malheur, c'eſt toi qui en m'ôtant ma fille me rends la lumiere odieuſe ; j'ai merité les maux que je reſſens, mais je ne les puis ſupporter. Malheureu-

ſes

ſes richeſſes que je poſſede, à quoi me ſervirez-vous maintenant? Je n'ai plus de fille, & l'eſpoir de ma famille s'eſt évanoui avec elle; ô Mort, viens à mon ſecours; ôte-moi une vie que je ne puis m'arracher; fai-moi rejoindre ma chere fille, je ne puis vivre ſans elle, & c'eſt moi qui l'ai fait mourir. On remena cet infortuné vieillard dans ſa maiſon, & tout le monde étoit attendri de ſes plaintes. Dioclore ſeul n'en parut point touché.

Il avoit reconnu dans la foule Nicas, Corſaire comme lui, & autrefois ſon compagnon de brigandage; comme il projettoit d'enlever Telaſie, il ſaiſit cette occaſion, & s'avançant vers lui, il lui demanda ſi ſa barque étoit loin du rivage. Non, répondit l'autre, je l'ai cachée derriere l'Ile qui eſt preſque vis-à-vis le Port, & il eſt impoſſible qu'on l'y découvre. Dioclore lui propoſa alors l'enlevement de Telaſie, & il l'engagea à cette entrepriſe, en lui promettant un profit conſiderable ſur la vente de cette fille au premier Port où ils aborderoient.

Tout le monde ſortit du Temple;

on remonta dans les barques, &
reprit le chemin d'Alexandrie. T
ſie, Ariſtée & ſes amis reſterent lo
tems après les autres ſur le rivage,
Dioclore les amuſoit, tantôt en l
faiſant remarquer les dehors du Te
ple d'Oſiris, tantôt en leur montr
tout ce qu'il croyoit le plus capa
de les attacher. Alors il fit un ſig
& à l'inſtant la barque de Nicas pa
& s'avança à toutes rames vers le
vage. Ariſtée étoit déja prêt à ent
dans celle qui devoit le conduir
Alexandrie, lorſqu'il vit Dioclore
ſe jettant ſur Telaſie, l'entrainoit v
la barque de Nicas, d'où il étoit ſ
dix ou douze hommes bien armés.
mit promptement l'épée à la mai
ſes amis le ſuivirent, & ſe jettant
les raviſſeurs ils voulurent les em
cher d'executer leur deſſein. Aril
combattant vaillamment, & ég
ment tranſporté d'amour & de fure
reçut pluſieurs bleſſures. Celle q
reſſentit plus vivement fut l'enle
ment de Telaſie, qu'en combattan
apperçut dans la barque de Nicas,
ayant quitté le rivage s'éloignoit à
ce de rames. Cependant Antiloc
ay

ayant pris une chaloupe très-legere, entra dedans avec ſept ou huit hommes, armés, & pourſuivit les Pirates.

Cineas étoit reſté auprès de ſon cher Ariſtée, & tâchoit d'arrêter le ſang qui couloit de ſes playes. Ariſtée preſque mourant lui faiſoit ſigne que ce n'étoit point lui qu'il falloit ſecourir, mais Telaſie. Cependant les gens d'Antiloque ayant appris le malheur qui venoit d'arriver, accoururent, & tranſportérent Ariſtée chez leur Maître, pendant que celui-ci faiſoit tous ſes efforts pour atteindre les raviſſeurs, qui fuyoient avec une viteſſe extrême.

Ayant rencontré une barque de pêcheurs, qui remontoient le Nil, il leur demanda ſi les Corſaires étoient bien loin. Il vous eſt impoſſible de les atteindre, répondirent-ils, avec le petit nombre de rameurs que vous avez. Vous voulez ſans doute, ajouterent-ils, retirer de leurs mains une jeune fille qu'ils vous ont enlevée, mais votre eſperance eſt vaine; cette jeune fille n'eſt plus: ſa beauté a ſemé la jalouſie & la diſcorde parmi ſes

raviſſeurs, dont l'un tranſporté de fureur lui a coupé la tête, de peur que d'autres que lui ne la poſſedaſſent. Nous avons vû ſon corps ſanglant flotter au gré des flots. A ces mots Antiloque & tous ſes gens furent ſaiſis d'horreur & de pitié: ils plaignirent Telaſie, & Ariſtée encore plus. Mais voyant qu'il leur étoit inutile d'aller plus loin, & que quand même ils auroient pu à la fin atteindre les Corſaires, ils n'étoient pas en aſſez grand nombre pour être aſſurés de punir leur attentat, ils reprirent triſtement le chemin d'Alexandrie.

Dès qu'Antiloque fut de retour, il apprit à Cineas le malheur qui venoit d'arriver, & ils conſulterent enſemble ſur ce qu'il y avoit à faire. Si nous cachons la mort de Telaſie à Ariſtée, dit Cineas, il ſe nourrira d'une vaine eſperance; il formera ſans ceſſe des projets chimeriques pour recouvrer une Amante qui n'eſt plus. Mais, dit Antiloque, ſi nous lui apprenons ce deſaſtre, n'avons-nous pas tout à craindre de ſon deſeſpoir?

J'ai aſſez de pouvoir ſur ſon eſprit, repartit Cineas, pour l'empêcher de ſe

ſe livrer entierement à la douleur; cependant je le ménagerai & je tâcherai de le diſpoſer inſenſiblement à recevoir la funeſte nouvelle de la mort de ſa Maîtreſſe. En même temps il entra avec Antiloque dans la chambre de ſon ami! Hé bien, dit Ariſtée, verrai-je Telaſie? l'avez-vous retirée des mains de ceux qui me l'ont enlevée? Si je l'ai perdue pour toûjours, il n'eſt plus pour moi de plaiſirs ſur la terre, & je dois me délivrer d'une vie odieuſe.

Moderez votre douleur, répondit Cineas, & ne vous y abandonnez point avec foibleſſe: conſervez toûjours l'image de Telaſie dans votre cœur; mais ne vous ſouvenez d'elle que d'une maniere digne de vous; il vaudroit encore mieux avoir perdu une Maîtreſſe, que le reſpect de la Divinité & l'amour de la gloire. Tout ce que vous avez vient des Dieux, & Telaſie même eſt un préſent qu'ils vous ont accordé. S'ils vous l'ôtent, devez-vous vous plaindre de leur rigueur? Si j'oſois me propoſer pour modele, vous ſavez, Ariſtée, que je perdis Mydale lorſque j'étois prêt de la poſſeder: cependant

je n'ai point voulu attenter ſur mes jours; ſi mes larmes coûlerent, ce fut en reſpectant la volonté des Dieux: ſans me prendre pour exemple, obéiſſez aux loix de la ſageſſe & de la raiſon.

Oui, répondit Ariſtée, je ſuivrai vos conſeils, mon cher Cineas, & j'aurai du moins la conſolation d'avoir pu ſupporter le plus grand des malheurs, ſans avoir rien fait d'indigne de moi. Si les Dieux las de me perſecuter me font revoir Telaſie, je les remercierai de cette faveur: mais en attendant ne m'abandonnez pas, mes chers amis; vous ſeuls pouvez adoucir mes maux. Serions-nous vos amis, reprit Antiloque, ſi nous vous abandonnions dans un temps où vous avez ſi beſoin de notre ſecours? Nous vous rendrons tous les ſervices dont nous ſerons capables. Ariſtée leur tendit alors les bras pour leur témoigner ſa reconnoiſſance; Dès que je ſerai guéri, leur dit-il, nous monterons Cineas & moi ſur un vaiſſeau, & nous chercherons enſemble Telaſie.

Cependant les bleſſures d'Ariſtée ſe trouverent moins dangereuſes qu'on ne

ne l'avoit cru d'abord, & il parut ſe porter tous les jours de mieux en mieux. Lorſqu'il eut repris ſes forces, & que ſes bleſſures furent entierement guéries, Cineas jugea à propos de lui declarer la mort de Telaſie. Je compte aſſez maintenant ſur votre courage, lui dit-il, pour ne rien craindre de votre foibleſſe. Telaſie n'eſt plus, ſes raviſſeurs lui ont ôté la vie : ſoutenez avec fermeté ce funeſte revers; c'eſt à préſent que vous devez faire connoître l'empire de votre raiſon ſur vos ſens, & montrer une ame au-deſſus du vulgaire. Cineas en diſant ces paroles affecta une fermeté qu'il n'avoit point. Ariſtée, frappé comme d'un coup de foudre, demeura immobile & ſans aucun ſentiment. L'eſperance de recouvrer Telaſie l'avoit ſoutenu; mais ſe voyant alors ſans eſpoir, ſon courage l'abandonna. Il voulut ſe donner la mort: tantôt il entroit dans une eſpece de fureur, & tantôt il tomboit dans l'abattement. Il ne ceſſoit de gémir, il s'imputoit à lui-même la mort de ſa Maîtreſſe. Le ſecours de Cineas & d'Antiloque, qui ne le quitterent point, fut ſa ſeule reſ-

reſſource contre le deſeſpoir ; mais ils ne purent l'empêcher de tomber dans la plus affreuſe mélancolie.

Afin de le diſtraire, Antiloque propoſa une partie de chaſſe autour d'Alexandrie, & voulant revoir les lieux où il avoit autrefois perdu ſon fils, il les mena de ce côté-là. C'eſt ici, diſoit-il à ſes deux amis, que je lui donnai la funeſte permiſſion de chaſſer au ſanglier ; c'eſt là que je perçai ce cher fils. Il ne put alors retenir ſes larmes ; mais Cineas s'en étant apperçu, le conduiſit d'un autre côté de la forêt. A peine avoient-ils fait un demi ſtade, qu'ils entendirent pluſieurs cris pouſſés d'une caverne aſſez proche d'eux : ils y entrerent auſſi-tôt & diſtinguerent pluſieurs hommes qui s'efforçoient de pénetrer juſqu'au fond de ce lieu obſcur. Ces hommes leur crierent de ſe retirer, s'ils avoient quelque ſoin de leur vie ; mais s'entendant appeller par une autre voix qui imploroit leur ſecours, ils s'avancerent hardiment.

Alors trois de ces hommes ſe détachant des autres, ſe préſenterent devant Ariſtée, Cineas, Antiloque & leur

leur ſuite, qui lancant contr'eux leurs javelots les renverſerent dans leur ſang; les autres accoururent auſſi-tôt, & après un leger combat ils eurent le même ſort. Ariſtée regardoit de tous côtés pour voir s'il n'y avoit plus d'ennemis, lorſqu'une très-belle perſonne s'avançant vers eux, les remercia de ce qu'ils venoient de faire pour elle. Je vous dois l'honneur & la vie, leur dit-elle; je ſouhaite vous faire connoître combien Termille a de reconnoiſſance de ce bienfait.

Depuis que le ſort m'a conduite dans ce pays-ci, un jeune homme, nommé Omphane, eſt devenu amoureux de moi; j'ai mépriſé ſa paſſion, il a voulu s'en venger, & ayant ſu que je me promenois ſouvent avec mes femmes dans ce lieu, où j'ai une maiſon de plaiſance, il a reſolu de m'enlever; l'ayant vû venir à moi je me ſuis ſauvée dans cette caverne, où il m'a pourſuivie avec ſes gens, & où peut-être il m'alloit faire violence, ſi vous n'êtiez pas arrivés.

Termille alors rappella ſes femmes que la frayeur avoit éloignées d'elle; el-

elles revinrent honteuſes d'avoir abandonné leur Maîtreſſe ; & charmées de la revoir, elles prirent le chemin d'Alexandrie, eſcortées par nos chaſſeurs. Dans le chemin Termille eut toûjours les yeux ſur Ariſtée, & ne parla qu'à lui : elle admiroit ſon eſprit, ſon courage, ſa bonne mine. Retirée chez elle, elle ne s'occupa que de lui ; enfin elle ne tarda pas à s'appercevoir qu'elle l'aimoit ; mais comme elle avoit de la vertu, ſa raiſon fit des efforts pour étouffer cette paſſion naiſſante. Voudrois-je oublier mon devoir, diſoit-elle ? ne me ſouviens-je plus que je ſuis à Peon ? Tout barbare, tout cruel qu'il eſt, c'eſt mon époux ; je ne ſuis point certaine de ſa mort, & je dois même ſouhaiter qu'il vive ; cependant j'adore Ariſtée : & qui ne l'aimeroit pas ? Qu'il eſt different de toi, cruel Peon, à qui mon pere, & non mon cœur, m'a donné pour épouſe !

Ariſtée de ſon côté avoit remarqué tous les appas de Termille ; mais ſon cœur tout plein de ceux de Telaſie, dont il conſervoit toûjours l'image, n'en avoit point été touché. Cineas s'étoit apperçu

percu des ſentimens de Termille pour Ariſtée, & préſumant qu'une nouvelle paſſion, cauſée par un auſſi bel objet, feroit peut-être diverſion à la douleur de ſon ami, & pourroit lui faire oublier Telaſie, il reſolut de tâcher de le rendre ſenſible pour Termille. Pour cela il alla ſouvent avec Ariſtée lui rendre viſite, & ces viſites fréquentes enfoncerent peu à peu dans le cœur de Termille ſe trait qui avoit commencé de lui effleurer le cœur. Cependant elle faiſoit ſes efforts pour ſe réduire à la ſeule eſtime, & elle craignoit preſque également d'aimer & de ne point aimer. Jamais ſon cœur, quoique rangé ſous les loix de l'Hymen, n'avoit été bleſſé des traits de l'Amour. Ce Dieu y regnoit alors imperieuſement, & la forçoit à chercher malgré elle dans les yeux d'Ariſtée un repos qu'il lui avoit fait perdre. Ariſtée même, quoique toujours occupé de ſa douleur, commençoit à être plus tranquille auprès d'elle: mais cette tranquillité ne dura pas long-tems.

Hippias ſon pere ayant appris qu'il étoit à Alexandrie, & qu'il y étoit dangereuſement malade, ne put reſiſter

ter à la tendreſſe paternelle ; il s'embarqua ſur un petit vaiſſeau & vint trouver ſon fils. Quelle fut la ſurpriſe d'Ariſtée, en voyant entrer ſon pere dans ſa chambre ! Redoutant ſa colere il vouloit fuir, mais Hippias l'arrêta ; Ne m'évitez plus, mon fils, lui dit-il ; ne craignez plus ma préſence : embraſſez un pere qui vous aime & qui veut vous rendre heureux.

Malgré le plaiſir que j'ai de vous revoir, répondit Ariſtée en ſe jettant aux genoux de ſon pere, je ſuis le plus criminel de tous les hommes, & deſormais il n'y aura plus pour moi de bonheur ſur la terre. Qu'eſt-il donc arrivé, demanda Hippias, & pourquoi ne pourriez-vous plus être heureux ? Soſtrate m'a envoyé ſon conſentement pour vous unir à ſa fille : n'eſt-ce pas à ſa poſſeſſion que vous bornez tous vos vœux ? Montrez-moi Telaſie, afin que je lui apprenne qu'elle va devenir ma fille. Pourquoi ne ſe preſente-t-elle point à ma vûe ? me fuit-elle ! Mais quoi, mon fils, vos larmes coulent ! que vais-je apprendre de Telaſie ? Elle n'eſt plus, s'écria Ariſtée ;

e; de cruels Pirates ont tranché
ours d'une vie qui auroit fait le
ıeur de la mienne. Quoi, dit
pias, elle eſt morte! Grands Dieux,
; vous jouez des vains projets des
ımes. Je comptois apporter la
: à mon fils, & je redouble ſa dou-
. Mais où eſt le corps de Telaſie,
rrons-nous le porter à Tyr, & lui
er un tombeau? Son pere pourra-
un jour l'arroſer de ſes pleurs?
n, mon pere, repartit Ariſtée; les
ɛux nous ont refuſé juſqu'à cette
te conſolation; Telaſie, helas! n'exis-
plus que dans mon cœur.
Cineas ayant appris l'arrivée d'Hip-
s, le vint voir avec empreſſement.
ppias l'embraſſa en le remerciant
toutes les marques d'amitié qu'il
ɔit données à ſon fils. Nous allons
ıs doute reprendre le chemin de Tyr,
dit-il, car rien n'arrête ici Ariſtée;
urai encore la conſolation de le voir
près de moi. Helas! je me repro-
ois ſans ceſſe d'avoir été contraire à
; vœux, & je priois continuellement
; Dieux de le rendre aux miens; ils
ıt écouté mes prieres, ils m'ont fait
ir tout ce qui m'eſt cher, & je vais

rame

ramener mon fils à Tyr avec moi.

Permettez-moi, mon pere, dit Ariſtée, de ne point retourner ſi-tôt à Tyr; la perte que j'ai faite eſt trop récente pour me réſoudre à revoir des lieux où j'ai été ſi longtems avec Telaſie, où je la chercherois ſans ceſſe, & où je ne la trouverois plus. Souffrez que je voyage quelque tems dans la Grece pour ſoulager ma douleur. J'irai enſuite vous retrouver avec un cœur plus tranquille. Vous m'abandonnez donc, reprit Hippias, & vous laiſſez votre pere retourner à Tyr ſans vous! Qu'eſt devenue cette tendreſſe que vous aviez autrefois pour moi? Eh bien, interrompit Ariſtée, je vous ſuivrai, pour vous faire connoître combien je vous ſuis ſoumis & attaché. Mais peut-être qu'en arrivant dans des lieux où j'ai vécu avec Telaſie, j'expirerai de douleur en ne l'y voyant plus.

Non, mon fils, s'écria Hippias, je ne veux plus que vous me ſuiviez. Je vais ſeul dans ma maiſon attendre avec impatience le jour qui doit nous réunir; hâtez ce jour heureux, ſi vous le pouvez; venez-moi bien-tôt con-

consoler d'une absence que je pourrai à peine supporter ; venez au moins pour me fermer les yeux : déja la froide vieillesse commence à glacer mon sang ; vous devez, mon fils, me rendre les derniers devoirs ; ne permettez pas qu'un autre recueille les cendres d'un pere qui vous aime tendrement. Les larmes couloient des yeux d'Hippias pendant qu'il parloit ainsi. Elles touchoient vivement Aristée : mais il ne pouvoit se résoudre à revoir Tyr dans la disposition où il étoit.

Hippias, que ses affaires y rappeloient, se prépara à s'embarquer. Prêt à monter sur le vaisseau il embrassa son fils, en le conjurant par Telasie & par lui-même, de le venir consoler. Mille fois Aristée touché voulut partir avec lui, & il fut retenu autant de fois. Hippias lui disoit : Ne vous ai-je trouvé, mon fils, que pour vous perdre encore ? Adieu, puisqu'il faut enfin que je vous quitte. Helas ! que ne puis-je retrancher de ma vie les jours infortunés que je vais passer sans vous voir !

Enfin Hippias entre dans le navire ; le

le matelot déploye la voile qui flotte au gré des vents, & s'éloigne du rivage, où Ariſtée étoit demeuré immobile : il regardoit ſans ceſſe le vaiſſeau qui portoit ſon pere ; ſes yeux y étoient attachés & ſon cœur le ſuivoit. Cineas le tira enfin de cet état & le ramena chez Antiloque. Partons, dit Ariſtée, qu'attendons-nous? fuyons des lieux où j'ai perdu Telaſie. Moderez votre impatience, répondit Cineas, & ſachons en quel endroit de la terre vous voulez aller. A Epheſe, repartit Ariſtée : dans cette ville il y a un fameux Temple de Diane, où cette Déeſſe rend ſes oracles ; je veux aller la conſulter. Antiloque ne put alors diſſimuler ſa peine en apprenant que ſes deux amis alloient le quitter ; Vous me conſoliez, leur dit-il, des pertes que j'ai faites ; je n'aurai plus maintenant que les Dieux qui s'intereſſeront à mon ſort. Mais puiſque vous allez partir, ſouvenez-vous au moins qu'un ami qui vous eſt reſté dans ces lieux, ne vous oubliera jamais.

Cependant Termille avoit reçu des nouvelles vraiſemblables de la mort de

Peon

Peon ſon mari. Je pourrai donc aimer Ariſtée ſans crime, dit-elle alors, & ma flâme devient une paſſion ordinaire & permiſe. Ah! s'il pouvoit deviner que je l'aime, & m'épargner un aveu contraire à la bienſéance! Eſt-il poſſible qu'il ſoit indifferent? S'il m'aimoit autant que je l'aime, s'il me le diſoit, quel bonheur ſeroit comparable au mien! Dieux, ſi vous m'accordiez une telle grace, je ne me plaindrois plus des maux que vous m'avez fait ſouffrir.

Termille ſe livroit ainſi aux ſentimens de ſon cœur. Quelle fut ſa joye quand Ariſtée lui apprit qu'il alloit partir pour Epheſe! C'eſt ma patrie, lui dit-elle; comme je ſuis veuve, je ſuis obligée d'y aller pour mes affaires; nous ferons ce voyage; heureuſe, ſi je pouvois vous en rendre le ſéjour agréable! Termille dit ces derniers mots avec un air ſi paſſionné, qu'il ne fut pas difficile de s'appercevoir de ſes ſentimens.

Tous les préparatifs étant faits pour le départ, Ariſtée, Cineas, & Termille avec ſes femmes s'embarquerent ſur un brigantin, après avoir aſſuré le généreux Antiloque d'un ſouvenir éternel.

LES AVANTURES D'ARISTÉE ET DE TELASIE.

LIVRE IV.

TERMILLE à côté d'Aristée, laissoit de tems en tems échaper quelques étincelles de sa flâme. Comme elle étoit belle, & qu'elle joignoit à toutes les graces du corps celles de l'esprit, Cinéus auroit bien voulu qu'Aristée eût répondu à sa passion & se fût attaché à elle. Il regardoit un nouvel en-

ent comme le ſeul moyen de lui
ublier la perte qu'il avoit faite;
toit toujours plongé dans l'a-
ne & dans la triſteſſe. Termil-
t ſurpriſe de l'état où elle le
, & ne ſavoit à quoi en attri-
a cauſe. Mais Cineas l'inſtruiſit
lheur de ſon ami, & lui apprit
de l'infortunée Telaſie dont il
uvoit effacer le ſouvenir.
mille ſe ſut bon gré d'avoir choi-
Amant ſi tendre & ſi fidele; el-
flatta que ſes appas pourroient
re dans le cœur d'Ariſtée l'ima-
ceux de Telaſie, & qu'il l'ai-
t peut-être avec autant d'ardeur
uvoit aimé ſa premiere Maîtres-

ieas de ſon côté faiſoit remar-
à Ariſtée tous les charmes de
lle, & il le blâmoit quelquefois
paroître inſenſible. Cependant
la mélancolie où il étoit toujours
eli, il trouvoit quelque plai-
être auprès de Termille, qui un
raconta ainſi l'avanture qui l'a-
délivrée de ſon mari.
n pere, riche Citoyen d'Ephe-
yant perdu ma mere dès qu'elle

un ſoin ex-
. Dès que je
s Amans, il en
ant attirés par les
evois poſſeder, que
beauté dont on me flat-

AVA & Piſiſtrate étoient les
me témoignoient le plus d'a-
Peon étoit d'Epheſe, & Piſis-
de l'Ile de Lemnos. Le pre-
n'effaçoit point l'autre par les
richeſſes, & encore moins par le mé-
rite; mais il étoit plus fin & plus a-
droit, & rien ne lui coutoit, quand
il s'agiſſoit de la réuſſite de ſes deſſeins.
Je conçus beaucoup d'eſtime pour Pi-
ſiſtrate, & beaucoup de haine pour
Peon, qui s'en apperçut & s'appliqua
à faire la cour à mon pere, que la
vieilleſſe rendoit ſoupçonneux & cré-
dule; il lui fit d'abord croire mille
choſes au deſavantage de Piſiſtrate; il
lui dit qu'il n'aimoit que ſon bien, &
que ſi par malheur il devenoit mon
époux, je ſerois obligée de le ſuivre
dans l'Ile de Lemnos, & de renoncer
à ma Patrie; qu'éloignée de mon pe-
re je n'aurois plus aucun ſecours, &
qu'infailliblement je ſerois malheureu-
ſe.

Mon

Mon pere, qui m'aimoit avec tendreſſe crut déja ſur le point de me marée de lui, & peu s'en fallut erdit à Piſiſtrate l'entrée de : quelques égards le retinr'eon continua à donner un mauais tour aux plus innocentes actions de ſon rival, pour le faire haïr de mon pere: Prenez garde, diſoit-il, que votre bonté ne vous coute des chagrins; croyez-moi, empêchez Piſiſtrate de venir ici plus longtems. Plus ſéducteur, quoique moins touché que moi, il gagnera ſans doute le cœur d'une fille, qui aime toujours les louanges, ſur-tout quand elle en mérite. Vous devez vous ſervir en cette occaſion de l'autorité que vous avez ſur elle; car ſouvent celui qui parle mieux de l'amour, eſt préferé à celui qui en a plus; & il ne ſera pas tems, quand votre fille aimera Piſiſtrate, de lui défendre de l'aimer.

Mon pere écoutoit tous les diſcours de Peon; ſa tendreſſe pour moi lui faiſoit craindre les vûes de Piſiſtrate. Cependant il ne pouvoit croire que cet Amant eût toutes les mauvaiſes qualités que ſon rival lui attribuoit;

ſon air doux & affable, ſa politeſſe, ſa candeur, combattoient dans l'eſprit de mon pere les diſcours de Peon. Celui-ci le remarqua & commença à jouer un autre rôle; il ſe lia d'amitié avec Piſiſtrate, qui étant plein de droiture jugeoit des autres par lui-même; il ne lui cacha plus rien en apparence; enfin ils devinrent inſéparables, & ils venoient même enſemble me parler de leur amour. J'étois étonnée d'une ſi étroite union; mais peu de tems après j'appris ce qui la cauſoit.

Quelques mois ſe paſſerent de cette ſorte, ſans que Peon fît paroître la moindre jalouſie, ni le moindre chagrin: il tâchoit même d'effacer de l'eſprit de mon pere toutes les choſes qu'il lui avoit dites contre Piſiſtrate, & pendant un temps il ſembloit avoir cedé ſes prétentions à ſon rival. Mais nous fûmes bien étonnés, quand nous apprîmes que Piſiſtrate avoit diſparu, & que Peon vint nous dire qu'il s'en étoit retourné dans l'Ile de Lemnos, où ſes affaires l'appelloient.

Ce départ imprévû me donna quelques ſoupçons; mais je ne les jettai point ſur Peon, qui avoit détruit par

ſa

ſa conduite envers Piſiſtrate les mauvaiſes impreſſions que ſes premieres démarches & ſes calomnies avoient faites ſur moi. Enfin profitant de l'abſence de ſon rival, il m'obtint de mon pere, quoique j'euſſe beaucoup de répugnance à lui donner une main qu'il meritoit ſi peu ; mais ſes aſſiduités, ſa paſſion vive & conſtante, le reſpect qu'il ſembloit avoir pour mon pere, me gagnerent en quelque ſorte, & je conſentis à le prendre pour époux.

Bientôt après notre hymen, Peon découvrit ſes veritables ſentimens, qu'il avoit tenus cachés ſi long-temps pour m'obtenir. Il n'eut plus d'égards pour moi, ni de reſpect pour mon pere ; cet Amant ſi paſſionné devint mon Tyran. Je ſupportai d'abord avec patience ſes mauvais traitemens ; mais ſes ſoupçons déraiſonnables le portant à s'imaginer que quelqu'un peut-être m'en conſoloit ſecretement, il demeura toûjours auprès de moi, ſans me quitter un ſeul inſtant, & m'emmena enſuite dans une de ſes maiſons de campagne.

Je m'efforçai par ma complaiſance, & par des marques d'attachement, de

gagner le cœur de ce cruel époux. Mais plus je tâchois de lui plaire, plus il croyoit que je voulois le tromper. Ce qui me chagrinoit le plus, c'eſt que je ne pouvois faire ſavoir de mes nouvelles à mon pere, ni lui apprendre la captivité où j'étois retenue, parce que tous les domeſtiques étoient entierement dans les interêts de mon mari, qui ſans ceſſe obſervoit mes actions. Tantôt il feignoit de s'éloigner, & il reſtoit caché dans la maiſon, pour voir ſi je n'y donnerois point entrée à quelques Amans : quelquefois il me parloit de Piſiſtrate & de ſes autres anciens rivaux, & pendant qu'il obſervoit dans mes yeux l'effet de ſes paroles, je remarquois dans les ſiens qu'il étoit fâché de m'avoir fait ſouvenir de gens que j'aurois peut-être oubliés ſans lui.

Cependant mon pere vint me voir. Je me promenois alors dans le jardin, tandis que mon mari étoit à la chaſſe. Il m'embraſſa tendrement, me plaignit, & m'exhorta à ſupporter avec courage la triſteſſe de ma ſituation. Ma chere fille, me dit-il, pourquoi t'ai-je donnée à un homme tel que Peon?

Je

Je ſai que tu es malheureuſe ; mais il n'eſt point en mon pouvoir de rompre tes fers, & je ne puis que m'affliger de tes maux. Les domeſtiques qui épioient toutes mes démarches, m'ayant apperçue avec mon pere, qu'ils ne connoiſſoient point parce qu'ils étoient entrés depuis peu dans la maiſon, allerent avertir Peon que j'étois ſeule avec un homme. Sa jalouſe fureur ſe réveille, il accourt, il s'avance vers nous d'un air terrible & menaçant : déja dans ſon aveugle tranſport il s'apprêtoit à lancer un dard contre mon pere. Que faites-vous, m'écriai-je ? vous voulez ôter la vie à celui qui me l'a donnée ; c'eſt mon pere. A ce nom il fut ſaiſi de frayeur ; il laiſſa tomber ſon arc & ſes javelots, & demeura comme immobile. Mon pere avoit l'épée à la main, & vouloit, en perçant un gendre inſenſé, me délivrer de ſa tyrannie & de ſes fureurs : ce fut moi qui arrêtai ſon bras, & comme la colere ſembloit lui avoir rendu la vigueur que l'âge lui avoit ôtée, j'eus aſſez de peine à le retenir. Laiſſe-moi, diſoit-il, laiſſe-moi te délivrer d'un monſtre odieux. Tel

qu'il eſt, répondis-je, il eſt mon époux, & vous êtes mon pere; je ne ſouffrirai point qu'il périſſe à mes yeux, & qu'il périſſe de votre main. Pendant que je parlois ainſi, je vis Peon confus & épouvanté ſe jetter aux genoux de mon pere; Pardonnez-moi mon crime, lui dit-il, c'eſt l'amour qui me l'a fait commettre; j'en ſuis au deſeſpoir; je veux deſormais vivre autrement avec Termille.

Ces paroles, que nous crûmes ſinceres, nous toucherent. Mon pere le releva, en l'embraſſant; Ne devez-vous pas, lui dit-il, avoir honte de tout ce que vous avez fait? eſt-il poſſible que vous eſtimiez aſſez peu votre épouſe, pour ſoupçonner ſon innocence & douter de ſa fidelité? C'étoit dans le temps qu'environné d'Amans & libre dans ſon choix elle pouvoit vous les préferer, qu'il falloit craindre les mouvemens de ſon cœur; mais à preſent qu'unie à votre ſort, le devoir lui ordonne de n'aimer que vous, c'eſt faire injure à ſa vertu que de la croire capable d'en manquer. Peon nous demanda encore mille fois pardon, & conduiſit mon pere dans le

le château, où il eut pour lui les manieres les plus engageantes & les plus ſoumiſes. Il conſentit même à me ramener à Epheſe auprès de lui.

Je comptois que mes malheurs alloient finir ; mais je me trompois. Peon n'avoit point éteint dans ſon cœur ſa déteſtable jalouſie ; la crainte ſeule lui avoit fait dire des choſes où ſon cœur n'avoit point de part ; le dépit & la honte vinrent encore ſe joindre à la jalouſie : il s'étoit vû en quelque ſorte à la merci de mon pere, & il avoit été obligé de ſe trahir lui-même ; ce ſouvenir le tourmentoit & le mettoit en fureur : il lançoit quelquefois ſur nous des regards étincelans qui lui échapoient malgré lui. J'attribuois au repentir, ce qui étoit un effet de ſa haine & de ſon reſſentiment.

Le ſoir après ſouper, mon pere s'étant retiré dans un appartement qu'on lui avoit fait préparer, Peon fit venir un homme, nommé Doras, en qui il avoit beaucoup de confiance, & qui lui étoit dévoué ; il le croyoit auſſi méchant que lui, mais il ſe trompoit. Un homme de bien, mais pauvre, a quelquefois le malheur de ſe voir attaché

ché malgré lui à un homme riche & puiſſant, dont il déteſte en ſecret le caractere vicieux. Sers ma vengeance, lui dit-il en le voyant : tu ſais ce qui s'eſt paſſé ; je ne puis maintenant ſouffrir le pere de Termille, ni Termille elle-même ; ces deux objets me ſont devenus odieux, aide-moi à m'en délivrer. Ce diſcours, prononcé par un maître en fureur, fit frémir Doras ; il tâcha par ſes conſeils de détourner Peon de ſon noir deſſein. Quoi, vous voulez tremper vos mains dans le ſang de celui qui vous a donné ſa fille, lui dit-il ! De telles penſées peuvent-elles vous entrer dans l'eſprit ? mais quel crime a commis votre épouſe ? Son pere, répondit-il, vient ici pour la ramener malgré moi à Epheſe, où je ſerai contraint de la ſuivre & de me voir ſans ceſſe expoſé au deshonneur : ce ſupplice eſt trop cruel pour moi ; je veux le prévenir.

Doras, voyant qu'il ne pouvoit empêcher Peon d'exécuter le lache deſſein qu'il avoit conçû, fit ſemblant de s'y prêter. Eh bien, lui dit-il, je vais ſuivre vos volontés ; je vous déferai du pere de votre épouſe. Non, repar-

tit

tit Peon, c'eſt à moi à lui porter le coup mortel: que ne puis-je auſſi percer l'ingrate Termille! mais l'amour me retiendroit le bras. Eh pourquoi donc voulez-vous faire mourir ſon pere, repartit Doras? elle n'ignorera pas que vous en aurez été l'aſſaſſin, & elle n'aura plus pour vous qu'une haine invincible & éternelle. Il eſt vrai, repartit Peon; auſſi veux-je me défaire d'elle, mais par tes mains. Je ne conſentirai jamais à les tremper dans le ſang de votre épouſe, répondit Doras; vous me puniriez un jour de vous avoir obéi. Eh bien ce ſera donc moi, dit Peon, qui terminerai ſes jours, puiſqu'on m'y force: j'aurai moins d'horreur de ſa mort, que du péril dont je ſuis ſans ceſſe menacé.

Que vous vous apprêtez de maux, reprit Doras! Si vous avez l'inhumanité de verſer le ſang de Termille, que vous aimez, quels regrets n'aurez-vous pas, en ſongeant que vous lui avez vous-même enfoncé un poignard dans le ſein? Vous m'avez toujours vû prêt d'obéir à vos ordres, continua-t-il; mais une choſe de cette nature ne peut être exécutée que par un capri-

ce déteſtable. Que Termille vous a-t-elle fait, qu'avez-vous à vous plaindre? Elle n'a jamais eu pour vous que de la douceur & de la complaiſance, dans le temps même qu'elle avoit le plus à ſe plaindre de vous.

Eh! voilà juſtement pourquoi il faut qu'elle meure, répondit Peon; tout ce que j'ai fait contre elle l'a irritée contre moi; elle ſaiſira avec avidité les moyens de s'en venger; ſon pere en la retenant à Epheſe lui donnera lieu de trouver ces moyens: ſon cœur deviendra le partage d'un autre. Il ne tiendra qu'à vous de le gagner ce cœur, interrompit Doras: vous l'avez aigri, il eſt vrai; mais en changeant vos manieres, en ayant autant de douceur que vous avez eu de ſéverité, en montrant de la complaiſance, vous vous ferez aimer de votre épouſe; voilà le ſeul lien qui peut l'attacher à vous. Retenue par l'amour & par la vertu, elle ne vous manquera jamais de foi. Quoi, répondit Peon, tu crois donc qu'en époux inſenſé, je laiſſerai ma femme à Epheſe, au milieu d'une foule d'Amans que lui attirera ſa beauté? Ignores-tu avec quelle indifference elle

le s'eſt donnée à moi? Elle me hait: un autre poſſede ſon cœur; j'en ſuis certain, rien ne peut me détromper: elle mourra.

A ces mots Peon ſort, il tient un poignard à la main; la fureur jalouſe étincele dans ſes yeux: il monte à mon appartement où j'étois couchée dans mon lit; déja il étoit à ma porte, & j'étois dans le plus grand danger, lorſque des cris pouſſés de tous côtés arrêterent ſon bras. Je m'éveille au bruit, & ſaiſie de frayeur en voyant mon époux le poignard à la main, je courus me cacher. Mais dans le même temps pluſieurs hommes armés entrent dans ma chambre. Peon qui les voit, ſe figure que ce ſont des hommes qui viennent pour m'enlever, & me dérober à ſon reſſentiment. Vous ne l'aurez point en vie, leur cria-t-il en donnant pluſieurs coups de poignard dans mon lit. On ne lui laiſſa pas le tems de voir s'il avoit exécuté ſon deſſein; on l'enleve lui-même, & tous ces hommes ſortent en même tems avec lui.

J'ignore encore aujourd'hui de quelles mains ce coup imprévû a pû partir,

tir, & qui a pu être l'auteur de cet étrange attentat. Pour moi je ne puis m'empêcher de regarder cet évenement comme une eſpece de prodige, & comme un effet de la protection des Dieux. Peut-être que le tems éclaircira ce myſtere. Quoi qu'il en ſoit, dès que les inconnus eurent ſaiſi Peon, perſonne ne ſe mit en devoir de les pourſuivre; la crainte avoit glacé tous mes domeſtiques, & chacun ſongeant à ſa ſureté, tous reſterent cachés juſqu'à ce que le jour leur fit voir qu'il n'y avoit plus rien à craindre. Mon pere deſcendit alors dans mon appartement, & ne ſachant point ce que Peon avoit été prêt d'executer contre lui & contre moi, il me dit que mon devoir m'ordonnoit de chercher mon époux. Tous les vaiſſeaux qui partirent d'Eheſe furent chargés de s'informer ſi Peon n'avoit point paru ſur les rivages où ils alloient aborder; ils avoient les inſtructions néceſſaires pour cela. On me manda qu'on l'avoit vû dans Alexandrie; je fis auſſitôt équiper un vaiſſeau, & j'étois prête à m'embarquer moi-même, lorſque le Confident de Peon vint ſe

jetter

jetter à mes pieds, en me conjurant de ne point riſquer ma vie en cherchant à rejoindre un époux qui avoit voulu attenter ſur mes jours.

Il me conta alors tout ce qui s'étoit paſſé entre lui & ſon Maître, le jour même qu'il avoit été enlevé; je tremblai au récit du péril extrême où j'avois été, & j'avoue que le reſſentiment fut prêt à vaincre le devoir. Mais combien ce reſſentiment augmenta-t-il encore, quand j'apperçus Piſiſtrate qui venoit à moi pâle & défiguré? Je le pris pour un fantôme: aucun vaiſſeau n'étoit arrivé dans le Port, & il ne pouvoit venir de Lemnos par terre. Il connut ma ſurpriſe, & la fit ceſſer en me contant ce que la trahiſon de Peon lui avoit fait ſouffrir. Hélas! me dit-il, comme il me trompoit par une fauſſe amitié, je m'abandonnois à lui ſans me ſouvenir de ce qu'il avoit fait autrefois contre moi. Un jour il me propoſa d'aller me promener avec lui; je l'accompagnai, & à peine avions-nous paſſé les murs d'Epheſe, qu'il me fit enveloper par pluſieurs hommes qu'il avoit à ſa ſuite, & me donna pluſieurs coups de poignard.

gnard. Me croyant mort, il revint à Ephese; cependant quelques pêcheurs qui passoient par le lieu où j'étois, eurent pitié du triste état où ils me virent, & m'emmenerent dans leurs cabanes.

Comme j'avois envie de me venger moi-même, que je savois que Peon étoit puissant, & que j'étois étranger, je ne voulus point me plaindre au Sénat de son assassinat; je recommandai même le secret à mes hôtes, & il est à croire qu'ils me le garderent, puisqu'on n'a point entendu parler de mon avanture à Ephese; je les chargeai en même tems de s'informer de vous, & j'appris avec douleur que mon cruel ennemi étoit devenu votre époux. Cette fâcheuse nouvelle retarda ma guérison; mais enfin au bout de quelque tems je me trouvai parfaitement rétabli : je m'apprêtois à retourner à Lemnos, & peut-être à me venger avant mon départ, lorsque j'appris que Peon avoit disparu. Mais pourquoi ce vaisseau prêt à faire voile? Quels sont ces préparatifs pour un voyage? Est-ce vous-même, Termille, qui allez partir?

Oui,

Oui, Pisistrate, lui répondis-je; c'est moi, & je vais chercher mon époux. Quoi, s'écria-t-il, Peon, l'odieux Peon! ... Mais je ne dois plus lui donner ce nom: vous l'aimez; ses crimes sont effacés. J'ose cependant vous dire qu'il n'a pas mérité d'être aimé de vous. Qu'il l'ait merité ou non, lui répondis-je, ne m'en faites point souvenir; vous êtes à plaindre, je vous plains; c'est tout ce que je puis faire pour vous; mon devoir m'ordonne d'aller chercher Peon, je cours aux lieux où il a paru depuis peu. Votre devoir vous ordonnoit-il de l'accepter pour époux, interrompit Pisistrate? Qu'est devenue cette juste haine que vous sembliez autrefois avoir pour lui? Vous m'honoriez alors de quelque estime, vous me l'avez dit cent fois: il ne manquoit à mon bonheur que d'être uni avec vous. Que les tems sont changés! vous aimez Peon, & vous me revoyez avec froideur.

J'ai toujours pour vous de l'estime, repartis-je, & vos vertus, Pisistrate, ne se sont point effacées de mon souvenir; ne me rendez point témoin de

vos

vos douleurs. Je ſuis plus à plaindre que vous ; retournez dans votre patrie : je ſouhaite même que vous m'oubliïez, ſi mon image trouble votre repos ; allez & laiſſez-moi partir. Piſiſtrate obéiſſant à mes ordres me quitta avec beaucoup de peine, & je montai dans le vaiſſeau qui me conduiſit à Alexandrie.

Je m'informai d'abord de Peon ; mais je n'en appris aucunes nouvelles. Comme je n'étois unie à lui que par des liens que l'amour n'avoit point formés, après avoir ſatisfait à un devoir que la bienſéance exigeoit de moi, je me conſolai de ſa perte, qui eſt enfin devenue preſque certaine depuis quelques jours : car on aſſure que s'étant embarqué dans un vaiſſeau de Lemnos, il a péri avec tout le reſte de l'équipage. Vous ſentez bien, continua-t-elle, que je n'ai pas lieu de regreter un tel époux : ma triſte vie n'auroit été qu'un tiſſu de malheurs, ſi le ſort ne m'en avoit pas délivrée.

Tout le monde fut touché de la maniere ingénue dont Termille avoit conté ſon hiſtoire. Ariſtée même ne put s'empêcher d'y donner ſon attention.

Mais

Mais pour se venger en quelque sorte de Cineas, qui avoit dit à Termille tout ce qu'il avoit fait pour Telasie, il engagea Termille à lui demander l'histoire de ses amours avec Midale. Termille pressa Cineas de satisfaire sa curiosité : n'ayant pu s'en défendre, il commença ainsi.

Je suis proche parent d'Aristée, & d'une famille, comme la sienne, fort ennemie des Philocles, riches habitans de Tyr. Nos peres nous ont élevés depuis longtems dans la haine de cette maison, & notre inimitié a semblé croître à chaque génération. J'étois un jour dans le Temple de Venus; j'y vis entrer une fille que l'on auroit pu prendre pour la Déesse même, tant elle avoit de beauté. Mon cœur, qui jusques-là avoit fait gloire de sa liberté, ne put la conserver à cette vûe; je ne résistai point au panchant qui m'entraînoit; helas! j'en fus bien puni. Je suivis cette fille au sortir du Temple. Mais quelle fut ma surprise & ma douleur, quand je vis sortir de chez lui un des Philocles, qui appella cette beauté, sa fille!

Je savois bien que ce Philocles avoit une

une fille parfaitement belle, nommée Midale; mais je ne m'imaginois pas que c'étoit à elle-même que le cruel amour destinoit mon cœur, si longtems insensible pour d'autres objets, que j'aurois pu aimer avec plus de raison. Quoi, me dis-je alors, j'aimerois la fille de notre ennemi! J'oublie qu'une haine invincible nous sépare, & que nous sommes nés pour nous haïr toujours! Mais bien-tôt prenant moi-même sa défense, je me demandois si elle étoit coupable des crimes de ses ancêtres? Non, me disois-je, Midale n'est point mon ennemie; eh comment la seroit-elle? je n'en suis pas connu: peut-être même qu'elle m'aimeroit, si elle connoissoit que je l'aime.

Je ne manquai pas de retourner le lendemain dans le Temple de Venus pour y revoir la belle Midale; mais je ne l'y trouvai point. Lorsque mes yeux la cherchoient, & que mon cœur soupiroit de son absence, une jeune fille de ses amies, nommée Myris, que je connoissois, & qui m'aimoit depuis quelque tems sans que je le susse, m'apperçut & me fit un signe pour

aller

ller auprès d'elle. Je lui obéis, & oyant à mon air contraint & inquiet ue j'avois le cœur malade, elle vou- ıt ſavoir celle pour qui je brûlois. Je e lui en fis point myſtere, croyant u'elle pourroit me ſervir. J'aime, lui is-je, belle Myris, j'aime; mais puis- e vous l'avouer? Oui, me dit-elle vec empreſſement; votre paſſion ne eut que flatter celle à qui elle s'a- reſſe. Son viſage ſe couvrit alors l'une modeſte rougeur, & elle ſe flat- a apparemment que j'allois lui décla- er que je l'aimois.

Mais quel fut ſon étonnement, uand je lui eus appris que Midale toit celle que j'adorois! Elle fut pi- uée de cette confidence, & croyant ue j'avois deviné qu'elle m'aimoit, lle crut que je la bravois; auſſi ne ne répondit-elle que par un air froid & un regard dédaigneux. Je ſavois ien, lui dis-je, que mon amour pour Midale vous ſurprendroit; elle eſt née l'un ſang qui doit m'être odieux: mais e ne puis vaincre l'amour qu'elle m'a nſpiré. Comme vous la connoiſſez articulierement, faites-moi la grace e lui apprendre ce que je ſens pour elle.

elle. La Déeſſe, à qui nous venons ici rendre hommage, vous ſaura gré de ce bon office, & j'en aurai la plus vive reconnoiſſance. Je ſai bien que les parens de Midale ne l'accorderont jamais à ma flâme; mais les maux que je ſouffre maintenant ſeroient peut-être moins violens, ſi elle ne les ignoroit pas. Vous voulez donc la rendre malheureuſe, me répondit Myris? Vous ſouhaitez qu'elle vous aime! Aveugle que vous êtes, à quoi cet amour aboutira-t-il? Ses parens depuis longtems animés contre vous la cacheroient bien-tôt à vos yeux, s'ils apprenoient qu'elle vous aimât. Croyez-moi, Cineas, ajouta-t-elle; éteignez une paſſion qui ne peut être heureuſe. Car enfin il n'y a pas longtems qu'elle eſt allumée; un ſeul jour doit-il faire naître tant d'ardeur? Je ſai mieux que vous, continua-t-elle en baiſſant les yeux & en rougiſſant, combien il en coûte à cacher une flâme; mais il eſt des circonſtances où il faut triompher de ſoi-même.

Je ſens que je ne le puis, repliquai-je; je tenterai tous les moyens imaginables pour faire ſavoir à Midale

que

que je l'adore. Mais qui le pourroit mieux que vous, belle Myris, vous qui êtes liée avec elle de la plus étroite amitié? De quoi me chargez-vous, répondit-elle en soupirant? Cependant je vous accorde ce que vous me demandez; mais craignez de vous en repentir.

Elle me quitta à ces mots, & Midale n'ignora pas longtems mes sentimens à son égard. Myris, piquée de me voir insensible pour elle, m'avoit par une espece de vengeance accordé la grace que je lui avois demandée, étant sûre que ma nouvelle passion seroit traitée peu favorablement, & que Midale en seroit la victime si elle y répondoit.

Je vis le lendemain Myris. Que m'allez-vous dire, lui demandai-je d'abord? Midale me hait-elle? Que vous seriez heureux l'un & l'autre, me répondit-elle, si sans vous connoître vous vous haïssiez encore! Midale vous aime autant que vous l'aimez; mais sa passion ne lui peut être que funeste aussi bien qu'à vous; cet amour troublera le repos de ses jours & des vôtres: elle est mon amie; que je la plains!

Plaignez-moi donc auſſi, lui dis-je, car je ſuis plus malheureux qu'elle. Mais, non, repris-je, je ſuis trop heureux, puiſqu'elle eſt ſenſible à mon amour. O Myris! mon ſort eſt maintenant entre vos mains; continuez de ſervir ma flâme; aidez-moi de vos conſeils: comment pourrai-je m'y prendre, afin de guérir la haine que ſes parens ont pour moi, ou plûtôt pour mon nom? Si jamais je pouvois les gagner, s'ils pouvoient favoriſer mes vœux, concevez mon bonheur. Continue, cruel, interrompit Myris fondant en larmes; ne vois-tu pas que tu m'enfonces un poignard dans le ſein? Pourquoi me ſuis-je chargée d'apprendre à Midale que tu l'aimois? Etoit-ce à moi, Barbare, qu'il en falloit faire la confidence? Helas! j'ai voulu ſervir ma vengeance, & j'ai ſervi ton amour: je t'aime; ſi tu l'ignores, ce mot ſeul peut te faire comprendre tout ce que je ſouffre; tu mépriſes mon amour, tu en aimes un autre, tu en es aimé, & c'eſt moi qui te l'apprens. Mais cet amour même vengera celui que tu dédaignes; ta vaine paſſion ſera ſouffrir

cel-

celle qui en eſt l'objet, & ſon tourment ſtérile accroîtra le tien.

Ma douleur fut extrême, continua Cineas, à ces paroles de Myris; cependant la paſſion m'aveuglant, je me jettai à ſes genoux pour la conjurer de ne me point abandonner, & d'achever ce qu'elle avoit commencé. Elle fut ſi irritée de ce nouveau procedé, qu'elle me quitta bruſquement, ſans daigner me répondre.

Cet amour importun de Myris me mit au deſeſpoir. A qui m'adreſſerai-je, diſois-je, pour ſavoir ſi Midale continue de m'aimer? Il ne me ſera donc jamais permis de lui parler, & peut-être que Myris dans ſa fureur découvrira au pere de ma Maîtreſſe que je brûle pour ſa fille. En parlant ainſi je m'avançai juſqu'à un jardin public, où le beau monde de Tyr ſe promenoit ordinairement; j'y vis la charmante Midale, mais je n'oſai l'aborder, craignant que l'on en prît quelque ombrage; & dans le même inſtant Myris vint la joindre: comme elle lui parloit avec aſſez d'action, je craignis que ſa colere ne lui fît dire quelque choſe à mon deſavantage.

Dans cette idée je réſolus de tenter tout pour appaiſer ſon eſprit irrité. Je la ſuivis durant toute la promenade, & voyant qu'elle reprenoit le chemin de ſa maiſon, je m'y rendis auſſi-tôt qu'elle.

Belle Myris, lui dis-je en me jettant à ſes genoux, ne me ſoyez point contraire, & ne détruiſez point ce que vous avez déja fait pour moi. Pourquoi me haïſſez-vous? Voulez-vous me plaire en me mettant au deſeſpoir? Verrez-vous la mort d'un homme que vous aimez, ſans avoir aucun regret d'en être la cauſe? Je mourrai moi-même, répondit-elle, ſi tu continues à aimer Midale, & ſi elle ne ceſſe point de t'aimer. Je voudrois, ingrat, te faire ſentir pour un moment la peine que l'on ſouffre en aimant ſans eſperance, quand la cruelle jalouſie eſt jointe encore à l'amour mépriſé; tu peux juger d'une partie de ma peine par celle que tu ſouffrois, quand incertain du ſort qui t'attendoit tu m'es venu prier de te ſervir auprès de Midale: juge par ces maux de ceux que je dois reſſentir maintenant: tu eſperois de fléchir le

cœur

ur de ta Maîtreſſe, & je ne pour-
jamais attendrir le tien. Que fe-
-je donc, lui demandai-je en ſou-
ant? il faudra que je meure, &
is en ſerez la cauſe. Tu aimes donc
:c bien de l'ardeur, reprit-elle? En
uvez-vous douter, lui répondis-je?
le voudrois, interrompit-elle; mais
n'as garde de me laiſſer dans cette
uce incertitude: tu as trop de ſoin
troubler mon repos. Eh bien, lui
-je, ne parlons plus de Midale. Si
us pouvez vous adoucir à ce prix,
vais tâcher de l'oublier: ce ſera
us qui m'aiderez à y réuſſir. Cruel,
: repartit-elle, tu ne feins de la pi-
pour moi, que par amour pour
i rivale: tu eſſayes de me flatter,
ur m'engager à me tromper moi-
:me. Je voyois dans les yeux de
/ris, pendant qu'elle me parloit
ſi, tous les tranſports du plus ar-
it amour; je ne ſavois comment
:e pour la conſoler, & j'étois auſſi
ublé qu'elle: elle s'appaiſa cepen-
it peu à peu, voyant que je ne lui
lois plus de Midale. J'étois enco-
chez elle quand un de mes domes-
ues m'apporta une lettre que lui a-

voit donnée un inconnu : elle étoit conçue en ces termes.

„ Le péril où vous êtes m'engage „ à vous avertir de prendre garde à „ vous : mon pere eſt informé que „ vous m'aimez ; il veut vous punir „ de cet amour, & je tremble qu'il „ n'attente à des jours précieux, que „ je vous prie de conſerver. MIDA- „ LE.

Ma joye fut extrême à la lecture de cette lettre ; & j'aurois ſouhaité être tous les jours dans quelque nouveau péril, dont Midale me donnât avis elle-même. Myris s'appercevant de ma joye, voulut voir ce que l'on me mandoit, & me prit la lettre, qu'elle lut. Mais au lieu de la colere où je croyois qu'elle s'alloit mettre, elle me dit tendrement de prendre garde à moi ; que Philocle étoit l'homme du monde le plus vindicatif & le plus violent, & qu'il ne menaçoit jamais en vain. Non, lui dis-je, je ne fuirai point les coups de mon ennemi ; il me délivrera peut-être d'une vie que je prévois ne pouvoir jamais être heureuſe : je mourrai, belle Myris ; la mort n'a rien qui m'effraye. Conſer-

ve

ve ta vie, reprit-elle, n'importe pour qui, quand tu devrois vivre pour Midale. Votre générosité me touche, lui répondis-je, & je ne veux plus vous rien demander; oui, je vivrai, belle Myris, & ce sera pour vous témoigner ma reconnoissance: les Dieux m'aveuglent, en me forçant d'en aimer une autre que vous.

Le lendemain vers le commencement de la nuit, je me vis attaqué par sept ou huit hommes à la fois. Je me défendis contr'eux le mieux qu'il me fut possible; mais j'aurois enfin succombé sous le nombre, si plusieurs personnes n'étoient venues en même tems fondre sur ceux à qui j'avois affaire. Parmi mes ennemis j'avois reconnu la voix de Philocle, pere de Midale, & quoique je dûsse me venger de lui, le voyant prêt à tomber sous les coups de ceux qui le chargeoient, je me rangeai à ses côtés & je combattis pour lui avec tant de bonheur, que nous mîmes en fuite le parti contraire. N'êtes-vous pas Cineas, me demanda-t-il alors? Oui, lui repartis-je, je le suis. Je dois donc la vie à celui que je voulois faire pé-

rer, me répondit-il en m'embraſſant. Cineas, ſoyez généreux juſqu'au bout; vous avez pris ma défenſe, pardonnez-moi maintenant ce que j'ai entrepris contre vous. Vous aimez ma fille & elle vous aime, je le ſai, je voulois vous punir d'un amour qui m'offenſoit. Je remercie les Dieux de n'avoir point permis que ma main fût ſouillée du ſang de celui qui a été mon défenſeur. Ma fille ſera le prix de votre généroſité & de votre courage; mais voyons un peu qui ſont les traîtres qui en vouloient à mes jours. Alors un de ſes ennemis prêt à expirer, lui parla ainſi: Ton attentat méritoit la mort que je ſouffre & que je t'avois deſtinée; mais celui qui a combattu contre moi, au lieu de tourner ſes armes contre un aſſaſſin qui en vouloit à ſes jours, a follement ſoutenu ſa cauſe. Myris, la généreuſe Myris, ayant entendu le bruit des armes, nous a envoyés ici pour te punir & pour t'empêcher d'ôter la vie à l'objet de ſon amour. Il ne put en dire davantage: il perdit la vie avec la voix.

Vous êtes donc aimé de Myris, me

dit

dit Philocle. Oui, lui répondis-je, & ſi la reconnoiſſance tenoit lieu d'amour, elle poſſederoit mon cœur; mais votre fille ſeule a pu me faire aimer. Elle ſera votre épouſe, repartit-il; je ſouhaite que cette union, en m'aquittant de ce que je vous dois, puiſſe éteindre la haine injuſte qui eſt entre nos deux familles. En diſant ces paroles, il me prit par la main & me conduiſit chez lui. Midale pâlit dès qu'elle me vit, ſe figurant ſans doute que ſon pere alloit me faire quelque mauvais traitement. Mais Philocle fit bientôt ceſſer ſa crainte: Ma femme, & vous ma fille, leur dit-il, aidez-moi à reconnoitre ce que je dois à Cineas; il m'a trouvé armé contre ſes jours, & il a ſauvé les miens. Alors il conta tout ce qui s'étoit paſſé; mais à chaque parole qu'il proferoit, ſa voix s'affoibliſſoit, & enfin il tomba entre mes bras ſans aucun ſentiment: l'ayant fait deshabiller, on s'apperçut qu'il étoit bleſſé dans pluſieurs parties du corps; j'envoyai ſur le champ chercher un homme fort célebre dans Tyr pour la guériſon des playes, & l'ayant fait panſer devant moi, je me retirai.

Je paſſai une nuit, que l'eſperance d'être bientôt uni à Midale rendit très-longue ; la ſeule Myris troubloit un peu ma joye, étant touché de ce qu'elle alloit ſouffrir. Mais bientôt mon ſort changea de face ; les Dieux ne me flattoient que d'un bonheur imaginaire, & je devois être le plus malheureux de tous les hommes. A peine le jour commençoit-il à paroitre, qu'un de mes domeſtiques vint me dire que Midale avoit diſparu, & qu'on ignoroit où elle étoit. A cette fâcheuſe nouvelle je me leve, & m'étant armé, je courus chez Philocle que je trouvai plongé dans le deſeſpoir. Venez, s'écria-t-il en me voyant, venez cher ami, & apprenez le plus grand des malheurs. J'ai perdu ma fille : Dieux puiſſans, ôtez-moi le jour, ou rendez-moi celle qui eſt la récompenſe deſtinée à Cineas.

Je répondis à Philocle, que je ne reviendrois chez lui qu'avec ſa fille. Sur cette eſperance je mettrai des bornes à ma douleur, me dit-il ; mais ne perdez point de temps, les momens ſont précieux. Je ſortis auſſi-tôt de chez lui, ſans ſavoir de quel côté aller,

, & accablé de douleur & de des-
oir. Je ne ſai quel mouvement
ret porta mes pas chez Myris ; elle
perçut aiſément de ce que je ſouf-
is, & quoiqu'elle en fût bien la
ſe, elle me la demanda. J'ai per-
Midale, lui dis-je, & je ne ſai où
chercher. Hier je fus ſur le point
perdre la vie ; c'eſt vous qui m'avez
oyé du ſecours : que ne me laiſſiez-
s périr ? Si je pouvois du moins
oir ſur quel objet je dois faire tom-
ma vengeance, ſi je ſavois quel
ur je dois percer, ma douleur ſe-
moins vive. Frappe, me dit My-
, c'eſt moi que tes coups doivent
ir ; c'eſt moi qui t'ai fait enlever
Maîtreſſe. Un des freres de Philo-
a ſervi mon deſſein ; furieux de voir
on deſtinoit ſa niece à un de ſes
emis, il l'a arrachée de chez ſon
e & l'a conduite dans une mai-
qu'il a ſur le bord de la mer.
'ai-je gagné, helas ! Midale n'eſt
s chez ſon pere, mais elle eſt toû-
s dans ton cœur ; ce qu'elle ſouffre
a rend plus chere & me rend plus
euſe ; ton deſeſpoir m'accable, tu
point touché du mien : tu as rai-

ſon ; cours délivrer ta Maîtreſſe : je tâcherai, s'il eſt poſſible, de triompher d'un amour qui ne peut être payé du tien, & qui me rend coupable. En même temps elle entra dans un cabinet, dont elle ferma la porte ſur elle, & je ſortis pour chercher des amis qui pûſſent me prêter leur ſecours. Tous mes domeſtiques, ceux de Philocle & d'Ariſtée voulurent me ſuivre ; Ariſtée lui-même voulut bien m'accompagner avec pluſieurs de mes amis & des ſiens : en cet état je m'avançai vers la maiſon du frere de Philocle, nommé Oxtogon ; la maiſon où il s'étoit retiré étoit aſſez forte, & de hautes murailles l'entouroient : nous voyant venir de loin en grand nombre, il ſe mit ſur la muraille avec deux de ſes freres & une troupe d'amis que ſes ſeules richeſſes lui avoient procurés, & que ſon péril avoit raſſemblés auprès de lui. Dès qu'il me vit avec Ariſtée, il nous brava, & s'adreſſant à moi, il me dit : Vien chercher Midale, Cineas, elle eſt ici ; tu vois un des Philocles plus fidele à ſa haine que ſon lâche frere ; viens employer contre nous ce courage qui lui ſauva une vie qu'il

qu'il devoit plûtôt perdre mille fois que de manquer à l'inimitié qu'il doit à ton odieuſe famille ; viens, on eſt prêt à te recevoir ; c'eſt aujourd'hui que je m'eſtime heureux, puiſque j'eſpere ſignaler la juſte haine que j'ai pour toi.

Vos fieres menaces ne m'ébranlent point, lui répondis-je, & je vous ai déja fait connoître que je ſai mieux combattre que vous ne ſavez haïr ; mais répondez à cette queſtion : pourquoi me voulez-vous du mal, que vous ai-je fait ? Si vos peres & les miens ont eu quelque differend, leur inimitié doit-elle paſſer juſqu'à nous ; & ſi l'injuſte colere ne vous aveugloit, ne vous ſouviendriez-vous pas qu'il faut être genereux ? Pourquoi ſouhaitez-vous de répandre mon ſang, & quelle raiſon vous le rend odieux ? Si vos peres ont commis des fautes que le devoir des miens a contraint de punir, vous devez plûtôt faire oublier ces fautes, que tâcher de vous venger. J'ai ſauvé la vie à un de vos freres, & pour m'en récompenſer il me donne ſa fille : pourquoi la retenez-vous ? Mon union avec elle peut réunir nos deux maiſons :

que ne faisiſſez-vous ce moyen? pourquoi voulez-vous être mon ennemi, quand je vous offre un allié & un ami? l'amour que j'ai pour votre nieee, & l'amitié dont je veux me lier avec vous, me dicte ce langage. Je ne veux point être ton ami, répondit-il brutalement, & en même temps il me lance un trait, qui paſſa près de moi ſans me toucher. Ariſtée, qui n'avoit pas la même raiſon que moi d'épargner les Philocles, perça d'un trait l'implacable Oxtogon, & ce malheureux tomba aux pieds de ſes freres, en les conjurant de le venger. Mais il vit la mort de ſon cadet, avant que de fermer les yeux, & ils laiſſerent l'un & l'autre au dernier, nommé Sigeton, le ſoin de leur vengeance. Celui-ci, animé par la mort de ſes freres, fit ouvrir les portes qu'on avoit juſqu'alors tenu fermées, & vint nous attaquer avec fureur. Mes compagnons ſoutiennent le choc: je m'attache à lui, & il alloit me faire ſubir le ſort de ſes freres, où je l'aurois fait périr, ſi on ne nous eût ſéparés. Ses gens reculoient cependant de porte en porte; il le voyoit, & tâchoit par ſes diſcours, & encore plus par ſon exem-

exemple, de les faire combattre courageuſement. Mes amis, leur diſoit-il, j'ai perdu tous mes freres; car je ne compte pour rien celui qui me reſte, ſa lâcheté le rend indigne de ſon nom: vengeons-nous de celui qui me les a ravis; ſecondez-moi, lavons ſon crime dans ſon ſang.

Ce diſcours ranima ſes gens; ils défendirent long-temps l'entrée de la derniere porte; mais enfin nous les enfonçâmes. Sigeton, furieux de ſe voir contraint de reculer, fut cependant obligé de les ſuivre, & alors nous entrâmes dans la maiſon. Je courois de chambre en chambre l'épée à la main, & le bras teint de ſang. Je cherchois par-tout Midale, je l'appellois; mais on ne répondoit point à mes cris. Sigeton avec ſes amis s'étoit rangé devant un appartement dont il défendoit l'approche: je fondis ſur lui, & l'ayant bleſſé, ſa chute mit fin au combat & le comble à mon malheur. Il avoit une mere qui ayant vû périr deux de ſes fils, & voyant le troiſieme dangereuſement bleſſé, prit la plus étrange & la plus barbare réſolution. Car étouffant les mouvemens de la nature qui

qui lui parloient pour Midale ſa petite-fille, elle prit un poignard & lui perça le ſein, en diſant : Tu ne ſeras point l'épouſe du deſtructeur de ma famille. Après cet horrible coup elle ſe perça elle-même, & tomba à côté de ſon fils & de ſa petite-fille.

Jugez de la douleur que je reſſentis à cette triſte vue, continua Cineas; ce que je fis alors peut vous le faire comprendre. Midale, m'écriai-je, Midale, qu'êtes-vous devenue? Vous périſſez, & je vis encore! A ces mots elle ouvre un œil mourant, qu'elle referme auſſi-tôt; Conſervez votre vie, me dit-elle, & puiſque je n'ai pû paſſer la mienne avec vous, vivez pour vous ſouvenir de moi. Alors une pâleur mortelle couvrit ſon viſage; elle meurt enfin, & me laiſſe deſeſperé entre les bras de mes amis. J'avoue que dans les premiers tranſports d'une ſi juſte douleur, je fis des choſes que je condamne aujourd'hui; mais je m'en repentis bien-tôt; je n'eus plus le deſſein de m'ôter la vie, & me voyant tout couvert de bleſſures, j'attendis que les Dieux me délivraſſent de la lumiere. On me tranſporta chez moi,

&

& dans le même inſtant on courut porter à Philocle la triſte nouvelle de ſa mort de ſa fille, de ſa mere, de ſes freres, & celle de l'état où j'étois.

Malheureux pere, s'écria-t-il, j'ai donc tout perdu! Barbares freres, mere implacable, en périſſant vous avez fait périr ma fille; la mort vous étoit dûe, vous n'êtes plus, mais je ne ſuis affligé de votre ſort que parce que je ne puis vous punir; je vais vous ſuivre dans les enfers pour vous reprocher votre crime. En même tems il rouvre ſes playes & meurt en déteſtant le jour.

J'étois retenu au lit par mes bleſſures, & la foibleſſe où j'étois m'empêchoit de connoître l'étendue de mon malheur; mais peu de jours après une lettre que je reçus de Myris rappella toutes mes idées & me fit ſentir tous mes maux; voici ce qu'elle me mandoit.

„ Je vous ai aimé de l'amour le plus
„ tendre, & vous n'avez eu pour moi
„ que de l'indifference; vous m'avez
„ chargée de ſervir votre amour au-
„ près d'une rivale: quel emploi pour
„ moi qui vous adorois! J'ai vaincu

„ mes

„ mes répugnances, je n'ai pu vous
„ voir ſouffrir ; j'ai parlé, Midale
„ vous a aimé ; j'ai tâché enſuite de
„ rompre vos liens ; les Philocles mê-
„ mes ont ſervi mes deſſeins ; l'a-
„ mour m'a forcée à vous découvrir
„ ce que j'avois fait contre vous : je
„ ſai que Midale eſt morte, que vous
„ êtes prêt à mourir, & que c'eſt
„ moi qui en ſuis la cauſe. Oui,
„ c'eſt moi qui vous ai jetté dans un
„ abîme de douleur : mais je vais
„ m'en punir, puiſque je ſuis l'auteur
„ de tout. Je meurs, ô Cineas, &
„ j'emporte chez les morts, avec le
„ deſepoir d'avoir cauſé votre mal-
„ heur, celui de n'être point aimée
„ de vous. Que Midale eſt heureuſe,
„ & que j'envie ſon ſort ! elle meurt
„ pour un Amant qui l'adore, &
„ j'expire pour un inſenſible, qui
„ n'entendra peut-être prononcer
„ mon nom qu'avec horreur ; ſes heu-
„ reuſes cendres ſeront arroſées de
„ vos pleurs, & les miennes déte-
„ tées. Adieu, cruel Cineas, c'eſt la
„ derniere importunité de MYRIS.

Celui qui rendit cette lettre étoit un de ſes principaux domeſtiques. Sei-

Seigneur, me dit-il en me la donnant, votre ame ſera-t-elle inſenſible à la tendre pitié ? Ayez compaſſion des maux que Myris ſouffre maintenant ; à peine m'étois-je chargé de cette funeſte lettre, j'étois encore à la porte de ſon appartement, lorſqu'un grand cri pouſſé par ſes femmes m'y fit rentrer ; Myris vouloit s'ôter la vie, & elles étoient occupées à l'en empêcher : elle tomba enſuite dans une eſpece d'aſſoupiſſement, qui nous donna moyen de la deſarmer. Que voulez-vous que je faſſe pour Myris, dis-je au Meſſager ? Midale eſt morte, rien ne me touche plus.

Ariſtée, que ſa tendre amitié avoit empêché de me quitter, ne me permit pas de parler davantage, de peur que de triſtes réflexions n'augmentaſſent mon mal, & ayant fait ſortir le domeſtique de l'infortunée Myris, il m'entretint de choſes convenables à l'état où je me trouvois. Je guéris enfin, & d'abord que je fus en état de marcher, je me rendis au lieu où l'on avoit dépoſé les cendres de Mydale ; je les trouvai dans une urne d'or auprès de celles de ſon pere, où elles

elles étoient arroſées des pleurs de ſa mere & de ſon frere; j'embraſſai cette urne qui renfermoit tout ce que j'avois eu de plus cher. Triſtes & froides cendres, m'écriai-je, quand les miennes ſeront-elles mêlées avec vous? Charmante Midale, il ne me reſte plus que le funeſte eſpoir de vous rejoindre chez les morts; mais les Dieux me deſtinent peut-être à une longue & malheureuſe vie. Enfin on m'arracha d'un lieu où j'aurois déſiré de la finir. Voilà Madame, continua Cineas en s'adreſſant à Termille, ce qui m'eſt arrivé; voyez ſi je ſuis à plaindre.

L'hiſtoire de Cineas toucha beaucoup Termille, & lui donna une haute idée de ſa conſtance & de ſon courage; elle ne fut point ſurpriſe de le voir lié d'amitié avec Ariſtée, dont elle n'eſtimoit pas moins les vertus & ſur-tout la conſtance. Cette vertu, dit-elle, eſt rare, & rien n'eſt plus commun que le changement, ſur-tout parmi les hommes; je vais vous citer un exemple ſingulier du degré où l'inconſtance a été portée par un citoyen d'Epheſe ma patrie.

Un homme, après avoir tourné ſes

vœux

vœux & ſes hommages vers mille objets differens, crut en avoir trouvé un digne de le fixer. Comme il ſavoit ce qui cauſoit ſon inconſtance, il réſolut de prévenir ſa Maîtreſſe ſur cet article, & attendit pour cela que ſes ſoins euſſent fait naître dans ſon cœur des diſpoſitions favorables: s'étant enfin apperçu qu'elle ſentoit quelque choſe pour lui, il lui parla ainſi.

Vous allez ſans doute être étonnée du diſcours que je vais vous tenir, belle Cynope [c'eſt ainſi qu'elle s'appelloit:] mais c'eſt l'amour qui me le va dicter. Si je vous aime, comme vous n'en doutez pas, je vous avouerai que j'en aimé pluſieurs autres avant vous, parce que je ne vous ai vue qu'après elles. Mais je me figure qu'une auſſi belle perſonne que vous réuſſira enfin à fixer mon cœur: cependant je me défie de moi-même & de mon caractere volage; je pourrois changer, & je veux éviter une nouvelle infidelité. Si j'ai un jour le bonheur d'être aimé de vous, faites enſorte que je l'ignore toujours. Si vos manieres me le font ſoupçonner, que votre bouche au moins ne me le confir-

firme point ; par-là vous deviendrez unique Maîtreſſe d'un cœur qui n'eſt dû qu'à vos charmes, & vous triompherez ainſi de toutes celles qui n'ont pu me fixer.

Cynope fut, comme vous le penſez bien, ſurpriſe d'un pareil compliment ; Vous n'avez que faire de me prévenir, lui répondit-elle ; je ne vous dirai jamais que je vous aime. Vous m'obligerez, repartit Cleomene, c'étoit le nom de cet étrange Amant : cependant ſi ne je vous déplais point, ſouffrez moi ; & ſi vous me préferez aux rivaux que vos appas me donnent, laiſſez-le moi deviner ; qu'en le croyant j'en doute un peu, & que ce doute ſerve à me flatter & à me tourmenter en même tems. C'eſt ainſi que je veux être conduit par une Maîtreſſe ; ma conſtance n'eſt qu'à ce prix. Mon cœur eſt fait pour l'incertitude & la peine, & il échape dès que ſes vœux ſatisfaits lui ont procuré un bonheur inſipide. Cynope qui aimoit Cleomene, & qui trouvoit du plaiſir à compter un pareil homme au nombre de ſes Amans, lui promit d'obſerver exactement la methode qu'il lui preſcrivoit, & pour commencer

à le

à le ſatisfaire elle le quitta bruſquement.

Par cette action Cleomene fut encore plus engagé ; il alloit ſans ceſſe chez Cynope, & l'étonnement que cauſoit à tout le monde un ſi grand changement, la faiſoit triompher. Pluſieurs jours ſe paſſerent de cette ſorte, Cleomene s'occupoit à chercher ſa Maîtreſſe, & Cynope à l'éviter ; enfin craignant qu'il ne ſe rebutât, elle ſe laiſſa trouver, & lui, oubliant tout ce qu'il avoit dit, reprocha à Cynope qu'elle ne l'aimoit point. Eh qui vous a dit que je devois vous aimer, repartit-elle ? Vos yeux, reprit-il, me l'avoient laiſſé croire, ils n'avoient point autrefois cette rigueur, dont ils ſont armés depuis quelque tems. Mépriſez-vous un cœur offert à cent beautés differentes, & n'eſt-ce pas une gloire pour vous d'avoir réuſſi à effacer de mon ame toutes ces images ? Vos traits charmans l'occupent toute entiere : ne trouverai-je en vous que de l'indifference, quand je vous laiſſe voir un ſi ardent amour ? Il eſt vrai, continua-t-il, que je vous ai priée l'autre jour de me cacher les diſpo-

diſpoſitions favorables que vous pouviez avoir pour moi. Mais alors je n'avois pas encore découvert en vous des charmes trop capables de me fixer pour jamais. J'en ſuis maintenant au deſeſpoir. Je vous adore, & je ſens bien aux tranſports de mon ame que je vous aimerai toujours ; ne me le cachez donc point, ſi j'ai le bonheur de vous plaire.

On ſe flatte aiſément, & Cynope crut en effet avoir aſſez d'appas pour retenir un homme infidele à tant d'autres ; touchée de ce qu'il venoit de lui dire, elle ne ſe ſouvint plus qu'un Amant comme lui, qui n'a rien à ſouhaiter, devient bien-tôt perfide & volage : elle lui avoua donc qu'il avoit ſû lui plaire, & lui permit même de s'en aſſurer. Dans le premier mouvement que lui cauſa cet aveu, il la remercia cent fois, en lui jurant une conſtance qui n'étoit pas en ſon pouvoir.

Cynope ſe repentit bien-tôt de n'avoir pas ſuivi les premiers conſeils de ſon Amant ; ſes viſites devinrent moins fréquentes & ſes deſirs moins ardens ; enfin tout fit connoître à Cynope qu'elle alloit perdre Cleomene.

L'a-

L'amour auſſi bien que la gloire l'engageoit à retenir cette conquête. Elle ſongea à tous les moyens qui pouvoient ranimer ſa flâme ; elle affecta autant de froideur que Cleomene en avoit effectivement ; les nouveaux Amans furent bien reçus ; les ſoupirs que laiſſoit encore échapper à Cleomene la derniere étincelle d'un feu prêt à s'éteindre, furent dédaignés, ſes plaintes ne furent point écoutées ; en un mot Cynope lui fit croire qu'elle ne l'aimoit plus.

L'amour de Cleomene ſe ranima tout à coup ; par-tout il ſuivoit les pas de Cynope, qui le fuyoit à regret ; dès qu'il put la rencontrer, il lui fit les plus grands reproches. Perfide, dit-il, vous ne m'aimez donc plus ; & les Dieux pour me punir d'avoir été autrefois inconſtant, m'ont fait aimer une inconſtante. J'ai cru, repartit Cynope, être en droit de changer comme vous : vos froideurs m'ont marqué la fin de votre amour ; j'ai vû que vous alliez devenir infidele ; je vous ai imitée, & j'ai cru en reprenant mon cœur, vous délivrer d'une Amante importune, qui vous forçoit encore de lui donner quel-

ques ſoupirs malgré vous. Ah! cruelle, reprit-il, que vous juſtifiez mal votre changement! Oui, j'ai toujours eu pour vous le même amour; mais vous n'avez pas pour moi les mêmes yeux: un autre a touché votre cœur, & mon hommage vous paroît contraint, parce que vous vous contraignez pour le recevoir; vous êtes infidele, & vous ſouhaitez de me trouver ingrat, pour colorer votre inconſtance de quelque juſtice. Mais quel eſt l'heureux rival que vous me préferez? Quel gage de ſon amour vous a-t-il donné? Helas! je vous ai ſacrifié juſqu'à mon inconſtance; vous ſeule avez ſû me fixer, & vous voulez devenir perfide! pourquoi manquez-vous ainſi à la foi de vos ſermens? Pourquoi m'aſſuriez-vous d'un amour éternel, puiſque vous deviez changer?

Cynope réſiſta encore quelque tems; mais enfin les larmes de Cleomene la toucherent encore, & non contente de n'être point infidele, elle lui avoua que tout cela n'étoit qu'un jeu pour le ramener. Cleomene en fut tranſporté de joye; mais bien-tôt la froi-

froideur ſucceda encore à tous ſes mouvemens. Cynope vit bien qu'elle avoit eu trop de foibleſſe, elle voulut recommencer ſon ſtratagême; mais il n'étoit plus capable de réveiller ſon Amant.

Pénétrée de douleur, elle alla s'enfermer avec les Prêtreſſes de Diane, & ſe conſacra au ſervice de cette Déeſſe. Cleomene l'apprit, & auſſi-tôt il courut au Temple redemander ſa Maîtreſſe; mais on ne pouvoit la lui rendre : il appella Cynope en vain ; ſes cris ne furent point entendus ; & pendant qu'il ſe deſeſperoit à la porte du Temple, la nouvelle Prêtreſſe étoit proſternée aux pieds de la ſtatue de Diane, pour lui redemander une liberté qu'elle n'avoit pu conſerver; toutes les autres Prêtreſſes étoient autour d'elle, qui l'exhortoient à ſoutenir ſon ſacrifice avec courage, & à l'achever avec réſolution. Cynope les écoutoit, mais elle ne pouvoit s'empêcher de ſe diſtraire quelquefois, pour ſonger à Cleomene; ſes compagnes le voyoient bien, & pour l'empêcher d'entendre les plaintes de cet Amant malheureux, elles la retenoient aux pieds des au-

tels. Pendant ce tems-là Cleomene voyant qu'on ne lui répondoit point, comprit que sa Maitresse étoit perdue pour lui; & ne voulant pas survivre à un malheur dont il étoit cause, il se perça de son épée. Cynope accourut & vit son Amant noyé dans son sang. Jugez quel fut son desespoir; les Prêtresses eurent toutes les peines du monde à la retenir; & il fallut employer tout ce que les prieres & les larmes ont de plus tendre, pour l'empêcher de s'ôter la vie. Voilà, continua Termille, tout ce qu'Ephese fait comme moi. Les inconstans, ajouta-t-elle, ne sont pas tous du caractere de celui dont je viens de parler, & il y en a qui sont charmés quand leur Maîtresse change comme eux. Le nombre de ceux-là est borné, reprit Aristée; l'amour-propre fait toujours souhaiter de garder ses conquêtes, & il y en a même qui ne changent que pour le plaisir de se voir regretter.

A peine achevoit-il ces paroles, que mille cris de joye poussés du vaisseau où ils étoient leur firent faire silence; & en même tems ils apperçurent un navire qui venoit vers eux à pleines voi-

voiles, & dont toutes les bannieres & les pavillons portoient une image du Phénix. Ceux qui étoient sur ce vaisseau s'étant approchés, dirent à nos voyageurs de se réjouir, que le divin oiseau avoit apporté les cendres de son pere en Egypte. Les Egyptiens, comme on sait, adorent le Phénix, & une ville nommée ..... consacrée au Soleil, en reçoit les cendres. * Il naît en Ethiopie, & après avoir vécu plusieurs siecles, las de vivre il dresse un bucher de bois de Myrthe, & d'Aromates, & ce bucher étant allumé par les rayons du Soleil, il s'élance dans le feu, & finit ainsi ses jours. De ses cendres renaît un autre Phénix, qui éleve un petit tombeau à celui dont il tient la vie. Puis accompagné de tous les oiseaux d'Ethiopie, il prend ce tombeau de son pere dans son bec & s'envole vers la ville du Soleil, qui est en Egypte. Le Grand-Prêtre de cette ville averti de la venue du Phénix sort du Temple, avec une baguette & un livre à la main; le divin oiseau s'arrête devant lui, & mon-

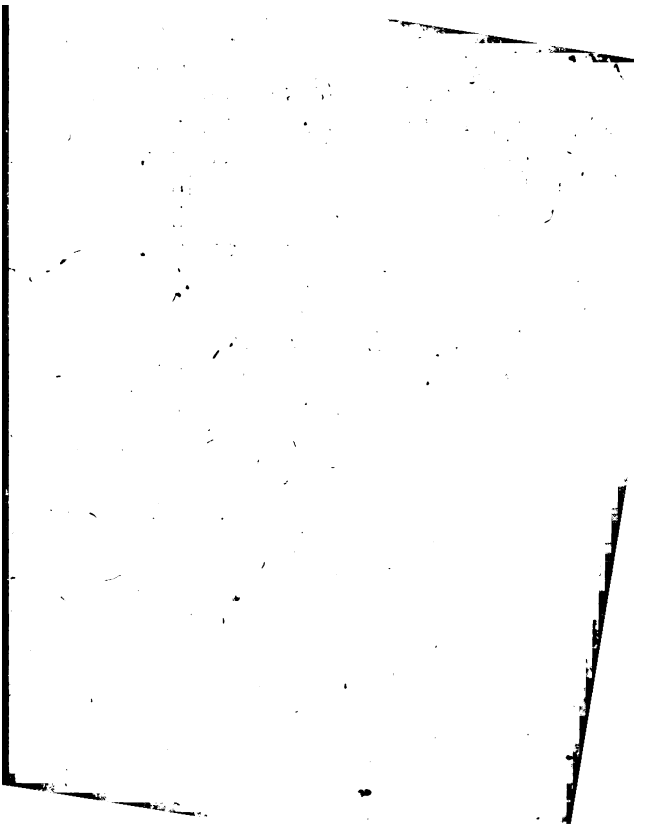
* Cela est tiré d'Herodote.

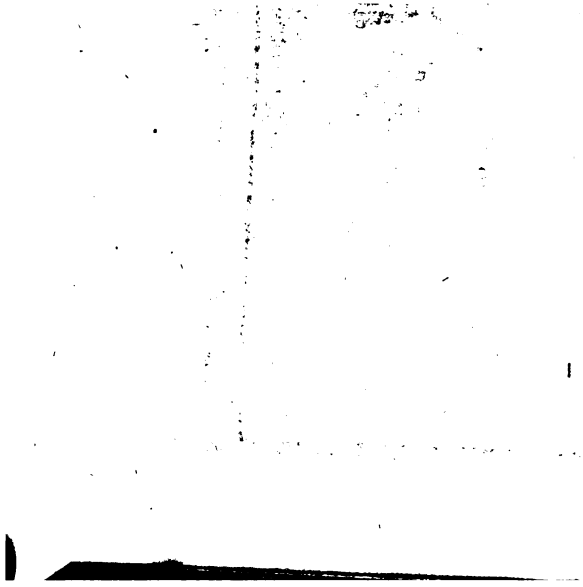
montre ſes belles plumes, en étendant les ailes, & en ſe tournant de tous les côtés pour faire connoître qu'il eſt le vrai Phénix: il reprend enſuite ſon vol vers l'Ethiopie.

Les Egyptiens ayant ainſi raconté à nos voyageurs les particularités de leur oiſeau, s'abandonnerent à la joye; on égorgea des victimes: on répandit du vin en l'honneur du Soleil & des Dieux de la mer; les matelots couchés le long des bancs laiſſoient leurs rames inutiles; & couronnés de fleurs chantoient des hymnes à l'honneur de Bacchus, en buvant à pleines coupes; pluſieurs jeunes Egyptiens, par des geſtes animés & expreſſifs, accompagnoient une lyre touchée avec délicateſſe. Le Pilote abandonnoit le ſoin de ſon vaiſſeau, & ſans conſiderer les périls à venir, ſe laiſſoit ſeduire à l'appas du plaiſir préſent. Il prit une cruche pleine de vin, & la donnant à ſes matelots, ils commencerent à entrer dans une eſpece de fureur inſpirée par l'yvreſſe; toutes leurs voix étoient confondues, couchés dans le vin ils veulent encore boire, quoique renversés. Le Pilote, plus yvre

vre que tous les autres, défie les orages & les tempêtes ſi redoutées de ſang-froid; la foudre de Jupiter même ne l'ébranleroit pas dans cet état. Enfin ils s'endorment tous. Ariſtée vit alors la difference de ces plaiſirs turbulens, à la joye douce & tranquille que le Sage ſeul ſait goûter.

Fin du premier Volume.





LES AVANTURES D'ARISTÉE ET DE TELASIE.

HISTOIRE GALANTE ET HEROÏQUE.

TOME II.

A AMSTERDAM,
Chez FRANCOIS L'HONORE'.
M. DCCXXXII.

CINQUIEME

SOMMAIRE

De ce qui eſt contenu dans le ſecond Volume.

LIVRE CINQUIEME.

Ariſtée, Termille & Cineas arrivent à Epheſe. Ariſtée retrouve Telaſie armi les eſclaves de Termille. Entretien e l'un & de l'autre en préſence de Termille. rrivée de Peon & de Piſiſtrate. Fueur de Peon. Piſiſtrate raconte comment l a délivré Peon de la priſon où il étoit, & lui a ſauvé la vie. Peon revient acompagné de pluſieurs ſoldats. Combat ontre Peon, où Cineas eſt bleſſé & pris. Ariſtée, Piſiſtrate, Telaſie & Termille ont conduits en priſon. Peon y vient trouer Ariſtée & Cineas, & les fait ſépaer. Ils paroiſſent tous en préſence des Maiſtrats pour être jugés. Harangue de Peon. Il calomnie Piſiſtrate, Termille & Ariſtée. Diſcours de Piſiſtrate qui e juſtifie. Diſcours d'Ariſtée. Le pere de Termille plaide pour ſa fille, & expoſe les rimes de Peon. Le peuple en fureur vient e maltraiter. Generoſité de Termille, qui demande ſa grace au peuple. Ingratitude & inſolence de Peon. Sédition excitée par es amis. L'Aſſemblée eſt rompue & le ugement differé. Ariſtée, Cineas & Pi-

ſiſtrate ſe retirent dans le Temple. Le Grand-Prêtre Soſtrate offre un Sacrifice. Il reconnoît Ariſtée. Peon vient violer l'aſyle du Temple, pour ſe rendre maître d'Ariſtée, de Cineas, & de Piſiſtrate. Peon, intimidé par le diſcours de Soſtrate, ſe retire. Soſtrate demande au peuple que Telaſie ſa fille lui ſoit rendue. Le peuple animé court à la maiſon de Peon, pour lui enlever Telaſie qu'il retient. Elle ſe refugie dans le Temple, pourſuivie par Peon, qui eſt contraint de ſe retirer une ſeconde fois. Joye de Soſtrate à la vûe de ſa fille. Ils ſe retirent tous dans l'enceinte du Temple, & entrent dans un ſallon où toute l'hiſtoire de Diane étoit repréſentée. Deſcription des differens tableaux de ce ſallon.

LIVRE VI.

Soſtrate fait ſervir un repas frugal. Arrivée d'un Officier de la République, qui ordonne aux accuſés, de la part du Senat, de reſter dans le Temple, juſqu'à ce qu'ils ſoient jugés. Telaſie raconte comment elle s'eſt dérobée des mains de Peon devenu amoureux d'elle. Sa tendre amitié pour Hippias. Ils ſe promettent l'un à l'autre de ne s'attacher à aucune femme. Ils deviennent amoureux & rivaux. Soſtrate voyant que ſa maîtreſſe, nommée Cydelis, lui préfere Hippias, en tombe malade, & eſt

à l'extrémité. Hippias, pour lui ſauver la vie, renonce à ſa maîtreſſe, & quitte le ſéjour de Tyr. Fauſſe nouvelle de la mort d'Hippias. Soſtrate voit ſouvent Cydelis : Droit des Rois d'Egypte ſur les filles de Tyr. Il l'enleve aux Ambaſſadeurs du Roi d'Egypte. Danger qu'il court à Carpathe, dont le Gouverneur devient amoureux de Cydelis. Il ſe ſauve avec elle ; il l'épouſe, & en a une fille, qui eſt Telaſie. Il retrouve ſon ami Hippias ; ſon embarras à cette vûe. Il eſt pris par les Bizantins, avec Hippias, Cydelis & ſa fille Telaſie. Ils ſont réduits à l'eſclavage. Hippias ſe ſauve. Ambition de Thamas Favori du Roi. Sentimens vertueux de Soſtrate. Il va à la guerre à la tête des eſclaves. Il avertit le Roi des mauvais deſſeins de Thamas : Il ſauve la vie au Roi dans la bataille. Il perd Cydelis qui eſt enlevée par un Capitaine Illyrien. Il devient le Favori du Roi, & General de ſes Armées. Thamas eſt diſgracié : Il ſe revolte, & eſt tué par Soſtrate. Il eſt haï du premier Miniſtre : Cauſe de ſa diſgrace. Il perd une bataille : Il quitte Bizance & vient à Epheſe, où il ſe conſacre au culte de Diane. Telaſie raconte comment ayant été enlevée par Dioclore, elle fut vendue à Soſthene Intendant de Peon, & comment elle s'eſt trouvée à Epheſe. Sentimens d'Ariſtée, & ſon entretien avec Cineas.

SOMMAIRE.

LIVRE VII.

Discours de Sostrate aux Magistrats d'Ephese. Il leur redemande sa fille. Peon s'y oppose, & demande pour elle l'épreuve de la fontaine de Syrinx, aussi-bien que l'épreuve de la fontaine de Rhodope pour Termille sa femme. On lui accorde sa demande. Arrivée de Cydelis, de Cratisthene & de Calligone à Ephese. Cratisthene raconte comment voulant enlever Telasie, il avoit enlevé Calligone par mépris; il en devient amoureux. Elle court risque d'être jettée dans la mer pendant une tempête. Cratisthene & elle sont laissés dans l'Ile de Zacinthe: Ils y trouvent Cydelis avec Adoam. Cydelis raconte comment elle a échoué sur cette côte, en voulant retourner à Tyr. Entretiens d'Adoam avec un habitant de cette Ile: comment ils en sortent & arrivent à Ephese. Les Prêtresses de Diane viennent prendre Telasie & Termille, & les avertissent de se préparer pour les épreuves. Origine de cet usage. Histoire de Syrinx & de Rhodope. Télasie & Termille subissent les épreuves. Triomphe de leur innocence. Mort de Peon. Termille épouse Pisistrate qui est absous par les Juges, ainsi que tous les autres accusés. Aristée, Telasie, Cineas, Sostrate & Cydelis retournent à Tyr, où ils retrouvent Hippias. Aristée épouse Telasie.

LES

LES AVANTURES D'ARISTÉE ET DE TELASIE.

LIVRE V.

CEPENDANT on apperçut de loin les côtes d'Epheſe, & cette vûe cauſa de la joye à Termille. Comme ſon amour pour Ariſtée s'étoit accru pendant le voyage, elle réſolut de lui offrir un logement chez elle, & même de l'épouſer, s'il y conſentoit; c'eſt pourquoi elle parla à Cineas, pour le prier d'en-

d'engager ſon ami à accepter ſes offres & ſa main. Croyez-vous, lui dit Termille, qu'il puiſſe avoir de l'amour pour moi, & oublier Telaſie? Il vous aime ſans doute, lui répondit Cineas, & ce n'eſt qu'un reſte de feu mal éteint qui retarde le progrès de la paſſion que vous lui avez inſpirée; mais le tems & la raiſon lui feront oublier ſon premier amour, & vos appas ſauront augmenter celui qu'il reſſent pour vous, & dont il ne ſe défend que par un effort de conſtance.

Termille & lui s'approcherent d'Ariſtée, qui étoit plongé dans une profonde rêverie. Que vais-je faire à Epheſe, ſe diſoit-il? Conſulterai-je l'Oracle de Diane? Helas! ſa réponſe me confirmera encore la mort de Telaſie, dont je ne ſuis que trop certain. Je vois que Termille a de l'amour pour moi: mais à quoi peut me ſervir une paſſion que je ne puis payer du don de mon cœur? La tromperai-je par un feint amour, indigne de moi?

Cineas & Termille interrompirent ſa rêverie, & Cineas prenant la parole, lui fit part de la propoſition que Termille l'avoit chargé de lui faire, par

r raport au logement à Epheſe. Nous vons, lui dit-il, l'accepter d'autant ıs volontiers que nous ne connoiſ- ıs perſonne en cette ville, & que bligeante Termille peut nous y pro- rer tous les agrémens poſſibles. A- tée plein d'eſtime pour elle & de mplaiſance pour Cineas, qui paroiſ- it le ſouhaiter, ſe réſolut d'accepter tte offre, & de ſe contraindre quel- ıes jours. Il ne prévoyoit pas que mour même l'arrêteroit dans un pays, ı il n'abordoit que pour pouvoir ou- ier l'amour. Bien-tôt les matelots llerent les voiles, & firent aller le ıiſſeau plus lentement; déja on en- ndoit le bruit de la vague qui ſe bri- it contre le rivage, & déja au lieu ɔ ce ſilence tranquille qui regne ſur mer, un murmure confus, qui te- ɔit un milieu entre le ſilence & le ruit, ſe faiſoit entendre ſourdement. nfin on jetta l'ancre, & bien-tôt ɔrès nos Voyageurs étant deſcendus terre, entrerent dans la ville. Ter- ıille conduiſit Ariſtée & Cineas chez lle, où elle eut ſoin de les traiter ſe- ɔn leur mérite & leur condition, ou lûtôt ſelon ce qu'elle ſentoit.

A peine avoient-ils commencé à ſe remettre des fatigues du voyage, qu'une eſclave entra & ſe jetta aux pieds de Termille : Je rends graces aux Dieux de vous voir arrivée à Epheſe, lui dit-elle, pour me délivrer du cruel état où je ſuis réduite : vous voyez à vos pieds une fille infortunée, qui eſt votre eſclave, par un funeſte coup du ſort ; autrefois dans un état aſſez brillant, je coulois des jours heureux qui me rendent aujourd'hui ma ſituation plus inſuportable. Vous ſeule, genereuſe Termille, pouvez faire ceſſer des maux que je ſouffre ſans les avoir merités ; daignez me tirer du rang des eſclaves occupées chez vous aux plus vils emplois ; occupez-moi auprès de vous : ma naiſſance dont je vous inſtruirai merite cette conſideration, que je n'attens néanmoins que de votre bonté. Termille fut également frappée du diſcours de l'eſclave, de ſa bonne grace & de ſa beauté, & auſſitôt elle ordonna à ſes femmes d'en avoir ſoin & de la recevoir parmi elles.

Ariſtée, temoin de cette ſcene touchante, crut voir dans cette belle eſclave

: des traits pareils à ceux de ſa
e Melaſie; mais il ne put s'ima-
r que ce fût elle. Seulement ſon
: en ſoupira, & comme s'il avoit
uelque preſſentiment de ce qui de-
arriver, il ſentit naître en lui des
imens confus d'eſperance & de
:. Quelques heures après étant
, il ramaſſa une Lettre qu'on lui
ı en paſſant; il l'ouvrit avec pré-
tation, & y lut en tremblant ce
ſuit.

St-il poſſible que je vous revoye ici ? J'y ſuis eſclave & vous y êtes amant, s d'une autre que de moi : je n'en douter. Ne vous ſouvenez-vous plus malheurs que j'ai eſſuyés & dont vous la cauſe ? Le plus grand de tous eſt de que tandis que je ne puis aimer que s, vous en aimez une autre que TE-ISIE.

Ariſtée étoit hors de lui-même en
nt cette Lettre; il craignoit à cha-
: inſtant que les ſecondes lignes ne
nentiſſent les premieres, qui lui ap-
noient que ſa chere Telaſie étoit
ouvée; il ne le pouvoit croire,

quoiqu'il reconnût ſa main. On m'a donc heureuſement trompé, diſoit-il; les corſaires n'ont point ôté la vie à celle que j'aime; elle vit encore, puiſqu'elle m'écrit: mais ne ſeroit-ce point une ruſe de Termille, pour ſonder mon cœur? Peut-être a-t-elle fait écrire cette Lettre. Je pourrois le ſoupçonner, ſi je ne reconnoiſſois le caractere de celle qui m'écrit. Oui ſans doute c'eſt Telaſie: je la retrouve, ô Dieux, quelle faveur! Cependant une choſe s'oppoſe à ma felicité: Telaſie eſt chez Termille; comment la retirerai-je de ſes mains? Termille eſt maîtreſſe du ſort de Telaſie; elle ne voudra point me la rendre, & peut-être ai-je tout à craindre, ſi elle connoît que ſon eſclave eſt ſa rivale.

Cependant Termille avoit envoyé dire à Telaſie de lui venir parler. De quel païs êtes-vous, lui demanda-t-elle? De Bizance, repondit Telaſie, & d'une naiſſance aſſez illuſtre. Alors Termille ayant fait retirer toutes ſes femmes, lui parla ainſi. J'ai eu pitié de votre ſort; j'ai même conçu de l'affection pour vous; ne m'en faites point

point repentir, & écoutez ce que je vais vous dire. J'aime un jeune Tyrien, nommé Ariſtée, arrivé ici depuis peu : il ſemble n'être pas tout-à-fait inſenſible à mon amour ; mais je ſouhaiterois ſavoir ſi ce qu'il ſent pour moi pourroit égaler ce qu'il a ſenti autrefois pour une Bizantine, nommée Telaſie, que l'on dit avoir été très-belle, & que la mort lui a ravie. Depuis mon embarquement avec lui, ce nom ne lui eſt plus ſorti de la bouche ; il a même eu quelques attentions pour moi qui devroient m'obliger à m'en croire aimée ; mais j'en veux être certaine, & c'eſt ſur vous que j'ai jetté les yeux pour ſonder ſon cœur. Vous êtes Bizantine, à ce que vous m'avez dit : vous lui ferez croire que vous avez connu ſa Maîtreſſe ; vous lui parlerez de moi enſuite, & vous écouterez ce qu'il vous dira : je me mettrai dans un cabinet qui eſt à côté de ſa chambre, & d'où je pourrai tout entendre ; allez, & demain dès que le jour paroîtra, vous vous acquitterez de l'emploi dont je vous charge.

Termille ſortit alors, & laiſſa Telaſie

dans un cruel embarras. Quoi, dit-elle, c'eſt moi que l'on charge d'engager mon amant à me devenir infidele! ô Termille, repren tes bienfaits, ôte-moi ta confiance, & ne me contrain pas d'être témoin des ſentimens d'Ariſtée pour toi. Il m'a oubliée ſans doute, puiſqu'il ne t'a point parlé de moi, & les Dieux ne me le font revoir, que parce qu'il m'eſt infidele. Dans quel cruel état ſuis-je maintenant! Je vois celui dont je ſouhaitois tant la préſence : mais je le revois épris des appas d'une autre; peut-être même qu'il n'a point lû la Lettre que je lui ai écrite; ah! s'il l'avoit lue, il me chercheroit maintenant, & je pourrois l'avertir de ſe contraindre, quand je lui parlerai de Termille. Mais puis-je croire, inſenſée, qu'il m'aime encore? non, je ne dois plus m'intereſſer pour lui: il aime Termille, il en ſera poſſeſſeur, & ma vûe lui cauſant des remords, il me procurera bien-tôt une triſte liberté, qui me ſeparera de lui. Ah! que deviendrai-je? Demain..... demain, juſte ciel! il faudra que demain je lui faſſe avouer qu'il en aime une autre que moi:

moi : il faudra que je le revoye & que je ne lui parle que de Termille. Je ne pourrai employer ni les larmes ni les reproches, pour le ramener à moi, parce que Termille nous écoutera. O nuit, prolonge ton cours ; que le Soleil ne ſe leve point, puiſqu'il doit être témoin de mon embaras & de ma douleur. Peut-être que ſi je parlois à Cineas, il préviendroit ſon ami, & prendroit pitié de ma peine. Mais Cineas ne ſe ſouvient plus de moi ; il entre dans tous les ſentimens d'Ariſtée. Ainſi, mille fois plus malheureuſe que je n'étois avant leur arrivée, je me trouve ſans eſpoir, quand je me croyois au comble de mes vœux. Cependant il faut me réſoudre à faire ce que Termille m'a ordonné ; je verrai Ariſtée ; je lui parlerai d'elle ; j'apprendrai qu'il l'aime, & c'eſt lui-même qui me l'aſſurera ; s'il le fait, que deviendrai-je ? s'il ne le fait pas, que deviendra-t-il lui-même ?

Pendant que Telaſie ſe livroit à ces triſtes penſées, Ariſtée étoit avec ſon cher Cineas. Vous avez reconnu comme moi Telaſie, lui diſoit-il ; mais nos yeux ne nous trompent-ils

point? Non, mon cœur, plus fidele encore que vos yeux & les miens me l'assure : c'est elle-même. Mais quel parti prendrons-nous? Je ne sai, répondit Cineas; Termille vous aime, elle est maîtresse du sort de sa rivale, elle peut s'en défaire: je crains tout pour Telasie, si Termille apprend qu'elle est votre amante; ainsi, si vous me croyez, vous ne paroîtrez point la connoître, & nous prendrons des mesures pour la tirer de ses mains avant que Termille puisse savoir qui elle est. Quoi, dit Aristée, je verrai Telasie dans l'esclavage, & je n'oserai lui en adoucir la rigueur! Votre silence lui rendra la liberté, repartit Cineas. Contraignez-vous, ou vous la perdez. Telasie me croira infidele, répondit Aristée. Vous la détromperez quand elle sera libre, reprit Cineas; attendons tout des Dieux qui nous l'ont fait retrouver: montrez même de l'empressement pour Termille, & pendant ce tems-là je préparerai tout pour quitter ces lieux, & vous faire retourner à Tyr avec elle.

Aristée & Cineas passerent ainsi la nuit à s'entretenir de Telasie, & de l'em-

l'embarras où ils étoient. Dès que l'aurore parut, Termille, que l'amour empêchoit de goûter la douceur du ſommeil, alla trouver Telaſie. Levez-vous, lui dit-elle, pour exécuter ce que je vous ai ordonné; je vais bientôt me rendre dans ce cabinet, où j'entendrai la réponſe d'Ariſtée. Telaſie ſe leve en tremblant, & quelque tems après ayant reçu un nouvel ordre, elle s'approche de la chambre de ſon amant: mais la crainte la retient & l'empêche d'avancer; quelquefois elle demeure immobile en répandant des larmes, & un moment après elle eſſaye d'obéir aux ordres de ſa maîtreſſe: mais ſa langue & ſon cœur ſe refuſent également à ce dur emploi. Ou vais-je, dit-elle? eſt-ce chez Ariſtée que Telaſie oſe entrer? Helas! j'y vais recevoir la mort: car je ſuis ſûre qu'il ne m'aime plus. Termille va triompher, & je vais moi-même mettre le comble à mon malheur: de quelque ſorte qu'Ariſtée ſoit diſpoſé, ſa réponſe ne peut que m'être funeſte; s'il ne m'aime plus, je l'apprendrai de ſa bouche; s'il m'aime encore, Termille le ſaura, & j'ai

tout à craindre pour lui & pour moi.

Cependant faisant un effort sur elle-même, elle ouvre d'une main timide la porte de la chambre d'Aristée; elle entre: son amant surpris & charmé se jette aussi-tôt à ses genoux. C'est donc vous-même, chere Telasie, lui dit-il, & je ne suis point trompé! je vous revois enfin, quand je n'esperois plus à ce bonheur. On m'avoit dit que vous aviez perdu la vie, & je ne vivois que pour me souvenir de vous, & vous pleurer. Je vous cherchois encore, quoique sûr de ne vous plus trouver: votre image étoit toujours profondément gravée dans un cœur tout à vous. Mais que pensiez-vous de votre amant pendant une absence si longue? craigniez-vous qu'il ne devînt infidele, & qu'il n'oubliât vos charmes? Mais me trompai-je? quelle froideur! .... Est-ce vous, Telasie? ignorez-vous que je suis Aristée? vous plaignez-vous de moi? vous ne me répondez point; que dois-je penser d'un tel silence & des larmes qui coulent de vos yeux? ne m'aimez-vous plus? non je ne le puis croire: montrez donc à mes regards

le

le plaiſir que vous doit cauſer la préſence d'un amant qui a été aimé de vous, & qui doit l'être encore.

Vous vous méprenez, répondit froidement Telaſie, je ne ſuis point celle dont vous me parlez envain. Vous n'êtes point Telaſie, reprit Ariſtée! ah quand mes yeux ne me le diroient pas, je ſentirois aux tranſports de mon cœur, que vous êtes ce charmant objet que j'ai toujours adoré; eh quoi les pleurs, que l'idée de votre mort m'a fait répandre, ont-ils tellement alteré mes traits, que vous ne me reconnoiſſiez plus? Termille eſt ſeule digne de votre amour, repartit Telaſie: c'eſt elle qu'il faut aimer. Je l'eſtime, reprit Ariſtée; mais je ne reſſens point d'amour pour elle. Elle en merite, répondit Telaſie en ſoupirant: vous l'aimez, je le ſai: pourquoi ne point me l'avouer? mes traits qui ont ſans doute quelque rapport à ceux de cette Telaſie, que vous avez autrefois aimée, vous arrachent malgré vous ce que vous me dites par pure politeſſe: Termille eſt aimée de vous, & vous avez raiſon de l'aimer. C'eſt vous ſeule que j'a-

dore, repartit Ariſtée : car vous êtes Telaſie ; à quoi ſert ce jeu & ce vain déguiſement ? pourquoi me voulez-vous faire douter de mon bonheur ? Mais je crains que ſous les mêmes traits vous n'ayez plus le même cœur. Oui c'eſt vous, Telaſie ; mais votre cœur eſt changé : ah ! ne vous ſouvenez-vous plus de la lettre que vous m'avez écrite ? Pourquoi me parlez-vous pour Termille ? ſongez ſeulement à vous prêter au deſſein que j'ai de vous tirer de ſes mains ; je vous jure que je n'ai pour elle que de la reconnoiſſance, & que je fuirai ces lieux, dès que vous pourrez les fuir avec moi.

C'eſt donc là ce que tu m'apprêtes, ingrat, s'écria Termille, en entrant tout d'un coup d'un air furieux ; va, Telaſie eſt encore en ma puiſſance ; je ſai tes deſſeins, je les préviendrai : & toi, ajouta-t-elle en s'adreſſant à Telaſie, retourne aux emplois qu'exercent chez moi les plus viles eſclaves, & ne te préſente plus jamais devant mes yeux. Je vous cede un amant que j'adore, répondit Telaſie en ſe jettant à ſes genoux ; que me de-

man-

mandez-vous de plus? j'ai fait tout ce que j'ai pû pour trouver, ou pour rendre mon amant infidele; jugez, généreuſe Termille, de l'effort que j'ai fait ſur moi-même. Helas! peut-être que s'il ne m'avoit point revûe, il ne ſe ſeroit plus ſouvenu de moi. Pourquoi m'aimeroit-il deſormais? il eſt vrai qu'autrefois il m'a donné ſon cœur, mais les tems ſont changés: j'étois libre alors, & dans un état aſſez brillant; à préſent il ne voit plus en moi qu'une eſclave infortunée, tandis qu'il voit en vous tout ce qui peut le rendre heureux. Oui, Madame, il vous aime ſans doute, & ſi vous croyez que ma preſence en ces lieux mette quelque obſtacle à votre amour, rendez-moi la liberté, dérobez ma préſence aux yeux d'Ariſtée, ou renvoyez-moi chez mon pere à Bizance: je quitterai pour vous tout ce que j'ai de plus cher au monde.

En ſeriez-vous capable, répondit Termille? non, je ſens bien que vous ne pouvez ceſſer d'aimer Ariſtée, & qu'il vous adorera toujours. C'en eſt fait; je n'ai plus de colere: elle étoit injuſte; je la condamne: plût aux

Dieux

Dieux que ma foibleſſe me permît d'imiter votre généroſité, & de vous rendre un amant digne de vous! mais ſa conſtance me le fait aimer davantage, & j'envie votre bonheur. Rendez graces au Deſtin qui vous raſſemble; cependant ma paſſion cede à ma raiſon, & je ſuis abſolument réſolue de ne plus troubler l'union de vos cœurs. Helas! peut-être que je ne ſuis pas libre de diſpoſer du mien, comme je l'ai cru juſqu'ici, & que Peon mon époux vit encore; ce doute ſeul doit ſuffire pour éteindre une ardeur naiſſante. Les Dieux par un ſonge funeſte m'ont averti cette nuit de ce qui devoit m'arriver: j'étois déja dans le Temple, où Ariſtée alloit devenir mon Epoux, lorſque j'ai cru voir une jeune fille qui eſt venue interrompre la cérémonie. Troublée de cet aſpect, je portois mes regards de tous côtés, lorſque Peon m'a ſemblé ſortir de l'abîme, en m'appellant à lui. Perfide, s'eſt-il écrié, tu revois ton époux; il revient des enfers pour te cauſer de nouveaux tourmens. En même tems j'ai vû les Furies prêtes à me déchirer; mon cœur étoit embraſé

braſé d'une flâme dévorante, que vainement je m'efforçois d'éteindre. Peon s'eſt enſuite adreſſé à vous, & je vous ai vûs l'un & l'autre chargés de chaînes tomber dans l'abîme avec lui. Faudra-t-il que ce ſonge s'accompliſſe? ah! puiſque Telaſie, qu'on croyoit chez les morts, paroît encore à nos yeux, Peon pourroit bien revenir pour me tourmenter, & accroître des maux que je croyois à leur comble: Dieux! qu'elle ſeroit ſa jalouſe rage, en voyant couler mes pleurs pour Ariſtée! la mort ſeroit alors ma ſeule reſſource.

A peine Termille achevoit-elle ces paroles, qu'on vit entrer ſix hommes, dont un qui avoit un poignard à la main, s'approcha de Termille, en la menaçant. Perfide, dit-il, c'eſt donc ainſi que tu te comportes en mon abſence? J'ai tout appris, & ta mort eſt certaine. Arrêtez, lui dit un homme de bonne mine qui le ſuivoit, arrêtez, Peon; ce n'eſt point là ce que vous m'aviez promis. Le nom de Peon étonna tout le monde; Termille tomba évanouïe entre les bras de ſes femmes, & Ariſtée fut très-ſurpris

pris de revoir un homme que Termille lui avoit dit être chez les morts. Sors d'ici, infâme, lui dit Peon; ſors d'une maiſon que tu as deshonorée, ſi tu ne veux ſubir une mort auſſi infame que toi. Je reconnois Peon à ſes fureurs, répondit Ariſtée, & l'on ne m'a point trompé dans le portrait qu'on m'en a fait; tu fais paroître à mes yeux un indigne tranſport: mais tu n'épouvantes point mon courage; tu te deshonores par tes ſoupçons & par tes injures. Lâche, repartit Peon, je ne te laiſſe plus le parti de la fuite, & je te punirai moi-même; en même tems il s'avança ſur Ariſtée. Si tu n'étois pas l'époux de Termille, lui dit celui-ci, mon épée ſeroit déja teinte de ton ſang: mais je reſpecte ſon époux dans ſon indigne tiran.

Cependant Termille revenue de ſon évanouiſſement s'étoit jettée entre Peon & Ariſtée; Frappez ce cœur tout innocent qu'il eſt, diſoit-elle à Peon; que mon ſang verſé calme votre fureur, ſi je ne puis vous appaiſer qu'à ce prix. Tu mériterois bien la mort que tu me demandes, repartit Peon, pour avoir violé la foi que tu

m'as

m'as jurée à la face des Autels; mais une mort prompte n'eſt pas celle que je te deſtine; je veux longtems te faire gémir ſous le poids d'une vengeance que tu as ſi juſtement méritée. Ah! s'écria celui qui étoit venu avec Peon, que faites-vous? vous me rendez témoin de tant d'horreurs, moi qui vous ai ſauvé la vie que vous meritiez de perdre, & qui ne vous l'ai conſervée que pour Termille; eſt-ce là comme vous tenez votre promeſſe? mais je n'en ſuis pas étonné; la trahiſon que vous m'avez faite autrefois, devoit m'empêcher de m'expoſer à une ſeconde. Nous ne ſommes plus à Samos, répondit fierement Peon: là Piſiſtrate étoit le maître de ma vie: ici la ſienne dépend de moi. Oui, Piſiſtrate, tu n'as conſervé mes jours que pour revoir mon épouſe. Je te punirai des maux que tes freres m'ont cauſés. Tu revois Termille, je te l'ai promis: me voilà quitte de ma parole; il faut maintenant que je ſatisfaſſe ma vengeance; tu verras ſi je ſais punir ceux qui m'ont outragé. O ciel! s'écria Piſiſtrate, un homme peut-il réunir tant de vices enſemble?

Peon

Peon eſt jaloux, cruel, injuſte, ſanguinaire, ingrat, & il n'a aucune vertu; ô Termille, pourquoi faut-il que ce Barbare ſoit votre Epoux? Malheureux, ajouta-t-il en regardant Peon, crains de trouver la mort dont tu me menaces. Les yeux de Piſiſtrate étoient enflammés de colere pendant qu'il parloit ainſi: Peon n'en put ſoutenir les regards, & ſortit en menaçant. Le ciel s'attachera-t-il toujours à me perſécuter, continuoit Piſiſtrate? quoi Peon, à qui j'ai ſauvé la vie, menace de me l'ôter! Par quel hazard mon barbare Epoux vous doit-il le jour, demanda Termille? dans quels lieux le Sort l'avoit-il conduit, & comment l'avez-vous rencontré?

Je partis d'Epheſe, répondit Piſiſtrate, en même tems que vous entreprîtes le voyage d'Alexandrie, & je me rendis à Samos; j'apperçus un de mes freres ſur le rivage: je courus pour l'embraſſer; mais je fus fort étonné quand je le vis fuir ma preſence. Je l'appellai en vain; il continua de s'éloigner, & tous ceux qui me rencontroient, ne paroiſſoient plus me

: reconnoître. Je ne ſavois que pen-
d'une telle reception. Ma longue
iſon m'a-t-elle changé tellement,
: diſois-je, que mes meilleurs amis
me reconnoiſſent plus ; qu'ai-je
t qui leur inſpire de l'horreur ? he-
! je croyois trouver auprès d'eux
conſolation des maux que j'ai ſouf-
:ts, & aucun ne reçoit mes em-
aſſemens. J'allai le lendemain chez
lui de mes freres que j'avois toû-
urs diſtingué des autres par ma
ndreſſe, & qui m'aimoit également.
e reconnoiſſez vous plus votre frere
ſiſtrate, lui demandai-je ? tous les
iagrins qu'il a eſſuyés pendant une
ngue abſence vous le feront-ils mé-
›nnoître ? Ah mon frere, s'écria-t-
, eſt-ce bien vous-même qui paroiſ-
z ? n'eſt-ce point votre ombre qui
ent ſe plaindre que nous differons
op à venger votre trépas ? elle ſera
entôt ſatisfaite. Non, lui dis-je, je
:. ſuis point une ombre, je jouïs en-
›re de la lumiere, & je puis goûter
plaiſir de vous revoir. En même
ms je l'embraſſai. Pardonnez-moi,
e dit-il ; je vous croyois deſcendu
iez les morts ; mais puiſque vous

res-

reſpirez encore, je ſuis trop heureux. Mais comment avez-vous échappé à la mort ? On nous avoit aſſurés que le cruel Peon vous avoit percé de mille coups. Comme nous n'entendîmes plus parler de vous, nous ne doutâmes point de ce malheur, & nous réſolûmes de vous venger : nous nous embarquâmes ſur un brigantin, & nous allâmes enlever Peon d'une maiſon de campagne où il étoit alors; nous l'amenâmes ici & nous l'enfermâmes dans une obſcure priſon, en attendant que nous lui fiſſions ſubir une mort digne de ſon crime. Non, répondis-je à mon frere, Peon ne mourra point : il eſt vrai qu'il a eu deſſein de me tuer; auſſi n'eſt-ce pas pour l'amour de lui que je veux le ſauver; c'eſt en conſideration de Termille que j'adore encore, & dont il eſt l'époux; ainſi je vous prie de lui rendre la vie & la liberté. Je vous vengerai malgré vous, repartit mon frere : venez, ſuivez-moi; je vais vous conduire dans la priſon où Peon eſt enfermé : nos freres m'y attendent.

Je le ſuivis, bien réſolu de mettre Peon en liberté, quoi qu'il m'en dût coûter.

coûter. Je deſcendis donc avec lui dans une cave très-profonde, où tout inſpiroit de l'horreur. Une lampe placée dans un coin de ce lieu affreux jettoit une lueur ſombre & lugubre, qui ne ſervoit qu'à diſtinguer les tristes images qui y étoient repréſentées. Mes freres y avoient fait peindre tous les ſupplices dont on avoit puni les grands ſcélérats, & ces portraits étoient continuellement devant les yeux de Peon; un Domeſtique étoit auprès de lui, non pour le ſervir, mais pour lui demander quel ſupplice il choiſiroit de tous ceux qu'il avoit devant les yeux, & lui peindre enſuite avec des traits vifs & terribles celui qu'on lui feroit ſouffrir bien-tôt; on ne differoit ſa mort que pour le punir davantage; chaque repas étoit le dernier, lui diſoit-on, qu'on lui préſentoit; ainſi il ſe croyoit toujours aux portes de la mort, & jamais on ne le délivroit d'une ſi triſte vie. Quand j'entrai, il s'étoit retiré dans un coin de la priſon: ſes mains étoient chargées de chaînes peſantes qu'il ne pouvoit ſupporter: ſes cheveux heriſſés lui couvroient le viſage; ſes habits dé-

déchirés exprimoient les déchiremens de ſon cœur. On avoit attaché un grand miroir à la muraille, pour lui faire voir ſans ceſſe l'état horrible où il étoit réduit. Souvent il demandoit auſſi lâchement la vie, qu'il m'avoit indignement voulu donner la mort: On m'a ravi la lumiere du Soleil, diſoit-il; depuis un an je ſuis enfermé dans cette caverne obſcure, où je ſouffre les plus horribles tourmens. Piſiſtrate lui-même ne ſe vengeroit pas avec tant de cruauté; je demande grace en faveur de ſes mânes, que je tâcherai d'appaiſer: j'éleverai un tombeau à ſa cendre.

Cela eſt inutile, dis-je en entrant tout d'un coup dans ſa ſombre demeure, à la lueur pâle de deux flambeaux; Piſiſtrate n'eſt point mort. Alors il lui ſembla qu'une voix étoit ſortie des enfers. Tremblant, il ne put proférer aucune parole. Ses mains livides chargées de chaines écarterent avec peine les cheveux épars qui lui couvroient les yeux, & m'ayant regardé, il s'écria; Je ſuis perdu, je vois l'ombre de Piſiſtrate; les Dieux veulent me punir. Au contraire, lui répondis-je;

je,

je viens pour te faire rendre la liberté. A ce mot de liberté, il ne put s'empêcher de faire éclater ſa joye: O heureux jour, s'écria-t-il! ô genereux Piſiſtrate! ô douce lumiere, ô ma chere Patrie! je vous reverrai donc encore; je vais ſortir de ce lieu terrible, mes mains vont être libres; je ne verrai plus devant moi l'appareil de ces affreux ſupplices. Mais, Piſiſtrate, ne me trompez-vous point, rendrez-vous la liberté à un homme qui vous a voulu ravir le jour? Oui, lui dis-je, & c'eſt à Termille que tu en auras l'obligation. Termille! répondit-il: vous l'avez vûe depuis peu, & peut-être que.... On vit alors un mouvement de noire jalouſie ſe peindre dans ſes yeux étincelans & égarés: mais il ſut ſe contenir, & ſe contenta de me conjurer les larmes aux yeux, de le faire ſortir de ſa demeure affreuſe. Mes freres, charmés de me revoir, m'accorderent ſa liberté; & lui ayant fait ôter ſes chaînes, je le pris par la main, & le menai dans une chambre où je le fis changer d'habits. Enſuite l'ayant fait aſſeoir auprès de moi, je lui tins ce diſcours.

Souvenez-vous, Peon, de ce que vous m'avez fait autrefois, & de ce que vous me devez aujoud'hui; vous m'avez trompé par une fauſſe amitié, vous avez voulu m'ôter la vie; & je vous rends aujourd'hui un ſervice que vous ne pouvez attendre que d'un cœur genereux. Je vous demande pour reconnoiſſance de ce bienfait, que vous n'ayez plus de jalouſie. Termille vous aime, j'en ſuis garand: je l'ai vûe moi-même s'embarquer pour vous chercher à Alexandrie, où on lui avoit dit que vous étiez; vous avez eu juſqu'ici à ſon ſujet des ſoupçons injuſtes & honteux; baniſſez-les de votre eſprit, & ne faites point votre malheur de ce qui cauſeroit le bonheur du reſte des humains. Vous avez la plus belle & la plus vertueuſe femme du monde: jouiſſez de cet avantage; je veux moi-même vous reconduire à Epheſe, de crainte qu'il ne vous arrive quelque accident fâcheux pendant le voyage, de la part des ennemis que vous vous êtes faits. Je reverrai encore une fois Termille, pour lui dire un éternel adieu, & je reviendrai enſuite à Samos paſſer le reſte de ma vie avec

: mes freres. Peon voulut réſiſter
on deſſein de l'accompagner ici:
tez à Samos, me diſoit-il; ne vous
reſſez plus au ſort d'un malheu-
t: votre vûe augmenteroit les cruels
ords que j'ai de mon crime. Non,
répondis-je, je ne vous abandon-
ai point, que je ne vous aye remis
ieu ſûr; mes freres croiroient peut-
: me faire plaiſir, en me délivrant
vous.

'eon, qui craignoit la mort, con-
it à tout ce que je voulus; nous
s embarquâmes, & hier nous abor-
nes ſur ce rivage, où un de ſes
meſtiques lui vint rendre compte
tout ce qui s'étoit paſſé pendant
abſence, & lui apprit en même
ps que Termille avoit chez elle un
ne Tyrien qu'elle aimoit. Peon
put retenir ſon courroux; & de
inte que le prétendu amant ne ſe
vât à la faveur des ombres de la
it, il réſolut de ne faire ſavoir ſon
rivée qu'aujourd'hui. Vous ſavez
mme il s'eſt fait connoître; voyez
e devois m'attendre à ce traitement.
Piſiſtrate ceſſoit à peine de parler,
'une eſclave de Termille vint lui di-

re en tremblant, que toute la maiſon étoit entourée de Soldats ; que Peon les conduiſoit lui-même, & qu'il menaçoit de la faire périr, elle, & tous ceux qui étoient actuellement dans ſa maiſon. Il avoit en effet ſurpris un ordre du premier Magiſtrat, pour les faire tous arrêter.

Eh bien, dit Ariſtée, puiſque Peon en veut à notre vie, défendons-nous du moins, & tâchons de le prévenir lui-même. Alors les gens de la ſuite d'Ariſtée, de Cineas, & de Piſiſtrate ſe rangerent à côté de leurs Maîtres, réſolus de ſe défendre juſqu'à la derniere goute de leur ſang. Ceux qui n'avoient point d'armes prirent des bâtons, & s'armerent de tout ce qui leur tomba ſous la main. En cet état ils attendirent de pied ferme Peon & ſes Soldats, qui parurent bientôt. D'abord ils voulurent ſe ſaiſir d'Ariſtée ; mais il les repouſſa vaillamment & en tua pluſieurs. D'autres prennent leurs places, mais avec plus de précaution, & ils lancent leurs dards de loin. Peon étoit derriere les Soldats, & les animoit ſeulement de la voix. Quoi, diſoit-il, une vingtaine d'hommes preſque desarmés vous font recu-

reculer ! Ariſtée qui l'entend, s'avance vers lui : quoique retranché derriere plus de cent Soldats, Peon trembla, & fut prêt à fuir. Cineas & Piſiſtrate combattoient de leur côté en gens qui deſesperoient de leur vie, & qui déſiroient néanmoins de la ſauver. Leurs domeſtiques, animés par le peril de leurs maîtres, faiſoient ce qu'ils pouvoient pour les dégager. Les uns prennent de groſſes planches, & les jettent ſur les Soldats, qui en ſont accablés ; d'autres les renverſent à coups d'épées, & peut-être les auroient-ils contraints de fuir, ſi leur nombre n'eût augmenté à chaque inſtant ; car un Soldat abattu ſembloit en faire reparoître dix. Cependant Ariſtée & ſes amis tâchoient de s'ouvrir un paſſage juſqu'à Peon ; mais ce lâche qui les inſultoit de loin, les craignoit de près & fuyoit. Les gens d'Ariſtée, de Cineas & de Piſiſtrate étoient preſque tous bleſſés ; Cineas même étoit tombé aux pieds de ſon cher Ariſtée ; Piſiſtrate vit emmener Termille, & déja les Soldats ſaiſiſſoient Telaſie, qui étoit auprès d'elle. L'amour & l'amitié ſe combattirent alors dans

le cœur d'Ariſtée. Il vola au ſecours de ſa maîtreſſe, & revint avec la même promtitude auprès de ſon ami, que les Soldats vouloient enlever. Piſiſtrate ſe défendoit encore, & tâchoit de joindre Peon, & de mourir en le perçant.

Leur réſiſtance ne put durer plus long-tems: Piſiſtrate faiſant un dernier effort pour joindre Peon, ſe trouva enveloppé de toutes parts: ſon épée ſe briſa, & il fut pris. Cependant Ariſtée défendoit ſon cher Cineas renverſé & couvert de ſang: il ſe vit enfin accablé lui-même, & contraint de ceder avec tous les autres. Peon les voyant tous en ſa puiſſance s'approcha d'eux, & les chargea d'injures: Les Dieux, dit-il à Ariſtée, t'ont mis enfin tomber ſous mes coups: va, je ſaurai profiter de la grace qu'ils m'ont accordée, pour te punir comme tu le mérites. Oſes tu bien nommer les Dieux, répondit Ariſtée? leur nom dans ta bouche eſt une impieté; s'ils te ſont aujourd'hui favorables, c'eſt qu'ils veulent te laiſſer mettre le comble à tes crimes, pour t'accabler bientôt du poids de leur juſtice; ils n'ont

pas

pas voulu que tu mouruſſes de ma main, cette mort t'auroit été trop glorieuſe; ils te reſervent un châtiment digne de tes forfaits. Otez cet homme de ma préſence, dit aux ſoldats Peon épouvanté, & conduiſez-le avec tous les autres dans la priſon publique.

Les ſoldats executerent les ordres de Peon, & après avoir fait panſer la bleſſure de Cineas, ils l'enfermerent avec ſon ami dans un cachot obſcur. Mon cher Cineas, lui diſoit Ariſtée, vous avez attaché votre ſort au mien: faut-il que la fortune qui nous perſécute, nous empêche de goûter la douceur d'une ſi belle union? Supportons nos malheurs avec conſtance, répondit Cineas, & rendons-nous dignes d'un meilleur ſort: ne nous plaignons point; laiſſons-nous plaindre par ceux qui ſeront inſtruits de nos maux & de notre courage à les ſupporter; montrons dans nos fers plus de tranquillité que Peon n'en a peut-être au milieu de ſes amis & de ſes richeſſes. Demain ſans doute nous paroîtrons devant les Juges d'Epheſe. Parlons en offenſés & non en ſupplians. Ne flattons point par d'indi-

gnes ſoumiſſions l'orgueil ſi ordinaire à ceux qui tiennent entre leurs mains la deſtinée d'un accuſé. Votre gloire doit vous être encore plus chere que Telaſie : ainſi ne vous démentez point pour faire enſorte qu'on vous la rende : en la redemandant aux Juges, faites-le ſans baſſeſſe : ſongez en leur parlant que vous êtes fils d'Hippias, un des premiers Sénateurs de Tyr, & qu'elle eſt fille du Général des Bizantins.

Cineas inſpiroit ainſi du courage à ſon ami, par des paroles qui marquoient une ame au-deſſus des revers. Ariſtée lui diſoit : Les Dieux pour ma conſolation vous attachent à moi ; & pour me faire connoître également votre ſageſſe & votre amitié, ils ont voulu que nous ſouffriſſions enſemble. C'eſt vous qui m'avez toujours ſoutenu dans mes malheurs. C'eſt auſſi de vous que je tire ma force, lui répondit Cineas. Heureux effet d'une vertueuſe & ſolide amitié ! prêts à tomber l'un & l'autre, nous nous tendons la main pour nous ſoutenir mutuellement. Si on nous rend juſtice, repartit Ariſtée, il faudra dans la ſuite

nous

nous venger de la perfidie & de la méchanceté de Peon. Le desir de la vengeance est indigne d'un grand cœur, reprit Cineas; il est juste de défendre ses jours, quand un ennemi les attaque; mais c'est une marque de foiblesse de ceder à son ressentiment: la veritable vertu n'est point vindicative. Peon ne merite pas d'ailleurs que l'on songe à le punir; il est indigne des coups que nous pourrions lui porter.

On alla redire à Peon les discours que ces deux amis tenoient dans leur prison: il y accourut aussi-tôt. J'ai peur, dit-il d'un air insultant, que vous ne vous fassiez l'un à l'autre des reproches qui vous brouilleroient ensemble. Pour vous les épargner, je vais vous faire séparer. Si nous avions une ame comme la tienne, repartit Aristée, tu pourrois craindre ce que tu dis; mais quoique la fortune nous accable, nous ne nous démentirons point; & rien ne sera jamais capable d'alterer notre amitié. Tu n'es point touché de ce nom; tu n'en connois point la douceur, parce que les Dieux que tu as offensés par mille

crimes, ne t'ont point accordé le don d'éprouver les doux tranſports qu'inſpire la vûe d'un veritable ami: tu ne ſaurois goûter ce bien, le plus précieux que les Dieux faſſent aux hommes; jaloux d'un bonheur que tu ne peux reſſentir, & peu content de nous arracher l'un à l'autre, tu viens augmenter par ta preſence l'horreur de cette priſon; la vûe d'un monſtre tel que toi eſt pour nous le plus grand des ſupplices.

Crois-tu m'ébranler par ces vaines paroles, repartit Peon? tu te vois expoſé à toute ma vengeance, & ſachant que tu ne dois point eſperer d'indulgence de ma part, tu veux faire éclater un faux mépris pour une vie que tu conſerverois par les plus grandes lâchetés, ſi ma clémence te laiſſoit quelque rayon d'eſperance. Les lâches croyent que les autres ſont ce qu'ils ſont eux-mêmes, reprit Ariſtée; & tu t'imagines ſans doute que nous te demanderons la vie, comme tu l'as demandée aux pieds de Piſiſtrate. Perfide, tu ne pouvois ſoutenir ſes regards, & les nôtres te font trembler; tu nous crains encore, tout en-

enchaînés que nous ſommes, & ces bras deſarmés ſemblent te faire pâlir d'effroi : voi ſi nous avons devant toi l'air humilié ; regarde ſi nos larmes coulent ; parlois-tu ainſi aux freres de Piſiſtrate ? ſupportois-tu, comme nous, le ſort où tes crimes t'avoient réduit ? Qu'on les ſépare, s'écria Peon en ſe tournant vers les gardes de la priſon, & qu'ils ne ſe revoyent plus que devant les Juges qui doivent les condamner à la mort : Tu ne me braveras pas long tems, continua-t-il en s'adreſſant à Ariſtée ; & demain ton ſupplice me vengera de ton inſulte. Alors les gardes ſe ſaiſirent de Cineas, & l'emmenerent dans un autre lieu de la priſon.

Ariſtée ſe voyant ſeul, s'abandonna aux plus triſtes reflexions. Comment tournera cette affaire, diſoit-il ? que deviendront Telaſie, Cineas, Termille, Piſiſtrate, que deviendrai-je moi-même ? où ſont-ils ? aucun d'eux n'eſt reſté près de moi : le barbare Peon nous a ſéparés inhumainement les uns des autres. Ah ! Termille, que votre amour imprudent me coûte d'allarmes ! Cependant je

n'ai point à me plaindre de vous : vous êtes auſſi l'objet du courroux de Peon, & ſans vous je n'aurois point retrouvé Telaſie. Mais j'ai tout à craindre : Peon eſt puiſſant dans la Ville & dans le Sénat, & nous n'y connoiſſons perſonne. Il eſt au milieu de ſes parens & de ſes concitoyens. Nous ſommes dans un païs étranger, où la ſeule haine de Peon nous a fait connoître. Nous avons pour reſſource notre innocence ; mais l'innocence, toujours connue des Dieux, n'en eſt pas toujours protegée, & les Juges de la terre ſont ſouvent en cela leurs trop fideles images.

Cependant on vint avertir Ariſtée de ſe tenir prêt à paroître bien-tôt devant les Magiſtrats. On donna le même avis à Cineas, à Termille, & à Piſiſtrate ; & quelques heures après, le Sénat étant aſſemblé, on les alla chercher, & ils entrerent dans le lieu où s'exerçoit publiquement la Juſtice. Cineas & Ariſtée ſe rejoignirent auſſi-tôt. Notre innocence & la verité vont plaider pour nous, dit Cineas à ſon ami ; attendons tout de la juſtice des Magiſtrats, & eſperons qu'ils

; ſeront éclairés par les Dieux.
:s Sénateurs s'étant aſſis, toute
mblée s'inclina devant eux; ils
:nt revêtus de longues robes de
.n d'Egypte teintes à Tyr: celui
préſidoit ayant fait un ſigne de
ıain, Peon s'avança, & parla

ıges éclairés & integres de la Ci-
l'Epheſe, écoutez mes plaintes,
›uniſſez les coupables. Il y a en-
n un an que je fus enlevé de ma
ion par les freres de Piſiſtrate, &
ſporté dans l'Ile de Samos. Ces
ımes injuſtes & cruels, irrités de
que le pere de Termille m'avoit
né la préference ſur leur frere, &
:e que j'en étois devenu l'époux,
nfermerent dans un cachot obſcur;
la lumiere du jour ne pénetroit
ıutant qu'il falloit pour me faire
:evoir l'horreur de ce lieu. Je res-
preſque un an dans cette affreuſe
ıeure; enfin Piſiſtrate vint à Sa-
;, & étant entré dans ma priſon,
ıe promit la liberté, ſi je voulois
ıtribuer à faire livrer une porte
ipheſe aux Samiens. L'amour de
vie & de la liberté, ſi naturel à

tous les hommes, me fit promettre tout ce que l'on exigea de moi, étant bien reſolu de ne point l'exécuter ; je m'embarquai avec Piſiſtrate, & les Samiens équiperent des vaiſſeaux pour ſeconder cette trahiſon.

Piſiſtrate n'eſt donc en votre ville, ô Epheſiens, que dans le deſſein d'y pratiquer des intelligences : il m'a voulu corrompre, & il a eſperé que par mon moyen il en corromproit bien d'autres. Mais puiſſai-je plûtôt périr mille fois, que de trahir ma patrie. Le traître eſt en votre pouvoir, ô Epheſiens : pardonnez à la foibleſſe que j'ai eue de promettre un crime ; l'aveu ſincere que j'en fais ſans délai à mon arrivée, doit vous faire connoître que je n'eus jamais deſſein de l'exécuter, & ma ſincerité merite votre indulgence.

Ces paroles de Peon exciterent un grand murmure dans l'aſſemblée, & quoique la plûpart connuſſent ſon mauvais caractere, ils ajouterent foi à ce qu'il diſoit, & demanderent hautement que Piſiſtrate fût puni.

Peon fit alors un ſigne de la main, pour

pour faire connoître qu'il avoit encore quelque choſe à dire, & pourſuivit ainſi : Permettez-moi de continuer mes juſtes plaintes, ô équitables Magiſtrats, & enſuite vous prononcerez le jugement que vos lumieres vous dicteront. Arrivé à Epheſe, je croyois pouvoir me conſoler dans ma maiſon des rigueurs d'une longue captivité ; mais je n'y trouvai que trouble & confuſion ; elle étoit remplie d'étrangers : deux jeunes Tyriens étoient à côté de Termille mon épouſe, & l'on m'a aſſuré qu'elle avoit fait avec eux le voyage d'Alexandrie à Epheſe ; qu'elle aimoit éperduement un de ces deux Tyriens, nommé Ariſtée ; & que ſi je ne fuſſe arrivé à tems, elle l'auroit épouſé dans peu de jours : qui a jamais eu plus de ſujet que moi de vous demander juſtice ? quoi, pendant l'abſence de ſon époux, une femme recevra chez elle des hommes, & au mépris des loix & de l'honneur, fera éclater une paſſion honteuſe ! J'ai obtenu un ordre pour arrêter ma femme & les deux Tyriens, avec leur ſuite ; & Piſiſtrate s'étant trouvé chez moi en même tems, on s'eſt ſaiſi de

lui

lui. Cependant ils ont réſiſté, & plus de vingt ſoldats ont ſuccombé ſous leurs coups. Vous voyez ce que mérite Piſiſtrate qui a voulu attenter à votre liberté, après m'avoir ravi la mienne; les deux autres, pour avoir deshonoré ma maiſon, & tous trois enſemble pour avoir été rebelles aux ordres de la République.

Le peuple qui ne ſuſpend jamais ſon jugement, & que la premiere idée entraîne toujours, crut que Peon avoit raiſon, parce qu'il avoit parlé le premier; & déja pluſieurs demandoient la condamnation des accuſez: mais les Juges impoſerent ſilence à la multitude, & ordonnerent à Piſiſtrate de répondre aux accuſations de Peon. Piſiſtrate parla donc en ces termes.

Juges d'Epheſe, & vous Citoyens, écoutez la juſtification d'un innocent qu'on veut faire paroître coupable. Peon m'accuſe de crimes que lui ſeul eſt capable de commettre: je ſuis né à Samos, & j'ai fait autrefois quelque ſéjour à Epheſe, retenu dans cette Ville par les charmes de Termille que j'eſperois épouſer. Je fus le rival de

Peon,

Peon, qui avoit le même deſſein que moi, & peut-être m'auroit-on preferé à lui, s'il ne m'avoit contraint de fuir, après m'avoir aſſaſſiné. Oui, ce même homme qui m'accuſe aujourd'hui, m'a donné pluſieurs coups de poignard, dont voici encore les marques. Il crut m'avoir tué, mais des pêcheurs me ſecoururent; ils ſavent la verité, & il eſt aiſé d'avoir leur témoignage, qui confondra mon lâche accuſateur. J'eus des raiſons particulieres pour ne vous point demander juſtice alors; mais ces raiſons ceſſent aujourd'hui, & je vous la demande au nom de Themis. A l'égard de ce prétendu deſſein que l'impoſteur m'impute, il eſt aiſé de vous en faire connoître la fauſſeté. Guéri de mes bleſſures, je m'en retournai à Samos: je fus ſurpris d'y trouver Peon dans une priſon obſcure, où mes freres l'avoient fait mettre pour punir le crime qu'il avoit commis à mon égard. Bien-tôt je l'en tirai généreuſement, & de peur que mes freres ne le fiſſent périr malgré moi, je le ramenai ici malgré eux. Quelques jours avant notre départ, on avoit bâti dix vaiſ-

ſeaux

ſeaux dans notre Ile. Peon met aujourd'hui à profit cette circonſtance, pour m'accuſer d'un deſſein tramé contre Epheſe. Suffit-il d'accuſer, ſans ſe mettre en peine de prouver un chef d'accuſation? C'eſt ce que je le défie de faire: car quelle apparence que je ſois coupable du projet qu'il m'impute? Il dit que je l'ai engagé à livrer une des portes de la ville d'Epheſe aux Samiens. Quelle autorité, quel commandement a-t-il dans cette ville? Si j'avois formé ce deſſein, ſeroit-ce à lui que je me ſerois adreſſé? ne ſais-je pas que les Epheſiens ſont trop prudens pour lui rien confier? D'ailleurs, tout le monde ſait à quel deſſein les vaiſſeaux de Samos ont été nouvellement conſtruits. Nous avons actuellement la guerre avec les Lesbiens: comment étant en guerre avec ces Inſulaires, voudrions-nous la declarer aux Epheſiens nos alliés, & comment aurions-nous formé le projet de ſurprendre leur ville par trahiſon? La calomnie de Peon eſt donc groſſiere, & heurte la vraiſemblance. Songez que mon dénonciateur eſt un homme decrié par ſa mechan-

ce-

ceté, & à qui ſa conduite paſſée à mon égard doit faire perdre aujourd'hui toute créance.

Le peuple ayant entendu le diſcours de Piſiſtrate, changea de ſentiment, & ſe déclara contre ſon accuſateur. Il attendoit avec impatience le jugement du Senat, lorſque le Preſident ſe leva, & ayant recueilli les voix, avant que de prononcer ſur le fond de la cauſe, ordonna qu'on fît comparoître les pêcheurs dont Piſiſtrate avoit parlé, afin de les interroger: enſuite on ordonna aux deux Tyriens de répondre. Ariſtée prit alors la parole, & dit:

La juſtice de notre cauſe & les lumieres de nos Juges nous raſſurent contre les calomnies de Peon; il nous accuſe d'avoir deshonoré ſa maiſon, comme s'il n'étoit pas permis d'accepter un logement quand on nous l'offre: nous avons delivré Termille d'un peril où elle étoit expoſée près d'Alexandrie, & par reconnoiſſance elle nous a invités à loger chez elle dans une ville où nous ne connoiſſons perſonne. Nous avons demeuré chez elle deux jours, & ſur ces entrefaites

Peon

Peon eſt entré chez lui un poignard à la main ; il y a conduit une troupe de Soldats pour nous arrêter : il eſt vrai que nous nous ſommes défendus, mais étions-nous inſtruits ſi ces gens armés n'étoient point des miniſtres de ſa vengeance, s'ils venoient pour nous égorger, ou s'ils vouloient ſeulement nous amener devant vous ? Peon m'accuſe d'adultere, mais qu'a-t-il dit pour le prouver ? la vertu de Termille, connue de tous ſes Concitoyens, n'eſt-elle pas au contraire une preuve de ſon innocence & de la mienne ? Citoyens d'Epheſe, vous que Diane a pris ſous ſa protection parce que vous revérez les loix de la pudeur, vous connoiſſez Termille, vous connoiſſez Peon ; pouvez-vous douter de l'impoſture & de l'innocence ? Comment un homme qui a été capable d'aſſaſſiner ſon ami, oſe-t-il ſe preſenter devant des Magiſtrats ? N'a-t-il pas été ſur le point de percer ſon épouſe & ſon beau-pere ? le poignard étoit déja levé ſur le ſein de Termille ; & elle n'a dû la vie qu'au bruit répandu de la mort de Piſiſtrate. Ses freres ont-ils eu tort de punir Peon de ſon

atten-

tat ? Des Juges integres croiront-
r ſa parole un aſſaſſin, un par-
? Les accuſations qu'il a inten-
contre Piſiſtrate ſur ſa prétendue
on, & contre moi auſſi bien que
e l'honneur de ſon épouſe, ſont
ouveau crime qu'il faut encore
re à tous ſes autres forfaits, &
il doit être rigoureuſement puni.
ndant qu'Ariſtée parloit ainſi, on
rcevoit ſur le viſage des Juges,
, avoient horreur de Peon ; le
le même commençoit à murmu-
contre lui, mais cette haine aug-
a encore lorſque le pere de
nille & Termille elle-même paru-
au milieu de l'aſſemblée. Ils ſe
rent tous deux aux pieds des Sei-
urs, & le vieillard leur parla ain-
iges ſouverains d'Epheſe, écoutez
oix d'un Citoyen, membre du
t, aujourd'hui obligé d'abandon-
le Tribunal pour venir implorer
s genoux la juſtice qu'il a coûtu-
le rendre avec vous. On accuſe
fille ; je viens la défendre, non
eſcorté d'une foule d'amis puis-
, comme Peon ; mais ſeulement
mpagné de l'innocence & de la
verité.

verité. Ce même Peon, qui oſe ici paroître, a levé ſur moi un bras parricide: le nom de pere de ſon épouſe n'auroit point rallenti ſa fureur, s'il ne m'avoit vû en état de lui ôter à lui-même une vie qu'il me vouloit faire perdre. Quel Citoyen n'a point à ſe plaindre de lui? Sont-ce les maux qu'il a ſoufferts durant le cours d'un long empriſonnement, qui pourroient vous toucher en ſa faveur? ſi cela eſt, tous les coupables que vous deſtinez à un ſupplice ignominieux, courbés ſous le poids des chaînes dont votre juſtice les charge, doivent exciter votre pitié, & leurs crimes demeurer impunis. La vertueuſe Termille, le brave Piſiſtrate, le genereux Ariſtée, le ſage Cineas ſeront-ils condamnés ſur l'accuſation d'un homme, dont le témoignage doit être ſi ſuſpect, & dont la paſſion & l'impoſture éclatent dans ſes accuſations? Obſervez ſa contenance; remarquez cette fermeté qu'il affecte & qu'il n'a point; les regards qu'il lance ſur nous, & les cabales de ſes amis pour lui rendre le peuple favorable: car le jugement du peuple eſt d'un grand poids ſur l'eſprit

prit des Juges, qui ſouhaitent d'ordinaire voir leurs arrêts applaudis du public. O Juges, ne craignez point d'être deſaprouvés en condamnant Peon, & en puniſſant ſes impoſtures. La voix publique le condamne, & abſout ceux qu'il accuſe. Les Epheſiens ſe rangeront toujours du côté de la vertu & de l'innocence.

A peine le vieillard avoit-il achevé de parler, que tout le peuple en tumulte demanda que l'on fît des informations exactes de tous les crimes de Peon : cette ſentence préliminaire, dictée par le peuple, parut un coup de foudre au perfide Peon ; ſes lâches amis qui l'avoient accompagné juſques-là s'éloignèrent de lui peu-à-peu, & parurent l'abandonner. Cependant la fureur du peuple augmenta ; quelques-uns ſe jetterent ſur lui, & dans ce premier mouvement, ſans attendre un plus long examen, ils l'alloient tumultuairement traîner au ſupplice, malgré les Juges, ſi Termille oubliant les outrages de ce barbare époux, n'eût demandé ſa grace elle-même d'une maniere qui frappa tout le monde. Sages Epheſiens, s'écria-t-elle, ayez

ayez pitié d'une épouſe en pleurs qui vous redemande ſon mari ; & vous Juges, mettez-le ſous votre protection; j'oublie & je lui pardonne ce qu'il m'a fait ſouffrir. Tous ſes crimes, helas! ſont l'effet de ſa jalouſie extrême; funeſte paſſion, qu'il n'a point été en ſon pouvoir de reprimer, & qui a été cauſée ſans doute par le violent amour qu'il a pour moi: ſi vous le puniſſez, vous punirez l'innocence, puiſque je ne pourrai ſurvivre à ſon malheur.

Ce diſcours toucha extrêmement les Epeſiens. Les Senateurs admirerent Termille, & louerent ſa vertu; cette généroſité fit connoître au peuple combien elle méritoit peu les indignes traitemens qu'elle avoir reçus de Peon: & ils continuoient de le traîner hors de l'aſſemblée, ſi les Soldats, par l'ordre des Juges, ne l'euſſent arraché de leurs mains. Peon ſe raſſura alors, & en s'adreſſant au Senat, parla ainſi.

C'eſt en votre preſence, ô Senateurs, que je me vois maltraité par un peuple mutiné qui écoute plûtôt ſa paſſion que la juſtice. Les Magiſtrats d'Epheſe n'ont donc plus de pouvoir, & ils permettent que l'on traite ignominieuſe-

ninieuſement un de leurs principaux citoyens. Quelle fureur vous anime, peuple injuſte, ou quelle pitié vous touche? ſont-ce les larmes d'un vieillard, eſt-ce la généroſité affectée de la perfide Termille, ſont-ce les pleurs qu'ils ont répandus tous deux? les coupables ne peuvent-ils pleurer? cette même Termille, qui vient vous demander grace pour moi, ſouhaite ma mort avec encore plus d'ardeur que ceux d'entre vous qui ſont les plus animés: ô Epheſiens, ſouvenez-vous que Diane aime la juſtice & la pudeur, & que ſi vous me faites perir, elle ſaura me venger.

Alors quelques partiſans de Peon, qui étoient reſtés auprès de lui, rappellerent les autres qui s'étoient diſperſés. Raſſuré par leur préſence, il parla avec une hauteur inſolente, qui fit impreſſion ſur l'eſprit de pluſieurs. Ne craint-on point que je me venge, s'écria-t-il? me croit-on foible ou impuiſſant, juſqu'à ſouffrir impunément qu'on m'outrage? On me fera juſtice, ou je me la ferai moi-même. Sachez que j'y puis forcer les Senateurs. Alors il parla ſecrétement à un des ſiens

qui étoit à côté de lui, & lui dit de raſſembler au plûtôt tous ceux que l'argent ou les promeſſes pourroient engager à prendre ſon parti. Cet homme ſortit, & peu de tems après Péon ſe vit entouré de beaucoup de gens entierement à lui. Ce grand nombre de Citoyens armés inſpira de l'effroi aux Senateurs & au peuple même. Cependant le Preſident ſe levant, ordonna à Peon de renvoyer cette foule d'hommes dévoués à ſes interêts, qu'il avoit eu l'audace d'introduire dans le Senat. Mais ceux-ci s'écrierent tous à la fois qu'ils ne l'abandonneroient point, qu'on ne lui eût rendu juſtice. Les Senateurs voyant que le nombre en augmentoit à chaque inſtant, & ſe rendoit aupres de Péon, ne voulurent point compromettre leur autorité, & rompirent l'aſſemblée ; alors tout le monde ſortit. Péon, qui étoit ſecretement amoureux de Telaſie, dont la beauté l'avoit ébloui, la força de le ſuivre comme ſon eſclave, malgré les cris & les efforts d'Ariſtée, & l'ayant confiée a la garde de quelques-uns de ſon parti, il leur ordonna de la mener dans une de ſes maiſons. Ariſtée ne put voir

cette violence ſans ſe plaindre
ement, & il ſortit deſeſperé, ſuivi
Cineas & de Piſiſtrate.
omme on n'avoit point encore
é un jugement définitif, on ne
ut pas rendre entierement la liberté
accuſés; mais auſſi on n'ordonna
qu'ils fuſſent reconduits en priſon,
on ſe contenta de leur aſſigner une
ſon particuliere où ils ſeroient ſous
arde de la République. Pour al-
à cette maiſon, il falloit paſſer de-
t le Temple de Diane, & ce jour-
toit deſtiné à un Sacrifice. Déja
ſtée étoit auprès du bucher, où les
imes mourantes enſanglantoient
ıtel; le Prêtre couronné de laurier,
a main encore fumante du ſang qu'il
oit de répandre, adreſſoit ſa priere
: Dieux. Puiſſans Maîtres de l'U-
ers, diſoit-il, vous ſur-tout, chas-
Diane, qui partagez le ſouverain
ıvoir avec les autres Deïtés, écou-
mes vœux, rendez-moi ma fille,
ſt tout ce qu'un pere déſolé vous
mande. Alors le nom d'Ariſtée &
Telaſie, que le peuple prononçoit, frappa l'oreille de ce Grand-Prê-
. Regardant celui que l'on nommoit

Ariſtée, il l'appella: Eſt-ce vous, fils d'Hippias, lui dit-il? je reconnois en vous ſon port & ſon air. Oui vous êtes Ariſtée, & je n'en puis douter. Mais qu'avez-vous fait de ma fille? puiſque vous êtes ici, elle y doit être avec vous. Mais pourquoi ce peuple vous ſuit-il? que vous eſt-il arrivé? qu'eſt-il arrivé à ma fille?

A peine le Grand-Prêtre achevoit-il ces paroles, en faiſant connoître à Ariſtée qu'il étoit Soſtrate pere de Telaſie, que Peon parut, ſuivi de tous ſes amis. Ils ſe jetterent auſſi-tôt ſur Ariſtée, ſur Cineas & ſur Piſiſtrate, qui ſaiſiſſant les morceaux de bois enflammés qui ſervoient à faire rôtir les victimes, ſe défendirent avec courage. Soſtrate, que ſon âge & ſon air majeſtueux rendoient reſpectable, leva les mains au Ciel, & fit des imprécations contre Peon & ceux qui le ſuivoient; & quoique plein de courage, il ne voulut point profaner la ſainteté de ſes habits & de ſon caractere, en ſe mêlant dans le combat. Cependant le peuple ému par ſes cris, & par ceux de Termille & des Prêtreſſes de Diane, ſe jetta ſur Peon, & Ariſtée pro-

profitant de ce moment, ſe refugia dans le Temple ; mais quel aſyle eſt reſpecté des impies ? Peon ayant repouſſé le peuple, pourſuivit Ariſtée dans le Temple même. Alors Soſtrate animé d'un zèle ardent, éclata contre lui ; Mortel ſacrilege, lui cria-t-il, retire-toi, ſors d'un Temple que ta preſence ſeule peut ſouiller : crains le redoutable courroux de la Déeſſe que tu offenſes, & ſache que les châtimens que le Ciel te deſtine te trouveront par-tout. Ceux qui ſuivoient Peon, intimidés par ces paroles, crurent voir la ſtatue de Diane lancer d'affreux regards ſur eux : ils en furent effrayés ; & ſortant du Temple, ils abandonnerent Peon, qui, épouvanté lui-même, ſortit auſſi avec précipitation & tout hors de lui-même. Alors Soſtrate ayant achevé le ſacrifice, ſe retira tranquillement avec Ariſtée, Termille, Cineas & Piſiſtrate dans un lieu ſecret du Temple ; & s'adreſſant à Ariſtée, lui demanda où étoit Telaſie. Helas répondit-il, elle eſt peut-être dans la priſon. Non, reprit Termille, Peon l'a fait conduire chez lui. Alors Soſtrate ſuivi de toutes les Prê-

treſſes, ſe mit ſur la porte du Temple, & voyant que le peuple gardoit un reſpectuenx ſilence, il en profita pour leur parler ainſi.

Illuſtres Citoyens, leur dit-il, vous qui avez pour protectrice la Déeſſe qui repare par ſa clarté la perte de la lumiere du Soleil, écoutez ma voix. Diane m'a promis qu'elle me rendroit par votre ſecours une fille que j'ai perdue depuis long-tems, & qui eſt maintenant au pouvoir de Peon. Acquittez la promeſſe que votre Déeſſe m'a faite; arrachez ma chere Telaſie des ſacrileges mains de ſon raviſſeur; rendez-la à ſon pere, qui vous la demande au nom de la grande Déeſſe. A ces mots, le peuple court vers la maiſon de Peon: ils enfoncent les portes, & en le cherchant lui-même pour l'immoler à leur fureur, ils demandent Telaſie pour la rendre à ſon pere; mais ils la chercherent en vain, ils ne trouverent ni Telaſie, ni Peon.

On le vint dire à Soſtrate, & ce vieillard déploroit déja ſon triſte ſort, lorſqu'un bruit ſoudain le fit rentrer dans le Temple. Telaſie, pourſuivie par Peon & par les gens de ſa ſuite, s'y étoit

étoit refugiée. Elle pouſſoit de grands cris, & appellant à ſon ſecours les Dieux & les hommes, elle embraſſoit la Statue de Diane. Soſtrate animé par la vûe de ſa fille, paroiſſoit hors de lui-même. Peuple d'Epheſe, diſoit-il, voilà ma fille, protegez-la contre un impie qui veut profaner un lieu ſacré, & qui ne craint point de paroître impudique dans le Temple même de la pudeur.

On ſe jetta ſur Peon, & on étoit prêt de l'entraîner hors du Temple pour le mettre en pieces. Mais le peuple plus religieux que lui, le voyant refugié dans le Sanctuaire de la Déeſſe & aux pieds de ſa Statue, ceſſa de le pourſuivre; & ſes amis craignant la fureur du peuple, ſe diſſiperent. L'état où Peon ſe trouva alors lui donna un air rampant, & fit diſparoître ſa fierté & ſon emportement: il ſupplia Soſtrate de le laiſſer échapper, & il l'en ſupplioit au nom de ces mêmes Dieux qu'il ne craignoit point, & qu'il avoit offenſés par mille crimes. Soſtrate lui fit ouvrir une porte ſecrete du Temple, par où il ſortit & ſe retira chez ſoi.

Dès que Soſtrate eut ceſſé d'être contraint par la multitude du peuple, il embraſſa tendrement ſa chere fille; Je vous revois donc, ma fille, lui dit-il: voilà le ſeul bien que je ſouhaitois. Telaſie n'oſoit répondre aux tendreſſes de ſon pere; honteuſe de ſa fuite, elle craignoit de juſtes reproches; il s'en apperçut & la raſſura, en lui diſant qu'il oublioit ce qu'elle avoit fait; que ſa jeuneſſe & les conjonctures l'avoient ſéduite, & qu'elle ne devoit ſonger qu'à recevoir ſes embraſſemens. Mais, continua-t-il, vous ne ſavez peut-être pas que votre départ a cauſé la mort d'Eliante. Quoi, dit Telaſie en répandant des pleurs, ma mere eſt morte! Oui, répondit Soſtrate; mais oublions cette triſte perte, pour ſonger au bonheur que j'ai de vous avoir retrouvée; je vous apprendrai tantôt des choſes dont vous ſerez ſurpriſe. Allons dans l'enceinte du Temple, où nous pourrons parler avec plus de liberté. Alors ils entrerent tous dans un grand ſalon: un Peintre fameux y avoit tracé les travaux de la chaſte Diane. D'un côté on voyoit cette Déeſſe un dard à la main

main, un carquois ſur le dos & les cheveux flotans ſur ſes épaules, courir à travers les forêts, ſuivie d'une troupe de jeunes Nymphes, qui imitant ſon exemple & mépriſant les plaiſirs de l'amour, ne s'occupoient que de ceux de la chaſſe. Dans un autre endroit, on remarquoit la Déeſſe entourée du gibier qu'elle avoit tué elle-même : elle paroiſſoit ſatisfaite d'une ſi heureuſe proye ; d'une main elle tenoit ſon dard, & de l'autre elle careſſoit la Nymphe qui avoit montré plus de viteſſe à pourſuivre, & plus d'adreſſe à tirer de l'arc : ſes autres compagnes, jalouſes des careſſes que celle-là recevoit de leur commune maîtreſſe, faiſoient éclater ſur leurs viſages animés une noble jalouſie, que Diane temperoit par des regards pleins de bonté, dont elle les favoriſoit toutes. On voyoit enſuite la Déeſſe ſe baigner à l'ombre, dans une claire fontaine bordée d'une herbe tendre & de fleurs naiſſantes. Le curieux Actéon, conduit par ſon malheureux deſtin, s'approchoit de ce lieu fatal. Diane l'appercevoit ; elle rougiſſoit de paroître nue devant ce jeune chaſſeur,

& s'agitant dans l'eau, elle la faiſoit rejaillir avec impetuoſité tout autour d'elle, pour ſe dérober à ſes regards. Un bois de cerf ſortoit inſenſiblement de la tête d'Actéon, tandis que les Nymphes allarmées ſe plongeoient dans l'eau juſqu'au cou, & ſe cachoient encore le viſage avec la main. Dans un autre tableau, la Déeſſe contente de ſa vengeance ſortoit du bain, ne craignant plus d'être vue dans ſa nudité, & le premier ſpectacle qui s'offroit à ſes yeux, étoit Actéon devoré par ſes propres chiens. On s'étoit bien donné de garde de repréſenter l'avanture de la Déeſſe, lorſqu'oubliant ſa fierté, elle avoit été épriſe des charmes du Berger Endymion. Si les Dieux ont leurs foibleſſes, c'eſt aux mortels à les taire.

LES

LES AVANTURES D'ARISTÉE ET DE TELASIE.

LIVRE VI.

APrès qu'ils eurent conſideré ces peintures, on ſervit par l'ordre de Soſtrate un repas frugal, tel qu'il convenoit dans un lieu également conſacré à la temperance & à la chaſteté. Soſtrate auprès de ſa chere fille n'étoit occupé que du plaiſir de la voir. Pour Ariſtée, il ſe ſeroit cru heureux ſi les

pourſuites de Peon ne l'avoient inquieté. Mais avant que d'être poſſeſſeur de la belle Telaſie, il devoit encore craindre, & pour elle & pour lui. Piſiſtrate auprès de Termille envioit le ſort d'Ariſtée. Termille étoit la plus à plaindre ; elle aimoit ſans eſpoir, & haïſſoit ſans remede. Cineas qui avoit l'eſprit plus libre, s'adreſſant à Soſtrate, lui dit : Sage Sostrate, je ne blâme point le plaiſir que vous cauſe la vue de Telaſie votre fille, mais vous devez ſonger qu'elle n'eſt point encore en ſureté : craignez que Peon ne vienne l'arracher d'entre vos bras. Soûtenu de ſes amis, que n'oſera-t-il point entreprendre ? Dérobons-nous aux coups qu'il peut encore nous porter ; fuyons lorſque nous le pouvons.

Tandis que Cineas parloit ainſi, on vit entrer dans la ſalle un Officier de la République, qui leur ordonna de la part du Sénat de reſter dans l'enceinte du Temple, juſqu'à ce qu'ils euſſent été jugés ; on promit d'obéir, & l'Officier ſe retira. Ce lieu à été pour moi juſqu'ici un ſûr aſyle, dit Soſtrate ; je m'y ſuis rendu par l'or-

dre

dre même de l'auguſte Diane, dont l'oracle m'avoit promis de m'y faire trouver la fin de tous mes malheurs. Je ne cherchois pas ſeulement ma fille quand je ſuis venu à Epheſe, mais encore mon épouſe. Oui, continua Soſtrate en s'adreſſant à Telaſie, Eliante n'étoit point votre mere: par mon ordre elle paſſoit pour l'être, & j'avois mes raiſons pour le faire croire. Maintenant je puis vous apprendre la verité, & ce qui m'a engagé juſqu'ici à la cacher. Ariſtée, qui avoit ſouvent entendu parler des avantures de Soſtrate à ſon pere Hippias, fut charmé de les apprendre de Soſtrate même, & le pria inſtamment de leur en faire le recit; mais Soſtrate voulut ſavoir auparavant, comment ſa fille avoit pû ſe dérober des mains de Peon, & pour l'éclaircir, elle parla ainſi.

Peon m'ayant fait envelopper & ſaiſir par ſes amis, ils me conduiſirent aſſez longtems ſeule. Quoi, me diſois-je, n'ai-je eſſuyé tant de dangers que pour périr, quand je me croyois près du port? Je pleurois Ariſtée, je le retrouve, & je le retrouve fidele;

mais ce n'eſt que pour le perdre auſſi-tôt. Peon qui arriva bien-tôt, ne me donna pas le tems de continuer, & en m'abordant d'un air doux & tendre, Ariſtée, me dit-il, aime Termille; ſi vous en doutez, votre amour vous fait illuſion. Changez comme lui: ſi vous le voulez, je répudierai Termille, & je vous épouſerai. Ce n'eſt donc point aſſez, lui répondis-je, des maux que tu nous a faits juſqu'ici? crois-tu ſurprendre ma foibleſſe par tes paroles artificieuſes? connoi Telaſie, & appren qu'elle n'eſt point capable de changer. Pourrois-je devenir infidele en faveur d'un homme qui me retient captive? Vous ne l'êtes point, repartit Peon: vous pouvez ordonner de votre ſort, en décidant du mien. Ne m'irritez point par un refus outrageant: craignez tout d'un homme qui peut tout, qui eſt le maître de vos jours, & de ceux de votre amant.

Les ſcélerats ſont ſouvent maîtres de la vie des autres, repris-je, juſqu'à ce que le ſupplice qui les attend en ait délivré la terre; fai ce que ta fureur te dictera; Je ne crains point la mort:

mort : Ariſtée ſait mourir comme moi, & tu trembleras encore en nous immolant tous deux. N'abuſez point de ma douceur & de mes bontés, repliqua Peon; je vous donne à choiſir, de m'aimer, ou de perir. Je perirai, lui repartis-je : j'aime mieux n'être plus, que d'être à toi. Tu vivras, mais tu verras mourir ton amant, interrompit Peon. Bien-tôt il ſera en ma puiſſance, malgré le Sénat & malgré tout le peuple d'Epheſe. Je ne doute point de ta cruauté, lui répondis-je; mais ſi mon amant meurt, je le réjoindrai bien-tôt chez les morts; là, nous ne te craindrons plus, & les Dieux qui voyent tes crimes & notre innocence, ne tarderont pas à nous venger. Non, tu ne mourras point, dit Peon : je ſaurai te contraindre de vivre; & ſi Ariſtée peut ſe dérober à la mort que je lui prépare, je la lui ferai ſouhaiter : il apprendra que je t'aime, il ſoupçonnera que je ſuis aimé de toi, & cette idée ſera ſans doute le plus grand de tous les ſupplices que je lui pourrois deſtiner.

Pendant que Peon parloit ainſi, il en-

entendit du bruit, & mettant la tête à la fenêtre, il vit qu'on ſe préparoit à enfoncer les portes de ſa maiſon. Le peuple eſt contre moi, dit-il, je ſaurai braver ſa fureur. Alors ſes domeſtiques s'étant rangés auprès de lui, Fuyons, leur dit-il, fuyons le courroux d'un peuple effréné ; laiſſons-lui décharger ſa rage ſur cette maiſon ; les Epheſiens s'en repentiront. Alors me prenant par la main, il me contraignit de ſortir avec lui par une porte de derriere, & de monter dans un petit char qui nous conduiſit à une maiſon qu'il a dans les prairies qui bordent ce Temple. M'ayant enfermée dans un lieu ſecret de cette demeure il ſortit, & me laiſſa dans de terribles inquiétudes. De la fenêtre de ma chambre je voyois le Temple de Diane ; Helas ! diſois-je, ſi je pouvois m'y refugier ! peut-être que Peon exécutera ſes menaces, & que mon amant va périr. Je regardois de tous côtés pour voir ſi je ne pourrois point être ſecourue, mais perſonne ne paſſoit aſſez près pour entendre mes cris. Un jeune arbre s'élevoit ſous mes fenêtres ; cette vue me donna des idées

de

de liberté, & me fit prendre une réſolution au-deſſus de la timidité de mon ſexe.

Je montai ſur la fenêtre, & j'en deſcendis enſuite en me confiant aux foibles branches de cet arbre, qui furent néanmoins aſſez fortes pour me ſoutenir. Je fis ſi bien, que peu à peu je deſcendis juſqu'en-bas, ſans m'être cauſé le moindre mal: mais alors je ne pus faire un pas. J'étois tellement émue, que je ne ſavois plus où j'étois. Je tremblois de tout mon corps, & je regardois avec effroi le trajet que j'avois à faire pour aller juſqu'au Temple. Cependant un mouvement ſubit m'ayant emportée, je me mis à courir de toutes mes forces. J'avois déja fait la moitié du chemin: à chaque pas que j'avançois, ma crainte diminuoit; je me ſentois ſoulagée comme d'un grand fardeau. Mais bientôt j'entendis le bruit d'un homme qui couroit après moi: je me retournai, & peu s'en fallut que je ne tombaſſe de frayeur, en reconnoiſſant Peon. Je faiſois des efforts inutiles pour avancer avec viteſſe; ſemblable à ceux qui effrayés en ſonge veulent fuir & ne

ne le peuvent. Peon m'appelloit en me menaçant; je repris un nouveau courage ; j'étois près du Temple, mais il étoit auſſi près de moi. Déja il tendoit la main pour m'arrêter, lorſqu'une pierre le fit tomber : cette chûte me donna de l'avantage ; j'en profitai, & j'entrai dans le Temple avant lui. Vous ſavez le reſte.

Ariſtée étoit charmé du recit de ſa maîtreſſe ; & Soſtrate l'écoutoit avec le plaiſir qu'on prend toujours au recit des périls paſſés de ceux qui nous intereſſent. Ariſtée auroit bien ſouhaité que Telaſie eût auſſi raconté comment elle s'étoit échappée auparavant des mains des corſaires qui l'avoient enlevée : mais il modera ſon impatience, & voyant que Soſtrate ſe préparoit à conter ſon hiſtoire, il l'écouta attentivement, & le Grand-Prêtre commença ainſi.

Vous allez être étonnée, ma chere fille, dit-il en s'adreſſant à Telaſie, d'apprendre qu'Eliante n'étoit point votre mere, mais ſeulement votre nourrice ; celle qui vous a donné le jour vous eſt inconnue, peut-être qu'elle reſpire encore, mais j'ignore où

où elle eſt ; ſa fuite l'a derobée à mon amour & à votre tendreſſe : le deſtin l'a forcé de nous abandonner tous deux. Mais il faut que je remonte plus haut, autant pour vous faire connoître le ſujet de ſa fuite, que la vertu d'Hippias pere d'Ariſtée.

Je ſuis de Tyr comme lui, & ce n'eſt qu'une paſſion funeſte qui m'en a fait ſortir. Unis par les doux liens d'une tendre amitié, nous paſſions des jours tranquilles, exemts des troubles que reſſentoient les autres hommes ; nous nous entretenions quelquefois de l'amour ſans le connoître, & nous penſions être à l'abri de ſes traits. Fuyons l'amour, diſions-nous, il eſt contraire à l'amitié : une maîtreſſe ne ſouffre point d'ami : notre cœur eſt trop borné pour contenir ces deux paſſions enſemble ; ou plûtôt, l'amour eſt trop imperieux, & ſon pouvoir eſt trop tyrannique, pour ſouffrir aucun partage.

Un jour que je me promenois ſur le rivage de la mer, je vis ſortir d'une petite barque une jeune perſonne parfaitement belle. Je la ſuivis d'abord par curioſité : ſes appas m'attacherent en-

enſuite à elle, & je ſentis que je l'aimois. Cette paſſion ne m'effraya point; l'amour n'eſt peut-être pas un ennemi ſi redoutable, me dis-je en ce moment; je veux ſavoir comment on aime, & goûter les plaiſirs que reſſentent, dit-on, les cœurs enflâmés; mais je ne veux point en eſſuyer les peines, & ſi mes chaines me deviennent importunes, je les romprai auſſitôt. Si je m'étois d'abord mis en garde contre l'amour, j'aurois ſans doute triomphé de lui; mais la paſſion naiſſante que je reſſentois, me ſembla d'abord douce & tranquille, & quand je voulus faire des reflexions, il n'étoit plus tems d'en faire. Je cherchois par-tout celle qui m'avoit charmé: Hippias ne m'occupoit plus comme auparavant, & quelquefois même ſa preſence m'étoit à charge. Vaincu comme moi par deux beaux yeux, il m'évitoit auſſi, & contre notre ordinaire, nous fûmes aſſez longtems ſans nous voir. Pendant ce tems-là je cherchois tous les moyens de me faire connoître à ma maîtreſſe: Dieu de Cythere, diſois-je, je connois ton ſouverain pouvoir; je me ſoumets au joug que

tu

m'impoſes ; ſi je ſuis heureux , je
lerai ſans peine de l'encens ſur tes
els ; je me conſacrerai à ton culte ;
:hanterai tes louanges : mais je ne
ırrai jamais ſupporter les rigueurs
ne maitreſſe , je ne pourrai même
g-tems ſupplier , ſi je ne ſuis é-
ıté.

Pendant que je priois ainſi le Dieu
i regne ſur tous les cœurs , ma char-
nte maîtreſſe ſe repreſentoit à mon
ırit. Je vous aime , diſois-je , ô
eſſe de mon cœur : ne pourrai-je
ıs l'apprendre , & mourrai-je ſans
ıs faire ſavoir que vous êtes cauſe
ma mort ! Le même trait qui m'a
rcé ne vous auroit-il point bleſſée à
tre tour ? Non , je ne m'en flatte
int : ſi vous m'aimiez , vous me cher-
:riez avec la même ardeur que je
us cherche ; ah ! ſi vous ne ſentez
n pour moi , je ſouhaite du moins
e vous ne ſentiez rien pour un au-
. Mais non , vous êtes trop belle ,
ur que je me ſois ſeul apperçû de
s charmes : peut-être que quelqu'un
ıs heureux que moi occupe votre
:ur ; peut-être même que ce rival
us entretient de ſa flame , pendant

que

que je m'occupe en vain à gémir de ſa mienne. Si je le connoiſſois, il ſeroit bientôt la victime de mes jaloux tranſports, & Hippias même n'en ſeroit pas à couvert. Quel ardent amour, puiſqu'il ſeroit capable de rendre Hippias même mon ennemi! Mais, reprenois-je, puis-je penſer ainſi? ſuis-je ce fier Soſtrate qui bravoit l'amour? je me laiſſe charger de fers, ſans faire aucun effort pour les briſer. Hippias, ce cher ami qui m'aidoit à conſerver une liberté que j'ai perdue par ma foibleſſe, Hippias m'eſt devenu indifferent. Que l'amour eſt une paſſion forte, ou plutôt que je ſuis foible! quel changement s'eſt fait en moi! plus je me conſidere, & plus je reconnois la puiſſance de l'amour : je veux me défendre en vain contre un ſi redoutable vainqueur; les ſecouſſes que j'eſſaye de donner aux fers dont il m'a chargé, les rendent encore plus peſans.

Cependant une habitude d'amitié me fit chercher Hippias; je ne pouvois plus ſouffrir, ſans le lui dire. L'ayant rencontré, je l'abordai d'un air timide: Qu'avez-vous, me dit-il? depuis

depuis quelques jours vous fuyez ma preſence; vous me cachez un ſecret qui vous embarraſſe; pourquoi ne m'en faites-vous pas confidence? ne ſuis-je plus capable de vous donner des conſeils & de partager vos peines? vous n'êtes plus vous-même; vous avez l'air ſombre & diſtrait : n'êtes vous-point amoureux? Oui, lui repondis-je; l'amour m'a vaincu: cet aveu me coûte, mais je ne puis vous cacher plus long-tems les ſentimens de mon cœur. Que vous êtes heureux! vous avez ſû conſerver une liberté precieuſe, & je regrette la mienne, ſans pouvoir la recouvrer.

Pourquoi vous plaignez-vous, interrompit Hippias? tout aime dans la nature: rien n'échappe aux traits de l'amour, il faut lui ceder tôt ou tard. S'il y a de la honte à aimer, toute la terre partage cette honte avec nous. Vous aimez donc auſſi, lui dis-je? Oui, me répondit-il, & je vous cherchois pour vous confier ma paſſion, dans le tems que vous m'évitiez pour me cacher la vôtre. Celle que j'adore n'ignore point ce que je ſens pour elle.... Je ne ſuis pas ſi heureux que vous, inter-

terrompis-je; celle que j'aime ne le ſait point, & qui pis eſt, je ne ſai moi-même qui elle eſt.

Tandis que je parlois ainſi, je vis paſſer ma maîtreſſe avec pluſieurs de ſes compagnes. La voilà, dis-je à Hippias; ſuivons-la. Hippias me demanda d'un air troublé, pour laquelle de ces filles je ſoupirois; pour toute réponſe, je la lui montrai, & Hippias me quitta auſſi-tôt, en me diſant qu'il me reverroit le lendemain. Ce bruſque départ me ſurprit, mais j'en appris bien-tôt le ſujet. Le ſoir comme je me promenois dans les rues de Tyr, j'apperçus Hippias qui parloit à une jeune perſonne qui étoit à ſa fenêtre: je m'en approchai par curioſité. Quelle fut ma ſurpriſe, quand je reconnus ma maîtreſſe dans celle de mon ami! Mille penſées confuſes me vinrent alors dans l'eſprit; & voulant être encore plus certain de mon malheur, j'écoutai ce qu'ils ſe diſoient. Oui, chere Cydelis, diſoit Hippias, je crois que mon ami eſt amoureux de vous; c'eſt un bonheur pour moi qu'il ne vous l'ait point apris, avant

que

que je vous euſſe fait connoître ma paſſion ; vous n'auriez pû reſiſter à ſon merite ; je crains même qu'il ne faſſe impreſſion ſur vous, ſi vous venez à le connoître & à lui parler : il ne ſait point que je ſuis ſon rival, & je ſerois au deſeſpoir s'il l'apprenoit ; prenez garde que vos femmes ne l'en inſtruiſent. Charmion eſt peut-être aiſée à gagner : il pourra corrompre ſa fidelité par des preſens ; elle me déſervira peut-être auprès de vous, & lui donnera dans votre cœur une place que vous me flattez d'occuper aujourd'hui. Ne craignez rien, répondit Cydelis ; ce n'eſt point Charmion qui m'a engagée a vous aimer, & ce ne ſera point elle qui me fera changer : votre ami n'aura aucun accès auprès de moi : mon cœur eſt à vous, & rien n'eſt capable de vous l'ôter.

Jugez, continua Soſtrate, de ce que je reſſentis dans cet inſtant fâcheux. La jalouſie me rendit furieux, & je fus prêt de la faire éclater, mais la raiſon vint à mon ſecours. Cependant, réſolu de profiter de ce que j'avois entendu, je me retirai chez moi.

Tout eſt permis en fait d'amour, me dis-je, & ce ne ſera point un crime de ſupplanter Hippias, ſi je le puis. Cydelis l'aime, mais je puis auſſi m'en faire aimer. Peut-elle répondre de ſon cœur? pourquoi aimeroit-elle plus mon ami que moi? ſa paſſion pour elle n'eſt point née avant la mienne. Pour l'avoir fait connoître le premier, faut-il qu'il l'emporte ſur moi? non, ajoutai-je, & je veux me ſervir des moyens dont eux-mêmes m'ont fourni l'idée.

Je me retirai chez moi, & m'étant couché, je paſſai la nuit à attendre avec impatience que le jour parût. A peine aperçus-je les premiers rayons du Soleil, que j'appellai Nitor, un de mes domeſtiques, homme adroit & intriguant. J'ai beſoin de ton adreſſe, lui dis-je; il s'agit de l'affaire la plus intereſſante pour moi. Nous ſortîmes tous deux, & quand je fus près de la maiſon de Cydelis, je dis à Nitor; Tâche de parler à une femme de cette mâiſon, nommée Charmion: j'aime ſa maîtreſſe, prie-la de le lui apprendre, & de faire enſorte que je puiſſe lui parler. Ne vous em-

barraſſez de rien, me répondit Nitor: je connois Charmion depuis long-tems ; elle ſert la fille d'un vieux Capitaine de Vaiſſeau; elle eſt de Chypre comme moi; & dès notre premiere enfance, nous nous ſommes aimés. Ma joye fut extrême d'entendre ainſi parler Nitor. Ta fortune & celle de Charmion y ſont intereſſées, lui dis-je, ſi elle peut me faire aimer de Cydelis: promets lui tout ce qu'elle te demandera; toutes les richeſſes que je poſſede ne ſont rien, ſi Cydelis ne m'aime point. Laiſſez-moi ſeul ici, me répondit Nitor, j'apperçois Charmion: je vais travailler pour vous avec tout le zèle dont je ſuis capable.

Avec quelle impatience attendis-je le retour de Nitor, & que de choſes me vinrent dans l'eſprit pendant ce tems-là ! Qu'Hippias ſeroit ſurpris, me diſois-je, & quels reproches ne me feroit-il point, s'il ſavoit ce que j'entreprends ! quel ſeroit ſon deſeſpoir, ſi Cydelis pouvoit changer en ma faveur ! Je ne ſuis point aſſez heureux pour cela, reprenois-je ; tous mes efforts ſeront vains ; Cydelis ſe-

ra fidele, & je ſerai mépriſé. Enfin Nitor revint; Que vas-tu m'apprendre, lui demandai-je? Charmion s'intereſſe pour vous, me répondit-il; elle m'a promis de faire en ſorte que ſa maîtreſſe vous voye & vous parle. Je dois demain l'aller retrouver: elle m'a apris que Cydelis étoit occupée depuis quelques jours d'une paſſion naiſſante; qu'hier même elle parla longtems à un jeune homme; qu'elle voulut écouter leur converſation, mais qu'elle n'entendit rien. Hippias, lui dis-je, eſt cet heureux rival; c'eſt mon ami, & je crains bien que Charmion ne travaille en vain pour moi. Vous êtes plus riche qu'Hippias, me répondit-il; vos richeſſes peuvent flatter ſon ambition. Tu me flattes moi-même, repartis-je: je tremble, & je ne ſai ſi j'aurai demain le courage de te demander ce que Cydelis aura répondu. Il n'eſt point d'obſtacle qu'une paſſion ardente ne puiſſe vaincre, répondit Nitor: l'amour n'accorde rien aux amans craintifs.

Le lendemain Nitor ſortit pour aller trouver Charmion. Cette fille avoit parlé à ſa maîtreſſe. Je vous vois in-

insensible, lui avoit-elle dit: vous ne devriez point l'être, & votre cœur pourroit être le partage de quelqu'un de ces jeunes hommes qui vous adorent. J'en connois un sur-tout, qui est digne d'être aimé: il rassemble en lui toutes les qualités qui forment l'honnête-homme; il est très bien fait, & vous aime; il cherche à vous le dire: ferez-vous inflexible? Cydelis crut que Charmion lui vouloit parler d'Hippias. Mon amant, se dit-elle à elle-même, aura sans doute voulu gagner cette femme, qui ignore ma nouvelle passion. Elle dit donc à Charmion qu'elle consentoit à voir le soir ce jeune homme dont elle lui parloit. Charmion ravie sortit pour apprendre cette bonne nouvelle à Nitor; & l'ayant rencontré, elle lui dit de la porter à son maître.

Vous pouvez concevoir la joye qu'elle me causa, & avec quelle ardeur j'attendis l'heure desirée. Dans mes transports je me plaignis plus d'une fois de la lenteur du Soleil. Enfin voyant que la nuit approchoit, j'allai droit à la fenêtre, où j'avois vû le jour précedent Hippias parler à

Cydelis. Mais au lieu du contentement dont je me flattois, quelle fut ma ſurpriſe & ma douleur, quand je vis qu'Hippias m'avoit prévenu ! Oui belle Cydelis, diſoit-il, j'ai un ſecret preſſentiment qu'il nous doit arriver quelque choſe de fâcheux ; je ne puis, en vous voyant, m'empêcher de répandre des pleurs, comme ſi je vous parlois pour la derniere fois de ma vie. Quel trouble vous agite, répondoit-elle ? tout vous rit ; Charmion m'a ſollicitée en votre faveur : cependant nous n'avions qu'elle à craindre ; que voulez-vous de plus ? Quoi, dit Hippias, Charmion vous a parlé de moi ; quel interêt l'y a engagée ? Je ne ſai, repartit Cydelis : elle m'a exhortée à me venir mettre à cette fenêtre pour vous écouter. Je crains, continua Hippias, qu'elle n'ait eu deſſein de ſervir Soſtrate. Eh comment peut-il ſavoir où je demeure, & connoître mes femmes, demanda Cydelis ? vous m'avez dit hier vous-même, qu'il ne ſavoit pas ſeulement mon nom. Il eſt vrai, reprit Hippias ; mais il peut l'avoir appris aujourd'hui. Qu'il le ſache ou non, répon-

pondit Cydelis, il n'en ſera pas plus heureux ; & quand il auroit gagné Charmion, toutes mes femmes, & mon pere même, je n'aimerois jamais que vous.

Quelle étoit ma douleur pendant ce funeſte entretien ! j'eus la force de ne le point interrompre ; mais je me retirai dans un abattement extrême, & je me livrai à une eſpece de deſeſpoir. Mon eſprit & mon cœur également malades ne me laiſſerent jouir d'aucun repos, & altererent bien-tôt ma ſanté, en me plongeant dans une langueur mortelle. Je ne prenois plus aucune nourriture ; le ſommeil fuyoit loin de mes yeux : mon ame enſevelie dans la plus profonde triſteſſe étoit inacceſſible au moindre ſentiment de plaiſir ; rien ne me ſoulageoit, tout m'importunoit, tout m'étoit odieux : mon ami ſurtout aigriſſoit mes douleurs par ſa préſence, & la part qu'il y paroiſſoit prendre redoubloit ma peine. Dans cet état j'appellois la mort, & mes deſirs impatiens ſembloient la devoir hâter.

Hippias, à qui je cachois avec ſoin

la cauſe de mon mal, s'efforçoit de la découvrir. Il ſut enfin que je brûlois pour Cydelis, & que la douleur de n'en pouvoir être aimé, & d'être ſon rival malgré moi & ſans aucun eſpoir, avoit troublé mes ſens, & que c'étoit la ſource unique de mon mal. Eſt-il poſſible, me dit-il un jour, que vous m'ayez caché juſqu'ici, que c'eſt moi qui vous ai mis dans le triſte état ou je vous vois? C'eſt moi, helas! qui vous tourmente ſans le ſavoir: mais vous le ſavez, & vous ne m'en dites rien. J'aime Cydelis, & j'en ſuis aimé: faut-il que mon bonheur cauſe votre peine & votre deſeſpoir? Je ſai que vous l'aimez éperdument, & que ſans vouloir me nuire, vous enviez mon ſort. Les combats que vous livrent l'amour & l'amitié déchirent votre cœur, & ſont prêts de vous conduite aux portes du trépas. Funeſte rivalité! Vivez, cher Soſtrate; il faut que l'amitié triomphe de l'amour: c'en eſt fait, je renonce à Cydelis. Non, cher Hippias, lui répondis-je, je ne puis y conſentir: votre généroſité m'accable! continuez de goûter la douceur d'aimer Cydelis & d'en être aimé,

aimé, & laiſſez-moi gémir de ma deſtinée, qui a malheureuſement tourné mon cœur vers l'objet de votre amour. Mon amour m'eſt odieux, reprit-il, puiſqu'il me rend votre rival, qu'il trouble votre repos, & qu'il met votre vie en danger. Je n'aime plus Cydelis, que pour avoir le mérite de vous la ſacrifier. Ce ſeroit à moi de vous faire ce ſacrifice, repartis-je, puiſque j'aime ſans être aimé; mais ne pouvant vous ſacrifier qu'un amour vain & malheureux, je me ſacrifierai moi-même, & je mourrai votre rival & votre ami.

Je m'oppoſai en vain à la généroſité d'Hippias: il fut inflexible, & il jura qu'il ne verroit plus ſa maîtreſſe. Etrange contraſte de foibleſſe & de courage! j'aplaudiſſois ſecretement & malgré moi à la réſolution de mon ami, quoique je la combattiſſe de bonne foi. Cependant cette promeſſe qu'il me fit de ne plus voir Cydelis, changea entierement la diſpoſition de mon ame, & me rendit la ſanté. De tems en tems je plaignois Hippias, & quelquefois je me défiois de ſa promeſſe. A-t-elle été bien ſincere, me

diſois-je ? peut-être qu'il ne me l'a faite que pour guerir mon imagination, & me ſauver la vie. On ne renonce point ainſi à une maîtreſſe ; il reverra Cydelis : eh ! puis-je exiger qu'il ne la voye plus ? Oui, l'amour le rappellera bien-tôt auprès d'elle, & je ne pourrai m'en plaindre.

Je me trompois : fidele à ſa parole, Hippias s'efforçoit d'oublier les charmes de Cydelis, & d'en noyer pour ainſi dire le ſouvenir dans ſes larmes. Je l'allai voir & le trouvai dans cet état : je ne pus m'empêcher de mêler mes pleurs aux ſiens. C'eſt moi, lui dis-je, qui vous fais verſer ces pleurs ; mon amitié vous eſt plus funeſte que l'inimitié la plus cruelle. Vous voilà preſque réduit au même état dont vous m'avez tiré. Je vous prie, me dit-il d'un air tranquille, de ne vous point affliger avec moi : peu à peu j'effacerai de mon eſprit l'image de Cydelis. Le nœud ſacré de l'amitié m'aidera à rompre celui de l'amour. Cependant je vous demande une grace, que notre lien exige, & que la liberté d'eſprit dont vous jouiſſez à préſent, vous permet de m'ac-

cor-

corder; c'eſt que vous renonciez auſſi à l'amour que vous avez pour Cydelis. Je vous demande ſacrifice pour ſacrifice : il eſt trop difficile d'être amant & ami; je ne veux aimer que vous; je ne veux auſſi qu'il n'y ait que moi que vous aimiez. Je vous promets, lui répondis-je, de tâcher de ne plus ſonger à Cydelis, & de marcher ſur vos pas ſi je le puis. Mais helas! lorſque vous voulez bien vous prêter à ma foibleſſe, je n'ai ni le courage de vous en empêcher, ni celui de la vaincre.

J'étois ſans ceſſe auprès d'Hippias, & je lui parlois ſouvent de Cydelis malgré moi: je voyois bien la peine que ſon ſacrifice lui cauſoit; & un jour qu'il étoit un peu plus triſte qu'à l'ordinaire, je lui en demandai la cauſe. Souffrez que je parle encore une fois à Cydelis, me dit-il, & que je lui apprenne les raiſons qui m'empêchent de continuer mes aſſiduités. Mais pour vous ôter tout ſoupçon, je veux que vous ſoyez témoin ſecret de la converſation que j'aurai avec elle; je ne puis plus long-tems la laiſſer dans l'erreur; elle me croit volage &

leger : permettez-moi de la détromper ; j'en soûtiendrai mieux la violence que je me fais. Oui, vous pouvez parler à Cydelis, lui dis-je un peu froidement : Eh de quel droit voudrois-je m'opposer à ce dessein ?

Hippias vit Cydelis, qui lui reprocha qu'il m'aimoit plus qu'elle. Il paroissoit dans une situation douloureuse, & le combat de son cœur étoit exprimé sur son visage. Cydelis le renvoya accablé de tendresse & de remords, après l'avoir assuré qu'elle l'aimeroit toûjours. Qu'aurois-je pû dire à mon ami, qui vint aussi-tôt me rejoindre ? J'étois cause de ses maux, & ma foiblesse m'empêchoit de l'en délivrer ; ainsi nous demeurames d'abord dans un profond silence ; & après un froid & court entretien, nous nous séparâmes. Le lendemain un domestique d'Hippias m'apporta cette Lettre de son maître.

C'est peu de vous avoir sacrifié Cydelis, si je ne me mets état de ne la plus voir. C'est pour cela que me craignant moi-même, je quitte ces lieux, & m'éloigne d'elle & de vous. La douleur

que

que j'aurai de votre abſence m'occupera tout entier, & fermera mon cœur à tout autre regret. Je ſuis parti. Adieu.

Je tombai dans une affreuſe triſteſſe après la lecture de cette Lettre. Je courus vainement chez mon ami: la Lettre ne m'avoit été rendue que le lendemain de ſon départ, qui avoit été ſi ſecret, que tout le monde l'ignoroit, & que perſonne ne put m'apprendre la route qu'il avoit priſe. Je le redemandois à tous les lieux qui l'avoient vû ſi ſouvent avec moi. Cydelis, qui apprit bien-tôt la nouvelle de ſon départ, me fit prier de lui apprendre le lieu de ſa retraite; je lui fis dire que je l'ignorois: Si je le ſavois, ajoûtai-je, ſerois-je à Tyr? il ne s'eſt banni de cette Ville que pour moi: il étoit aimé de Cydelis; j'ai envié ſon bonheur & l'ai rendu malheureux. Oui, cher ami, m'écriai-je, c'eſt moi qui cauſe tes peines & ton exil. Ces paroles qui furent rapportées à Cydelis, la toucherent: elle m'invita à me trouver au même lieu où Hippias avoit coûtume de la voir: je m'y rendis, mais je n'eus point

l'audace de lui parler de mon amour. Qu'il m'étoit cruel de ne lui parler que d'Hippias! je me reprochois ces égards comme une eſpece d'ingratitude, & en tâchant de me vaincre, j'augmentois ma paſſion. Je vis encore pluſieurs fois Cydelis: mais mon bonheur étoit troublé, quand je ſongeois que je le devois à l'abſence de mon ami.

Un jour que je me promenois dans les jardins de Pigmalion, un de mes domeſtiques vint m'apprendre en gémiſſant, qu'Hippias avoit peri avec tout l'équipage du vaiſſeau ſur lequel il s'étoit embarqué. Quelques matelots ſauvés de ce commun danger l'avoient aſſuré dans Tyr, & je ne doutai plus de ce malheur. O Hippias, je ne pourrai donc plus vous voir que dans le ſombre Empire des morts, m'écriai-je; vous ne partagez plus avec moi la lumiere du Soleil; comment Cydelis apprendra-t-elle que vous n'êtes plus qu'une ombre vaine? quels ſeront ſes regrets & ſes ſoupirs! je vous verrai plaint & aimé d'elle juſques dans le tombeau, & peut-être que j'eſſayerai vainement de la conſoler. Malgré l'af-

l'affliction que je devois causer à Cydelis en lui apprenant que mon ami n'étoit plus, je résolus de le lui dire. Elle pourra l'oublier, disois-je, & me donner dans son cœur la place qu'il y a occupée. Quoique sensiblement touché de la mort d'Hippias, l'amour, à la honte de ma raison, me faisoit ainsi songer aux avantages que son sort pouvoit me procurer.

L'heure où je pouvois parler à Cydelis étant venue, je me rendis auprès d'elle. Que m'allez-vous apprendre, demanda-t-elle en me voyant baigné de pleurs? est-il arivé quelque chose de sinistre? Oui, Madame, répondis-je: Hippias n'est plus, les flots l'ont englouti, & cette triste nouvelle n'est que trop certaine. A ces mots le visage de Cydelis se couvrit d'une pâleur mortelle: les roses de son teint disparurent; elle demeura sans mouvement, & tomba entre les bras de Charmion, qui l'emporta dans son appartement.

Que sa douleur est vive, me dis-je à moi-même! elle n'a jamais aimé que lui, & elle n'en aimera jamais d'autre. Malheureuse passion qui m'aveugle! faut-

faut-il que ſes pleurs me rendent jaloux, & que je ne puiſſe regretter mon ami, ſans vouloir profiter de ſa deſtinée? Mais bientôt un autre malheur acheva de m'accabler.

Le fameux Seſoſtris Roi d'Egypte, après avoir porté le fer & la flâme depuis la Colchide juſqu'aux rives éloignées du Danube, revint ſur ſes pas. Son bras accoûtumé au poids d'un cimettre teint de ſang, le rendit cruel & injuſte; & pour mériter le nom de Conquerant, il acquit celui de Tyran & de deſtructeur du monde. Ses voiſins paiſibles juſqu'alors ſentirent bientôt les maux que cauſe un Roi, dont le pouvoir égale l'ambition & l'orgueil; vainqueur de cent peuples éloignés, il ne pût ſouffrir que les nations qui l'environnoient fûſſent libres. Raſſemblant donc ſon Armée accoûtumée à vaincre les vaillans Scythes & les feroces Sarmates, & laſſé d'une paix onéreuſe à des guerriers triomphans, il conquit l'Ionie, les villes d'Epheſe, de Phocée, de Sardis, de Smyrne, & quelques autres plûtôt oubliées que leur vainqueur. Enſuite il vint aſſieger Tyr qu'il prit. Ses voiſins ſoûmis reçûrent

çûrent avec une joye feinte le joug que ſon orgueil leur impoſa : les Phrygiens, les Grecs, les Phéniciens même, cette préſomptueuſe nation qui ſe croyoit maîtreſſe de la navigation qu'elle avoit inventée, celebrerent ſes louanges & les funeſtes victoires qu'il avoit remportées ſur eux. Tous les chemins furent couverts des ſtatues de ce Roi ; les autels même fumerent de l'encens qu'on lui offrit. Comme les Tyriens lui avoient reſiſté plus long-tems, il les traita plus favorablement que les autres, & leur promit de choiſir ſes femmes, principalement chez eux ; cette diſtinction flatta d'abord le peuple de Tyr ; mais bientôt ils ſentirent le malheur qui y étoit attaché ; les peres ſe virent enlever malgré eux les plus belles de leurs filles, ſur-tout après la mort du grand Seſoſtris : car ce Prince, content de s'être ſignalé les armes à la main, regna dans la ſuite avec tant de juſtice & de douceur, que tous les peuples le regretterent, comme s'ils avoient perdu leur protecteur ou leur pere. Mais Phéron ſon fils, qui ſucceda à ſa puiſſance, n'eut point cette douceur & cette clemence qui

avoient

avoient conſervé à ſon pere tout ce que ſes victoires lui avoient acquis. Il augmenta tous les tributs que Seſoſtris avoit impoſés ; les Tyriens, qui ne donnoient auparavant qu'une fille tous les trois ans, furent obligés d'en donner une toutes les années. Les Tyriens ſe revolterent, ils vainquirent même Pheron ; mais ils furent enſuite accablés & obligés de revenir dans leur pays, ſans être affranchis du joug qu'ils avoient voulu ſecouer. La ſeule conſolation qu'ils eurent dans la ſuite, fut que les Succeſſeurs de Pheron envoyerent chercher les filles de Tyr par des Ambaſſadeurs, en les traitant en Reines ; mais cet honneur fait à la nation entiere, ne rendoit pas moins malheureux les particuliers qui perdoient leurs filles.

Quelques jours après la nouvelle de la mort d'Hippias, on vit entrer dans le grand port de Tyr les ſuperbes vaiſſeaux qui portoient les Ambaſſadeurs d'Egypte. Ceux qui n'avoient rien à craindre, charmés du brillant ſpectacle que cette pompe étaloit aux yeux du peuple, firent éclater des tranſports de joye. Mais tous ceux qui avoient

des

des filles distinguées par leur beauté, s'enfermerent dans leur maison, en gémissant sur le péril qu'elles alloient courir. Ce jour-là, les filles de Tyr souhaitoient être moins belles que leurs compagnes, & leur beauté, source de leur vanité, causoit alors leur frayeur. Tous les jeunes gens de Tyr trembloient de perdre leurs maîtresses, & l'amant de la moins belle s'imaginoit que c'étoit elle qui seroit choisie. Ce qu'il y avoit de singulier, est qu'on voyoit des filles assez laides trembler pour elles-mêmes, & redouter le choix des Ambassadeurs d'Egypte.

D'abord que je vis ces funestes Ambassadeurs arriver, un froid mortel glaça mes veines : je frémis d'avance du péril où la beauté de Cydelis alloit l'exposer. Aussi-tôt je courus chez elle, pour l'avertir du danger glorieux qui la menaçoit. Charmante Cydelis, lui dis-je, vous avez aujourd'hui trop d'appas ; plus je vous vois, plus je crains que les Ambassadeurs ne soient éblouis de vos charmes, & que vous ne soyez choisie pour augmenter le nombre des beautés captives & malheu-

heureuſes, deſtinées aux plaiſirs d'un Prince barbare. Si l'on me rend juſtice, me répondit modeſtement Cydelis, je n'ai rien à craindre. Et moi je crains tout, repartis-je vivement; belle Cydelis, prenons enſemble des meſures, pour vous dérober au ſort qui vous menace. Je ſai que vous ſerez choiſie: faiſons enſorte que vous ayez la gloire du choix, ſans en être la victime: allez demain au Temple, & ſi les Ambaſſadeurs vous choiſiſſent, comme je n'en doute point, j'ai un vaiſſeau tout prêt pour vous enlever. Mais avant que d'executer ce deſſein, je vais exciter mes compatriotes à ſe ſoulever contre la tyrannie des Egyptiens; s'ils ont l'ame aſſez baſſe pour refuſer de ſe joindre à celui qui veut être leur liberateur, je ſaurai vous arracher des mains de vos raviſſeurs. Votre pere, le brave Géſilon, ſuira avec nous: il vous aime trop, pour ſouffrir qu'on vous ſépare de lui. Propoſez-lui mon projet, je ſuis perſuadé qu'il m'en ſaura gré.

Dès que Cydelis entendit que ſon pere viendroit avec nous, elle conſentit à ce que je lui propoſai, & ſur le

le champ elle alla lui en parler. Pour moi j'allai droit au port, où je recommandai à mes domeſtiques de tenir un vaiſſeau prêt à faire voile. Enſuite je réſolus de tenter le courage des Tyriens. Fils du plus riche & d'un des plus illuſtres citoyens de Tyr, je ne manquois pas d'amis ; je gagnai d'abord tous les jeunes gens, qui étoient intereſſés comme moi à faire abolir un uſage, qui tous les ans les mettoit au deſeſpoir. Dès que je me vis ſûr de l'appui d'un grand nombre de ces jeunes gens, j'aſſemblai ſecretement quelques-uns des plus conſiderables citoyens, & leur parlai ainſi.

Braves habitans de la plus floriſſante ville du monde, ſouffrez que je vous repreſente ici ce qui eſt échappé à vos lumieres & à votre ſageſſe depuis un ſi long tems. Juſques à quand ſouffrirez-vous qu'on arrache de vos bras vos filles, vos ſœurs, & vos maitreſſes ? Seſoſtris qui vous a ſubjugués, ne vit plus depuis pluſieurs ſiecles, & ſes ſucceſſeurs, en héritant de ſon Trône, n'ont point ſuccedé à ſa bonté ni à ſa valeur. Pourquoi ne ſecouez-vous pas un joug

ſi dur? qui vous arrête, quand tout ſemble pour vous? les Ioniens, les Epheſiens, les Thraces, les Phrygiens, & tant d'autres peuples aſſervis par ce grand Roi, ont lavé leur défaite dans le ſang des deſcendans de leurs vainqueurs. L'Empire d'Egypte, autrefois ſi grand, n'eſt plus qu'une ombre de ce qu'il a été autrefois, ſi on veut le conſiderer par le courage de ſes ſujets. Les ſciences & les beaux arts, auxquels ils ſe ſont dévoués, les ont rendus en quelque ſorte inhabiles au métier des armes. Maîtres de la mer, ſerons-nous de vils eſclaves ſur une terre qui peut braver la puiſſance de ces Tyrans? Rompons nos chaînes, reprenons des ſentimens dignes des premiers peuples de la terre: combattons pour une liberté que l'on nous a ravie; conſervons nos filles, & ne ſouffrons pas que les beautés que produit la Phénicie, ſoient pour d'autres que pour nous.

Les Tyriens étoient depuis trop longtems aſſervis, pour rompre des chaînes auxquelles ils étoient accoûtumés. Ils ſe ſouvinrent en gémiſſant de ces anciens tems de liberté où leurs an-

ıcêtres avoient vêcu, mais ils ne
›ulurent faire aucun effort pour être
›res comme eux ; j'apperçus leur
ibleſſe dans la timidité de leur ré-
›nſe. Eh bien, leur dis-je, demeu-
z donc eſclaves, puiſque vous vous
oyez nés pour l'être ; pour moi, je
:ux être libre ; que ceux qui penſent
›mme moi ſe joignent à moi. A l'ins-
nt pluſieurs jeunes hommes, malgré
s cris de leurs peres qui craignoient
reſſentiment des Egyptiens, me
ivirent ; je les conduiſis tous dans u-
: maiſon voiſine de la mer, & en
'ant pris ſept ou huit avec moi, je
tout préparer pour le ſuccès de
on projet, en cas que Cydelis fût
ıoiſie ; & je me retirai enſuite. Ce
ıi m'arriva de plus heureux, eſt
l'aucun Tyrien ne parla aux Ambaſ-
deurs de la harangue que j'avois fai-

Enfin le Soleil parut, & les portes
ı Temple de Venus furent ouvertes ;
utes lès meres amenerent leurs fil-
s, en pouſſant des cris affreux, dont
Temple retentiſſoit. Quelques-unes
proſternoient aux pieds de la ſta-
e de cette Déeſſe, en implorant ſon
ſe-

ſecours ; d'autres embraſſoient leurs filles qu'elles croyoient ne plus revoir, & diſoient hautement que leurs maris étoient des lâches, de ne point défendre leur ſang. Pendant ce tems-là les hommes rougiſſoient de honte: ils tenoient leurs yeux baiſſés, & n'oſoient regarder leurs épouſes déſolées, ni leurs filles gémiſſantes. J'entrai, ſuivi de pluſieurs de mes amis : d'abord les Tyriens ſemblerent ſe ranimer à ma vûe, & peut-être ſe ſeroient-ils révoltés, ſi les Ambaſſadeurs n'étoient alors arrivés. Ils s'apperçurent du tumulte, mais ils n'en connurent point l'auteur ; & voyant que leur préſence impoſoit à l'aſſemblée, ils s'aſſirent ſur les Trônes qu'on leur avoit dreſſés. Alors j'allai me placer auprès de Geſilon pere de Cydelis, & voyant ce bon vieillard accablé de deſeſpoir, je le conſolai en lui apprenant que j'avois un vaiſſeau tout prêt. Je jettai enſuite les yeux ſur l'aſſemblée, & conſiderant combien toutes les filles de Tyr étoient inférieures en beauté à Cydelis, je trouvai leur crainte déraiſonnable, & je ne doutai point que le choix des Ambaſſadeurs ne tom-

bât

bât ſur elle. Effectivement ils la retinrent lorſqu'elle paſſa devant eux, & malgré les aſſurances que j'avois données à Geſilon, il ne put s'empêcher de pouſſer un grand cri. Mais toutes les meres, raſſurées par ce choix, calmerent leurs inquietudes, & faiſant éclater leur joye, elles ſortirent du Temple d'un air bien different de celui qu'elles avoient en y entrant.

Dès que je vis la foule diſſipée, je paſſai avec Geſilon devant Cydelis: je lui fis un ſigne dont nous étions convenus, & je ſortis. Alors les Ambaſſadeurs la conduiſirent chez eux, & moi j'allai préparer tout pour la tirer de leurs mains, & la mettre en ſûreté. Le jour qu'ils devoient partir avec elle, je m'aviſai de ce deſſein: je fis déguiſer pluſieurs de mes gens en matelots, & me déguiſant ainſi moi-même avec pluſieurs de mes amis, je marchai vers le vaiſſeau des Ambaſſadeurs. Je rencontrai leurs matelots qui ſe promenoient ſur le rivage. J'ordonnai à mes gens de les aborder, & de les faire boire d'une certaine liqueur qui fait qu'on oublie tout, dès que l'on en a pris quelque

quantité : enſuite nous entrâmes dans leur vaiſſeau. Ceux qui y étoient reſtés, s'imaginant que nous étions des gens envoyés par leurs maitres, nous reçûrent avec plaiſir. Alors leur montrant les autres matelots, qui ſe divertiſſoient avec mes domeſtiques déguiſés, je leur demandai s'ils ne voüloient pas auſſi ſe réjouir avec eux avant notre départ. Quoi ! me dirent-ils, ſerez-vous donc du voyage ? Oui, leur répondis-je, & vos maîtres veulent bien nous mener à Thebes : quelques autres de nos amis vont encore nous joindre : nous ferons le voyage enſemble. Ces matelots ne ſe doutant de rien, ne m'en demanderent pas davantage, & leur ayant fait diſtribuer de ma liqueur, ils en burent tant, que bien-tôt ils ſe renverſerent les uns ſur les autres, & s'endormirent. Alors je fis un ſigne à tous ceux de mes amis qui étoient reſtés ſur le rivage, & ils entrerent dans le navire.

Cependant les Ambaſſadeurs vinrent pour s'embarquer. Cydelis & Geſilon ſon pere fondoient en larmes. Cruels Egyptiens, diſoit ce vieillard ; vous

is ne venez à Tyr que pour y por-
la déſolation, & pour livrer nos
:s aux infâmes plaiſirs du maître
: vous ſervez. Malheureux Ty-
ns, que votre foibleſſe me coûte
larmes! faut-il qu'aujourd'hui ma
: ſoit la victime de votre lâcheté ?
. chere fille, continuoit-il en em-
iſſant la deſolée Cydelis, on vous
ache donc à ma tendreſſe; je ne
is verrai plus ! Cydelis ne répon-
it à ſon pere que par des ſoupirs
des ſanglots. Je ſuis certain qu'el-
m'accuſoit de lui avoir manqué de
role, ne ſachant pas que j'étois
:t de tenir celle que je lui avois
nnée. Dès que les Ambaſſadeurs
ent près du navire, je jettai moi-
:me la planche, & ſelon la coûtu-
:, ils firent paſſer Cydelis la pre-
ere. Geſilon, qui ne la put rete-
:, ſe jetta dans la mer de deſeſpoir;
vain quelques-uns de mes gens
ulurent lui ſauver la vie, il ſe noya.
n'avois point eu le tems de donner
is à cet infortuné vieillard du deſſein
e j'avois formé pour ſauver ſa fille,
des meſures particulieres que j'avois
iſes.

Cependant Cydelis étoit déja dans le vaiſſeau, & les Ambaſſadeurs ſe préparoient à y entrer avec elle, lorſque je fis tomber la planche dans la mer. Ils crurent que cela étoit arrivé par accident: mais voyant que je faiſois lancer des traits contre eux, ils ſe retirerent promptement, & ayant levé l'ancre, nous nous éloignâmes. Auſſi-tôt ils monterent ſur le vaiſſeau que j'avois fait préparer pour moi, & dont je n'avois pû me ſervir, & aidés de quelques Tyriens & de toute leur ſuite, ils ſe mirent à me pourſuivre. Nous voguions à pleines voiles; nous avions preſque perdu de vûe les côtes de Tyr, & cette ſuperbe Ville ne nous paroiſſoit plus que comme au travers d'un nuage; lorſque nous apperçûmes le navire des Egyptiens qui nous pourſuivoit. Comme nous ne cherchions qu'à nous éloigner des côtes, & non à fuir le combat, ils nous eurent bien-tôt joints: nous lançâmes d'abord des traits qui abattirent pluſieurs des leurs; enſuite nous nous accrochâmes & vinmes à bord, & c'eſt alors que nous mîmes en uſage toute la force & la bra-

bravoure que nous pouvions avoir. Je sautai dans le navire ennemi, & sans ménager les Tyriens qui le montoient en partie, je fis tomber mes coups sur eux, comme sur les Egyptiens. Déja je marchois sur les morts & les mourans, pour me faire passage jusques à ceux qui résistoient encore, lorsque je m'apperçus que le plus jeune des Envoyés d'Egypte étoit dans mon vaisseau, où il se battoit avec fureur. J'y rentrai aussi-tôt, & m'étant attaché à lui, je le renversai; tous mes gens animés à cette vûe secondèrent mes efforts, & les ennemis n'eurent bien-tôt plus d'autre rempart à nous opposer, que les corps de leurs compagnons abattus sous nos coups. Enfin nous demeurâmes les vainqueurs, & ayant fait jetter tous les morts dans la mer, nous prîmes le reste prisonnier, avec les deux Ambassadeurs, que je fis entrer dans mon vaisseau.

Egyptiens, leur dis-je, vous voyez qu'il y a encore des Tyriens courageux, & qui mépriſant une vie deshonorée par leur servitude, cherchent à mourir glorieusement, où à se ren-

dre libres : vous êtes les cruels ministres d'un Roi encore plus cruel que vous, puiſqu'il vous envoye dans ma patrie, pour arracher du ſein des meres éplorées les filles qui ſont toutes leur eſperance. Pourquoi ce tribut eſt-il ſur nos têtes ? les Rois d'Egypte n'ont point de titre legitime pour le lever, & pour conſacrer à leurs honteux plaiſirs la gloire & les delices de notre Ville. Seſoſtris a bien voulu prendre ſes femmes parmi nous ; c'étoit un honneur qu'il prétendoit nous faire, & non un tribut qui devoit être exigé de ſes ſucceſſeurs ; il ne l'a point fait pour montrer que nous lui étions ſoumis, mais pour marquer la diſtinction qu'il faiſoit de nous, & des autres peuples ſes voiſins qu'il avoit domptés ſans reſiſtance. Après que ce grand Roi nous eut vaincus, il nous rendit la liberté, dont nous jouiſſions avant ſa conquête : il nous conſerva nos privileges ; il ne nous regarda pas même dans la ſuite comme ſes ſujets, mais comme ſes amis. Par quel droit aujourd'hui demandez-vous d'autres reſpects, que ceux que l'on doit à tous les Rois en général ? pourquoi

quoi nous traitez-vous en eſclaves?

Depuis Pheron juſqu'au Roi regnant, répondirent les Ambaſſadeurs, vous avez été regardés comme nos ſujets. Un ſi long tems a rendu votre dépendance légitime, & un particulier ne doit pas ſeul ſecouer un joug que porte toute ſa nation. Depuis Pheron juſqu'à votre maître, repartis-je, tous vos Rois ont été injuſtes & tyrans: la trop longue durée de notre ſervitude a dû nous exciter à en ſecouer le joug, & n'en autoriſe point l'injuſtice; c'eſt à des hommes ſans jugement & ſans vigueur à ſe laiſſer abattre ſous le poids d'une chaîne antique: mais des hommes tels que nous, dans le ſein de l'eſclavage, ſe ſouviennent toujours de cette précieuſe liberté, dont leurs ayeux ont joui. Si ma nation entiere craint votre puiſſance, moi je la brave, ainſi que tous mes compagnons qui vous ont vaincus. Ne croyez pas que l'orgueil de la victoire me dicte ce langage: je parlerois ainſi en préſence de votre maître même. Ni ſa face royale, ni ſon vaſte pouvoir ne m'effrayeroient point, parce que je dirois la

verité. S'il me puniſſoit, ſon reſſentiment pourroit coûter la vie à bien des Egyptiens, & l'on commenceroit peut-être par faire perir ſes inſolens Ambaſſadeurs.

Ces paroles, que je prononçai avec hauteur & d'un air menaçant, firent trembler les Egyptiens. Un des Ambaſſadeurs effrayé ſe proſterna devant moi avec baſſeſſe pour me prier de lui ſauver la vie, en me promettant de faire ſon poſſible auprès du Roi ſon maître, pour l'engager à ne plus lever deſormais le tribut ordinaire ſur les Tyriens. Le premier Ambaſſadeur le regarda d'un air d'indignation & de mepris; puis s'adreſſant à moi avec une intrepidité qui m'étonna, il me dit: Tyrien, tu ne dois pas accorder la vie à ces lâches qui craignent tant la mort: pour moi, je ne la redoute point; tu peux diſpoſer de mon ſort: mais frappé du grand courage que tu viens de faire paroître, je te promets de parler de toi au Roi mon maître, & de te faire avoir ta grace. Je n'en demande point, lui répondis-je: les Dieux ſeuls ſont ceux à qui j'obeïrai. Je n'ai point de Roi; je me ſuis affranchi

franchi par mon courage de l'injuſte tyrannie du vôtre. Je ſuis libre maintenant, & je mourrai libre. Je vous accorde la vie à tous : conſeillez au Roi d'Egypte tout ce que vous jugerez à propos ; revenez contre moi, le fer & la flâme à la main, je tâcherai de vous vaincre, comme je vous ai déja vaincus. En même tems je fis mettre quelques vivres dans l'eſquif de leur vaiſſeau, & les y ayant fait deſcendre, ils s'éloignerent à force de rames. Alors je parlai ainſi à mes amis, & à tous ceux qui m'avoient ſuivi.

Braves compagnons, nous ſommes enfin libres & victorieux : il faut continuer de l'être. L'Egypte & la Phénicie vont être deſormais contre nous : voilà de grandes puiſſances pour oſer les attendre avec deux vaiſſeaux. Les rivages de notre patrie ſont peut-être pour nous auſſi à craindre que ceux du Nil : fuyons-les également ; ou plûtôt, attaquons tous les navires d'Egypte, & défendons-nous contre ceux de Phénicie. Les Cretois, les Rhodiens, & les Cypriots nous donneront un aſyle dans leurs Ports, ſi nous ſommes pourſuivis. Courons ces mers : que

le nom de Corſaires ne nous étonne point ; nous ne le ſerons que pour conſerver une liberté que l'on nous veut ravir. Nous avons deux vaiſſeaux ; il y faut deux Chefs ; je commande l'un, Narbal commandera l'autre.

Comme Narbal étoit un homme fort brave & très-expérimenté ſur la mer, tous unanimement l'accepterent pour Capitaine d'un des navires ; & auſſi-tôt voyant qu'ils étoient réſolus de ſuivre ma fortune, je ſéparai mes gens en deux bandes égales ; l'une reſta ſur mon vaiſſeau, & l'autre alla ſur celui que Narbal commandoit. A peine avions-nous fait ce partage, qu'une tempête s'éleva : les deux navires ſe heurtoient avec fureur, & nous mettoient en danger. Nous nous éloignâmes, pour éviter ce peril ; mais les flots nous raprochoient malgré nous, & le choc de nos deux vaiſſeaux effrayoit les plus intrépides.

Pendant ce tems-là Cydelis, les yeux vers le Ciel, ſembloit ſouhaiter que l'orage augmentât. Mon pere & mon amant ont été enſevelis dans les flots, diſoit-elle : puiſſai-je finir ma vie comme eux ! Belle Cydelis, lui répondis-je,

je, n'avez-vous plus rien qui vous attache à la vie ? faut-il, helas ! que je vous voye ſouhaiter de mourir ! eſt-ce-là le fruit des ſoins que je me ſuis donnés pour vous tirer des mains de vos raviſſeurs ? J'ai expoſé ma vie pour vous : c'eſt pour vous que je me ſuis banni de notre commune patrie : les Egyptiens vont me pourſuivre avec fureur ; de quelque côté que je me tourne, je ne vois qu'ennemis. Me ſerai-je expoſé à tous ces dangers, pour vous voir mourir à mes yeux ? Cydelis ne répondit rien, & tâcha de cacher une douleur qui m'affligeoit ſi vivement. Elle me pria de la laiſſer ſeule, & je montai ſur le tillac, auſſi incertain du ſuccès de ma flâme, que de la route que je devois tenir.

La tempête ayant ceſſé, le ſoleil, qui commença à reparoître, nous fit diſtinguer un vaiſſeau battu de la tempête comme les nôtres. Je remarquai qu'il étoit Egyptien, & comme j'avois réſolu de faire la guerre à ceux de cette nation, je ne balançai point à l'attaquer. Il fit peu de réſiſtance ; nous le prîmes, & après l'avoir coulé à fond, nous renvoyâmes dans un eſ-

quif ceux qui le montoient. Pendant cinq ou ſix jours je croiſai à la vûe de Pharos, proche des ſept embouchures du Nil. Pluſieurs corſaires qui habitoient le Delta & les côtes de Peluze tomberent ſur nous, & furent repouſſés. Ils voulurent enſuite nous attaquer tous enſemble; mais ſentant bien que nous n'étions point aſſez forts pour leur réſiſter, nous allâmes relâcher loin de là dans l'Iſle de Carpathe. Le Gouverneur de cette petite Iſle nous ayant fait demander qui nous étions, je lui fis cette réponſe, ſachant bien qu'il n'étoit point ami des Egyptiens: Nous ſommes des Tyriens, qui avons ſecoué le joug du Roi d'Egypte, & nous venons ici chercher un aſyle contre ſon courroux. Le Gouverneur nous promit ſa protection, & nous ayant priés d'aborder à ſon port, nous acceptames ſes offres.

Dès que nous fûmes en ſa préſence, il jetta les yeux ſur Cydelis, & me demanda qui elle étoit. Je lui répondis, que les Egyptiens l'ayant choiſie pour la conduire vers leur Roi, je l'avois arrachée de leurs mains, parce qu'elle étoit ma ſœur. Le Gouverneur

ne

ne me demanda rien davantage. Le lendemain étant allé le trouver dans ſon Palais, il me parla ainſi. Genereux Tyrien, votre valeur & vos manieres m'ont charmé, & je veux vous donner des preuves de mon eſtime. Depuis quelque tems, continua-t-il, je ſuis mécontent des Egyptiens : vous avez deux vaiſſeaux bien équipés, & montés par de braves ſoldats : je vous en donnerai quatre autres encore, que je ferai monter par ce qu'il y a de plus aguerri dans cette Iſle. Avec cette petite Flotte vous pourrez faire des entrepriſes, & vous venger des Egyptiens qui vous ont tenus ſi long-tems en ſervitude & qui ont voulu enlever votre ſœur. Les Cypriots, les Rhodiens, les habitans de Salmone, & des environs du mont Ida ſe joindront bien-tôt à vous, ſi vous avez un heureux ſuccès. Depuis long-tems les corſaires d'Egypte ravagent nos côtes ; nous en avons en vain porté nos plaintes, on ne nous a point écoutés : ſi vous êtes malheureux, vous trouverez toûjours un aſyle chez les peuples que vous aurez voulu venger.

Ce diſcours fit d'abord impreſſion

sur mon esprit ; mais quand je vins à reflechir que je ne devois pas compter sur des promesses, qui ne m'étoient faites que par un seul homme, qui me promettoit un secours qui peut-être ne dépendoit pas de lui, je lui répondis, qu'il seroit à propos que les nations qu'il me nommoit, me donnassent des vaisseaux, & me créassent General de la Flotte ; que sans cela je ne pouvois m'engager à rien avec lui. Il me promit de ménager cette affaire, & de me procurer, s'il le pouvoit, tout ce que je souhaitois.

Je sortois d'avec lui, lorsqu'un Esclave me rendit une Lettre, par laquelle on m'avertissoit que le Gouverneur étoit amoureux de ma sœur, & que j'avois tout à craindre, si je ne mettois la Gouvernante dans mes interêts. J'avois remarqué que cette femme avoit quelque inclination pour moi, & qu'elle étoit un peu jalouse de Cydelis : ainsi je n'ajoutai pas beaucoup de foi à la Lettre, que je crus être d'elle. Cependant pour n'être point surpris, j'observai le Gouverneur, & j'eus bien-tôt lieu de conclure que l'avis étoit bien fondé.

Un

Un jour il alla rendre visite à Cydelis, & lui dit qu'elle s'exposoit à bien des perils, si elle prétendoit me suivre dans mes expeditions; que les tempêtes étoient très-frequentes; que les Egyptiens & les Tyriens ne manqueroient pas de nous combattre partout où ils nous rencontreroient; les Egyptiens pour nous punir de notre rebellion, & les Tyriens pour faire connoître qu'ils n'y avoient point de part. Si vous vouliez, ajoûta-t-il, demeurer à Carpathe, je vous y donnerois un sûr asyle, & vous y pourriez vivre dans un état tranquille, dont vous ne jouirez jamais avec un frere dont la vie va être si agitée & si exposée: croyez-moi, restez parmi nous; laissez-le acquerir de la gloire, tandis que vous serez traitée ici avec tous les honneurs dûs à votre illustre naissance, & au titre dont votre frere va être revêtu.

Cydelis remercia le Gouverneur, & lui dit que puisque son sort étoit attaché au mien, elle ne me vouloit point quitter. Le Gouverneur résolu de la retenir de force, si elle ne vouloit point rester de gré, n'insista

pas

pas davantage, & ſe retira. Auſſitôt il chargea un de ſes domeſtiques affidé, d'obſerver ſi bien mes démarches & celles de Cydelis, que rien ne lui échapât. Ses ordres furent exécutés; & nous nous vîmes ſuivis en tous lieux; mais j'en ſavois la cauſe: Cydelis m'avoit redit la converſation qu'elle avoit eûe avec le Gouverneur: ainſi nous prîmes nos meſures pour nous tirer de ſes mains.

Le lendemain je fus fort ſurpris de voir entrer dans ma chambre un ſoldat de l'Ile, qui m'ordonna de la part du Gouverneur d'en ſortir inceſſamment. Cet ordre ne me fit d'abord aucune peine; mais quand j'appris qu'on ne vouloit point laiſſer partir Cydelis avec moi, j'entrai dans un deſeſpoir que néanmoins l'envie de n'être point découvert dans le deſſein que j'allois entreprendre, ne me permit pas de faire éclater. Le Gouverneur en fut ſurpris; & charmé de ma moderation, il me fit dire que je pouvois demeurer encore trois jours dans l'Ile. Ce tems m'étoit neceſſaire; auſſi l'employai-je bien. Cydelis étoit retenue dans la maiſon du Gouverneur

neur, & je n'avois plus la liberté de lui parler: je trouvai le moyen de lui faire rendre un billet qui ne contenoit que ces mots: Les vaiſſeaux ſont prêts à faire voile. Elle en comprit le ſens, & ſur la fin du ſecond jour elle alla trouver la Gouvernante, & lui parla en ces termes: Je ſai que vous aimez Soſtrate; & pour vous prouver que je m'intereſſe à votre inclination, je vais vous réveler un grand ſecret; je ne ſuis point ſa ſœur. Il m'aime ſans être aimé de moi: ainſi je vous le cede volontiers. Mais comme ma préſence ici l'empêche de répondre à vos ſentimens, faites en ſorte que je puiſſe gagner un de nos navires, & m'en retourner à Tyr, ou me retirer dans l'Ile de Crete. D'ailleurs votre mari a de l'amour pour moi, & pour cette ſeule raiſon il eſt à propos que vous faſſiez en ſorte que je puiſſe bientôt quitter ces lieux où il veut me retenir. La crédule Gouvernante ajoûta foi aux paroles de Cydelis. Vous n'aimez donc plus Soſtrate, dit-elle? Je n'ai jamais eu pour lui que de l'eſtime, répondit Cydelis, & j'ai vu avec plaiſir qu'il reſſentoit de l'amour pour vous. La

La Gouvernante piquée d'apprendre que ſon mari avoit de l'amour pour cette étrangere, & ſachant qu'il y avoit dans le port un vaiſſeau prêt à faire voile, donna ordre qu'on l'y conduiſit. Elle ignoroit que ce navire m'appartenoit, & que je l'avois fait équiper pour partir. Cydelis fut donc conduite dans ce vaiſſeau, à l'inſu du Gouverneur, & je me préparai à partir avec elle, à l'inſu de la Gouvernante. Mais par malheur, le Gouverneur fut informé de la fuite de Cydelis. Comme j'avois encore quelques ordres à donner pour achever d'équiper mon ſecond vaiſſeau, j'ordonnai à Narbal de lever l'ancre, & de partir ſur le champ, en l'aſſurant que je le rejoindrois inceſſamment. J'allois me rendre dans un autre navire, lorſque je fus arrêté par l'ordre du Gouverneur, & conduit en ſa préſence. Où eſt Cydelis, me demanda-t-il? pourquoi a-t-elle oſé quitter ces lieux ſans mon ordre? c'eſt vous qui m'en répondrez. Cydelis, lui répondis-je, a jugé à propos de quitter des lieux ſoûmis à la puiſſance d'un homme injuſte, qui ne craint point

de

de violer les droits ſacrés de l'hoſpitalité. Je veux que Cydelis revienne, repliqua-t-il, ou je vous ferai mourir comme rebelle & comme corſaire. Si j'ai aujourd'hui ces odieuſes qualités, repartis-je, les avois-je moins lorſque vous me reçutes dans ce port? étois-je moins coupable, lorſque vous m'offrites de vous joindre à moi? Le Gouverneur, ſans m'écouter davantage, me fit conduire en priſon. Cependant mon ſecond vaiſſeau ſortit du port par mon ordre, & alla rejoindre l'autre.

Malgré l'affreuſe ſituation où je me trouvois, je ne me repentois point de ce que j'avois fait pour Cydelis, & je m'eſtimois heureux de mourir pour elle. J'avois entendu les cris qu'elle avoit pouſſés dans le vaiſſeau, quand des ſoldats à ſa vûe m'avoient arrêté ſur le port pour me conduire chez le Gouverneur. Elle me plaint maintenant, diſois-je: que je ſuis heureux, & que la mort me ſemble douce, puiſque je ſerai regretté d'elle! Le lendemain on vint me tirer de ma priſon, pour m'annoncer que j'allois mourir. Déja un peuple nombreux

ſe

ſe preſſoit pour être témoin de mon ſupplice: les uns louoient mon courage, les autres applaudiſſoient à la ſévérité du Gouverneur. On me conduiſit ſur les remparts de la Ville, dont les flots de la mer lavoient les pieds. On y avoit dreſſé l'échaffaut ſur lequel je devois être décapité à la vûe de Cydelis, de Narbal, & de tous les gens de ſon vaiſſeau, qui pour m'attendre ne s'étoient point éloignés de la côte. Ils apperçurent de loin le concours de peuple qui paroiſſoit ſur les murs, & me virent monter ſur l'échaffaut. Cydelis voulut alors deſcendre dans la chaloupe, afin qu'on la conduisît au Gouverneur, aimant mieux s'expoſer à tout, que d'être cauſe de ma mort. Je m'apperçus de ſon deſſein, & je la prévins. Comme tout le monde avoit les yeux ſur la chaloupe qui ramenoit Cydelis, & que le Gouverneur charmé de ſon retour avoit donné ordre de ſuſpendre l'exécution, & de me rendre même la liberté, je pris mon parti ſur le champ, & avant que la chaloupe eût touché le rivage, je m'élançai dans la mer. Les matelots qui conduiſoient cette

cette chaloupe, vinrent auſſi-tôt à mon ſecours par l'ordre de Cydelis, & m'ayant tiré de l'eau, me prirent, me rejoignirent à elle, virerent de bord, & au lieu de voguer vers le rivage, retournerent au vaiſſeau, où je fus reçu de Narbal & de tous mes gens avec les démonſtrations de la joye la plus vive. Charmante Cydelis, m'écriai-je, que ne vous dois-je point, & que mon amour pour vous augmenteroit, ſi je pouvois vous aimer davantage! Auſſi-tôt nous nous éloignâmes, & nous vîmes bien-tôt diſparoître les funeſtes murs de Carpathe.

Nous trouvâmes pluſieurs vaiſſeaux marchands qui appartenoient aux Carpathiens: mais ne voulant pas venger ſur la Nation l'injure que j'avois reçûe de ſon Gouverneur, je ne les attaquai point. Ayant appris que les Egyptiens avoient envoyé quelques vaiſſeaux dans la mer Egée, je fis voile de ce côté-là, après avoir pris des vivres dans l'Iſle de Cos. Je paſſai les Cyclades & l'Iſle de Samos, & je jettai l'ancre vis-à-vis celle de Lesbos; là je vis pluſieurs petits bâtimens Egyp-

gyptiens auxquels je donnai la chaſſe dans toute la mer Egée. Lorſque les vents devenoient trop violens, de peur d'expoſer Cydelis, de qui j'avois enfin obtenu la main, je me retirois dans les ports de Lemnos ou de Sciros.

Il y avoit déja deux ans que j'étois dans cette mer, où je courois ſur les ſeuls vaiſſeaux Egyptiens qui y font un grand commerce, & je faiſois ſouvent des priſes ſur eux. Une fois, en croiſant à la hauteur de Smyrne, le vent nous pouſſa longtems, ſans que nous ſuſſions quelle route il nous faiſoit tenir. La nuit le vent augmenta encore, ce qui cauſa de grandes frayeurs à Cydelis, qui m'avoit donné depuis peu un gage de notre amour. Le lendemain le tems devint calme, les flots s'appaiſérent, & nous apperçûmes une Iſle aſſez éloignée, à la faveur d'une grande flamme qui paroiſſoit l'embraſer. Je conſultai Cydelis qui vous tenoit alors entre ſes bras, (dit Soſtrate en s'adreſſant à Telaſie) car c'étoit à vous qu'elle avoit donné le jour; elle me conſeilla d'envoyer ma chaloupe vers cette

te

te Isle, pour voir ce que c'étoit. Par un presentiment de ce qui alloit m'arriver, je commandai à celle que je vous avois donnée pour nourrice, & qui est cette même Eliante qui a depuis passé pour votre mere, de vous porter dans le vaisseau que montoit Narbal, où vous pouviez être plus commodément.

Environ une heure après, nous vîmes la chaloupe qui revenoit, & au milieu de mes gens j'apperçus de loin qu'il y avoit un homme que je ne connoissois point. Lorsqu'elle fut plus près de nous, Dieux! quelle fut ma surprise & ma joie, & quels furent mes remords en même tems, quand je reconnus Hippias! Je n'osai d'abord l'embrasser: son amour, le mien, celui de Cydelis m'empêcherent de répondre à ses caresses. Quoi donc, s'écria-t-il, l'absence m'a-t-elle effacé de votre esprit, & mon ami ne me reconnoît-il plus? Si je croyois que vous m'eussiez entierement oublié, je retournerois dans l'Isle funeste où le naufrage m'a jetté; je continuerois d'y passer le reste de mes jours dans la caverne affreuse que j'ai habitée si long-

longtems ; j'entendrois encore les cris des mouettes qui m'y assiegeoient sans cesse : mais mon malheur seroit bien plus grand, puisqu'alors je me consolois au moins en songeant que j'avois un ami qui me plaignoit, & à present j'aurois la douleur de voir que je n'en ai plus. Non, Hippias, lui dis-je, je ne vous ai point oublié ; je suis toûjours le même à votre égard ; je me souviens toûjours que par un effort heroïque digne de vous, vous avez renoncé à votre amour pour conserver mon amitié. Que je serois heureux, si je n'avois moi-même jamais senti d'amour ! Que j'ai souffert, me répondit-il, separé de la Belle Cydelis ! Depuis le tems que le sort m'a jetté dans l'Isle déserte d'où vous venez de me tirer, je n'ai pensé qu'à elle ; Cydelis se presentoit sans cesse à mon esprit ; & au milieu de la soif, de la faim, de la misere, & de tous les perils dont j'étois assiegé, j'étois toûjours occupé de ses brillans attraits ; quelquefois je souhaitois de retourner auprès d'elle, sans songer au danger où ce retour mettroit notre tendre amitié.

Tandis

Tandis qu'Hippias parloit ainſi, Cydelis attirée par la curioſité monta ſur le tillac, & fut reconnue d'Hippias. Ah Ciel! s'écria-t-il en ſe jettant à ſes pieds, que je ſuis heureux, divine Cydelis, puiſque je vous revois! que votre vûe me conſole des maux que j'ai ſoufferts! Mais pourquoi ſuivez-vous Soſtrate, ajouta-t-il? quelque malheur vous menaçoit-il dans Tyr? votre pere Geſilon n'eſt-il plus? Cydelis ſurpriſe & émûe ne répondit rien: elle ſe ſouvenoit de l'avoir aimé, & ſongeoit au coup qu'on alloit lui porter, ſi on lui apprenoit qu'elle étoit mon épouſe. Hippias la voyant interdite, lui en demanda le ſujet: Qu'avez-vous, lui dit-il, & pourquoi ſemblez-vous embarraſſée? votre vûe, charmante Cydelis, augmente mon amour, & celle de Soſtrate mon amitié. Cependant je ne reçois point de vous l'accueil que je croyois meriter; je vous vois tous les deux interdits & accablés; vous ſemblez ne me regarder qu'avec une eſpéce d'effroi; mais helas! je crois en pénétrer la raiſon. Cydelis rougit, & Hippias imputant cette rougeur à

la colere, lui demanda pardon de ſon ſoupçon. Vous devez être perſuadée, continua-t-il, que tout mon bonheur eſt attaché à la conſtance de votre cœur, & à la généroſité de celui de Soſtrate. Cependant vous me recevez l'un & l'autre avec froideur. Mon cher Hippias, lui répondis-je en lui prenant la main d'un air confus, on nous avoit dit à Tyr que vous étiez peri avec le vaiſſeau ſur lequel vous vous étiez embarqué, & je ne croyois pas avoir aujourd'hui le bonheur de vous retrouver. Ne ſoyez donc point ſurpris de notre étonnement; votre aſpect inopiné nous a émus. Nous vous reconnoiſſons maintenant; je revois en vous l'ami le plus généreux & le plus digne d'être aimé; mais vous revoyez deux perſonnes qui frappées du bruit de votre mort, ont cru..... Malheureux jour, m'écriai-je, mais plûtôt heureux, puiſqu'il me rend un ami! Surpris de cette exclamation, Hippias montroit un embarras qui croiſſoit à chaque inſtant: tantôt il me regardoit; enſuite il tournoit ſa vûe vers Cydelis, qui évitoit la ſienne en rougiſſant. Helas! me diſoi-

je,

je, je ne devois pas ſi legerement le croire enſeveli dans les flots! j'ai trahi notre amitié; il va me haïr & me déteſter. On voyoit tout à la fois peints ſur le viſage d'Hippias l'amour & la jalouſie, l'amitié & la confiance. Incertain & troublé à ſon tour, il ne ſavoit que penſer de notre maintien embarraſſé, & je crois que dès cet inſtant il ſoupçonna mon union avec Cydelis.

Sur ces entrefaites, quatre vaiſſeaux Bizantins fondirent ſur nous à toutes voiles; les Egyptiens avoient jetté l'allarme par-tout; ils diſoient que j'étois un corſaire Tyrien, que je faiſois la guerre à toutes les nations, & que j'étois ſoutenu de mes concitoyens. Les Carpathiens avoient appuyé ces calomnies, & des-lors on me regarda par-tout comme un écumeur de mer, & l'on réſolut de me donner la chaſſe. Les Bizantins forts en vaiſſeaux entreprirent ma défaite, & ayant tiré quatre gros navires de leur port, ils les envoyerent contre moi. Dès que je les apperçus, j'oubliai pour un moment toutes les idées fâcheuſes que j'avois dans l'eſprit. Je ſautai dans le vaiſ-

ſeau de Narbal, en diſant à Hippias de commander ſur le mien ; comme les vaiſſeaux des Bizantins étoient conſiderablemens plus gros que les nôtres, j'évitois le choc, & tournant autour de ces maſſes preſque immobiles par leur peſanteur, je combattois ſans deſavantage ; mais ils lancerent ſur nous une ſi effroyable nuée de traits, que je commençai à deſeſperer de la victoire. Je m'allois jetter au milieu des ennemis pour finir au moins ma vie avec honneur, lorſque je fis reflexion que je trouverois la mort partout où je voudrois me la donner. Defendons-nous, me dis-je, pour ſauver mon épouſe, ma fille, mon ami, & mes compagnons.

Cependant malgré l'adreſſe de notre pilote, les Bizantins en vinrent à l'abordage. Deſeſperé alors, je renverſai tout ce qui s'offroit à mes coups; je ſautai même inconſiderément dans un de leurs vaiſſeaux, ſecondé du courageux Narbal & de quelques autres. Ceux que nous contraignions de fuir de leur navire, ſe jetterent dans le mien, & y combattirent de nouveau contre ceux que nous y avions laiſſés.

Tout

Tout ſe battoit alors ; les matelots même prenant des armes, ſe méloient parmi les ennemis & en abattoient pluſieurs. Déja la victoire devenoit incertaine, & le courage de mes braves amis l'auroit peut-être fait pancher de mon côté, ſi les Bizantins qui étoient entrés dans mon bord, n'euſſent pris Eliante & la jeune Telaſie. Eliante pouſſoit des cris qui furent entendus de Cydelis. Cette tendre mere voyant ſa chere fille entre les mains des ennemis, tendoit les ſiennes vers elle, en gémiſſant. Hippias au milieu des Bizantins égorgés à ſes pieds vit ce ſpectacle ; il ne douta plus que Cydelis ne fût mon épouſe ; de deſeſpoir il ſe jetta au milieu des ennemis, & fut fait priſonnier. Je ne voulus point l'imiter ; je combattis encore : Narbal quoique bleſſé me ſeconda vaillamment ; tous les ſoldats qui me reſterent ſe rangerent à mes côtés, & ce qu'il y eut de ſingulier, eſt qu'au lieu de combattre ſur notre navire, nous étions tous ſur un des Biſantins. Ils nous envelopperent enfin : Narbal fut dangereuſement bleſſé, & tomba dans ſon ſang : bien-tôt il

ne me reſta plus aucun de mes gens. Enfin accablé par le nombre, je fus pris. Qui pourroit exprimer la rage & la douleur dont je fus poſſedé dans ce funeſte inſtant? cependant je craignois plus les juſtes reproches d'Hippias, que les chaînes dont on m'alloit charger, & la ſéparation de Cydelis plus encore que les reproches de mon ami.

Les Bizantins après le combat pouſſerent des cris de joye, qui nous firent connoître qu'ils avoient douté de la victoire. Les Capitaines des quatre vaiſſeaux prirent chacun ce qui leur échut en partage. Cydelis fut à celui du premier; la jeune Telaſie ma fille, & Eliante ſa nourrice, furent miſes dans le ſecond vaiſſeau; Hippias dans le troiſieme; & je reſtai dans le quatrieme. Quelle difference de la fin de cette journée, au commencement! je me trouvois libre & vainqueur de pluſieurs vaiſſeaux Egyptiens: j'avois deux fois ſauvé ma Maîtreſſe en m'expoſant pour elle, & le don de ſa main joint à celui de ſon cœur avoit couronné mes vœux. Le matin je me trouvois heureux pere, é-

poux

poux fortuné, adoré de Cydelis. Mais Hippias reparoît, & mon bonheur s'évanouit: je me trouve perfide, livré à mes remords; attaqué enſuite, vaincu & chargé de fers. Je m'eſtimai encore heureux dans ma diſgrace, de n'avoir point à ſoutenir la vue ni les reproches d'Hippias. J'étois ſeparé de lui, mais je l'étois auſſi de mon Epouſe & de ma fille, & je ne voyois autour de moi que des ennemis irrités, qui me menaçoient ſans ceſſe d'une mort que je ne craignois pas.

Le Capitaine qui m'avoit en ſon pouvoir ne me fit aucun mauvais traitement. Au contraire, il me vint viſiter, & me dit que j'étois malheureux de n'avoir point fait pour les Egyptiens & pour ma Patrie, ce que j'avois fait contre eux. Je ne me repens point de mes actions paſſées, lui dis-je, par rapport à la guerre que j'ai faite: j'ai combattu les Egyptiens; il eſt vrai; mais je le pouvois, & je le ferois encore, ſi j'étois en état de les combattre. Je ne ſai même par quelle raiſon vous m'avez attaqué; je n'ai rien fait contre vous en particulier,

ni contre votre nation en général; jamais je n'ai insulté les Bizantins, & j'ai plus à me plaindre de vous que les Egyptiens de moi. Vous m'avez chargé de chaînes que je n'ai point méritées; c'est tout ce que mes plus cruels ennemis auroient pû faire. Les Egyptiens dont vous servez aujourd'hui la haine, vous récompenseront-ils de l'injuste service que vous leur rendez? quelle liaison peut avoir avec vous une nation si éloignée de Bizance? sont-ce les Carpathiens que vous vengez? ils n'ont point à se plaindre de moi. Le Capitaine, qui ne m'avoit parlé que pour savoir quelques particularités de ma vie, voyant que je me plaignois, ne m'écouta pas longtems.

Cependant nous arrivâmes à Bizance, Capitale du Royaume de Thrace, où nous débarquâmes; & par l'effet du malheur qui me suivoit partout, je fus mis à côté d'Hippias, de qui je craignois plus la présence que la mort dont j'étois menacé. Cydelis marchoit seule; Eliante & Telasie étoient avec le Capitaine, dont elles étoient le partage: nous avançâmes ainsi jusqu'aux portes de la Ville. Un grand

grand nombre d'Habitans étoient accourus au-devant de nous ; les victoires que j'avois remportées ſur les Egyptiens, m'avoient donné le nom du plus redoutable Corſaire qui eût couru la mer Egée. Les uns s'empreſſoient pour nous voir, d'autres nous admiroient & louoient notre courage; les Capitaines qui nous avoient pris, marchoient devant nous d'un air triomphant, & recevoient les complimens de leurs amis ſur leur victoire.

Triſte, penſif & confus, j'attendois à chaque inſtant les reproches que devoit me faire Hippias ; il me regardoit avec des yeux tout enſemble pleins de colere & d'amitié. Je ne ſai point, me dit-il, de qui j'ai plus à me plaindre, ou de vous, ou des Dieux. Vous êtes l'époux de Cydelis: deviez-vous l'être? & ſi elle devoit diſpoſer de ſa main en faveur de quelqu'un, n'étoit-ce pas moi qui y devois prétendre? Il eſt vrai, lui répondis-je : mais ne vous ſouvenez-vous plus de ce que vous avez fait pour moi? avez-vous oublié que vous quittâtes Tyr? Songez, cher ami, (j'oſe encore vous appeller de ce nom)

ſongez, que votre généroſité eſt la cauſe du crime que vous me reprochez. Si vous ne vous fuſſiez point éloigné, nous n'aurions point été abuſés par le faux bruit d'une mort, que nous avons cru certaine ; affligé de votre triſte ſort, après avoir delivré Cydelis d'un danger qui la menaçoit, j'ai brigué le don de ſon cœur, & celui de ſa main, & j'ai obtenu l'un & l'autre ; en agiſſant ainſi, je n'ai point cru violer les droits ſacrés de l'amitié. Je ne vous croyois plus mon rival, ne vous croyant plus ſur la terre. Vous êtes donc l'époux de Cydelis, me diſoit Hippias en gémiſſant ! vous êtes l'époux de ce que j'adore ; je n'ai plus rien à eſperer ; ſon cœur a pu changer ; elle m'a oublié, l'ingrate. Mais qu'avois-je fait pour prétendre vivre dans ſon ſouvenir ? je l'avois abandonnée dans le tems qu'elle me témoignoit l'amour le plus vif ; je devois du moins attendre que les Egyptiens l'euſſent choiſie ; afin de l'arracher de leurs mains, & de vous ravir cet honneur. Triſte jouet de la fortune, je paſſois des jours ennuyeux dans une Ile deſerte, & dans la ſeule compagnie

pagnie des bêtes féroces, tandis que Soſtrate jouiſſoit des faveurs de Cydelis, & que l'un & l'autre me comptoient entre les morts. Enfin nous arrivâmes près du Palais du Roi de Thrace, où nous fûmes conduits aux pieds de ſon Trône. Dans un autre tems j'en aurois obſervé avec plaiſir toute la magnificence ; mais alors tous les objets m'étoient indifferens.

On nous préſenta à ce Prince, qui nous reçut d'un air ſevere, & nous dit : Etrangers, vous avez couru les Mers ſans ordre d'aucun Roi & ſans l'aveu de votre nation. Vous avez défait les Egyptiens, vous avez coulé leurs navires à fond, & ſi mes armes victorieuſes ne vous avoient reprimés, vous auriez ſans doute attaqué mes vaiſſeaux. Nous ne l'avons point fait, lui répondis-je d'un air aſſuré, mais ſoumis & reſpectueux : jamais les Bizantins ne nous ont vûs contre eux les armes à la main, que lorſqu'ils nous ont attaqués. De toutes les nations du monde, les ſeuls Egyptiens ont à ſe plaindre de nous ; c'eſt à eux ſeuls que nous avons fait la guerre, parce qu'eux ſeuls ont merité que nous la

leur fiſſions. Nous avons couru les mers, il eſt vrai ; mais de quel Souverain ſont-elles le partage ? tous les hommes n'y ont-ils pas également droit? Je ſuis un des principaux de la Phénicie ; je ne dépends d'aucune puiſſance : j'ai pû armer des vaiſſeaux pour la défenſe de ma Patrie opprimée par les Rois d'Egypte. Je ſai que les Egyptiens ſe ſont plaints à vous des courſes que nous avons faites ſur eux. Mais quel motif vous engage à les venger? ne ſont-ils pas aſſez puiſſans pour nous reſiſter, & faut-il qu'un grand Roi ſe mêle de notre querelle ? Tous ceux qui étoient préſens furent partagés : les uns diſoient que l'on n'avoit eu aucun droit de m'arrêter ; les autres prétendoient au contraire, que l'on avoit bien fait de purger la mer d'un corſaire tel que moi, & que j'aurois pû avec le tems m'allier avec les ennemis de l'Etat.

Le Roi, ſans vouloir m'entendre davantage, nous condamna tous à l'eſclavage, & nous donna Hippias & moi à Thamas ſon favori, homme hardi, fourbe, entreprenant & ambitieux. La Reine, charmée de la beauté de Cydelis

delis, voulut l'avoir avec ma fille & Eliante sa nourrice. C'est ainsi que nous fûmes tristement separés. Dans un autre tems la présence d'Hippias auroit soulagé mes peines, mais alors elle les augmentoit; je craignois ses reproches, il craignoit de m'en faire, & Cydelis seule nous occupoit tous deux: nous la regrettions sans cesse; son nom étoit continuellement dans notre bouche, parce que ses charmes étoient toujours présens à notre esprit; nous ne souhaitions la liberté, que pour pouvoir la lui rendre.

Cependant Thamas, sachant que nous étions des hommes entreprenans & courageux, jetta les yeux sur nous pour l'aider dans un projet téméraire qu'il avoit formé. Quelquefois il nous parloit des victoires que nous avions remportées sur les Egyptiens, & du courage que nous avions eu d'en secouer le joug. Il est doux, disoit-il, d'être indépendant, & de n'avoir d'autre maître que soi-même. Vous vous êtes soustraits au pouvoir du Roi d'Egypte: je voudrois imiter votre exemple. Je vous rends la liberté, si vous voulez me seconder & entrer dans

mon projet. Vous me paroiſſez de ces hommes rares, nés pour corriger les abus d'un gouvernement défectueux, & cauſer dans un Etat d'utiles révolutions. Vous joignez l'éloquence au courage, & moi je joins le crédit à l'habileté. Je veux profiter des circonſtances: nous avons un Roi foible, pareſſeux, inapliqué, incapable de gouverner. C'eſt peu pour moi de regner ſous ſon nom: je veux regner par moi-même; rendez-vous dignes l'un & l'autre du ſecret que je vous confie.

Nous connoiſſions déja l'ambition de Thamas; tout le monde ſavoit qu'il aſpiroit à la Couronne, & qu'il étoit homme à abuſer de la faveur de ſon maître, pour le détrôner s'il le pouvoit. Le Roi ſeul ignoroit de quoi Thamas étoit capable; & malgré les bruits qui couroient ſur ſa conduite, ce Prince foible & aveugle lui conſervoit le commandement de ſes troupes. Thamas, à qui un tel emploi & la faveur du Roi donnoient le premier rang à la Cour, y avoit avancé ſes parens & tous ſes amis, ils poſſedoient les premieres charges de l'Etat, & il comptoit

toit ſur eux pour le ſuccès de ſa revolte : mais il croyoit avoir beſoin d'un homme audacieux, & l'avoir trouvé en moi. Je pris la parole, & je lui répondis ainſi.

Si par un droit legitime je m'étois vû ſoumis au Roi d'Egypte, comme les Thraces le ſont à leur Monarque, je n'aurois jamais entrepris de me ſouſtraire à ſon obéiſſance. Une injuſte revolte traîne après elle des maux qui ne ſe peuvent reparer ; & celui qui enleve la couronne à ſon Souverain pour la placer ſur ſa tête, merite qu'un autre imite l'exemple dangereux qu'il vient de donner, & le détrône à ſon tour. La dépendance eſt un bien, ſi elle eſt juſte & raiſonnable : c'eſt le lien de la ſocieté, & la ſource du bonheur public : on peut ſe plaindre, ſi le joug eſt trop peſant, mais il n'eſt point permis de le ſecouer. Votre gouvernement eſt monarchique : ne vous faut-il pas un Roi, & celui qui regne aujourd'hui n'eſt-il pas votre Souverain légitime ? Si vous le détrônez, un autre viendra peut-être qui ſaura le venger, par interêt & pour lui-même, & qui pour ne vous point

met-

mettre en état de vous ſouſtraire à ſa puiſſance, vous en accablera. Si vous parvenez à la Couronne, à quels perils ne vous expoſez-vous pas? Tremblant, & craignant ſans ceſſe les trahiſons, vous vous verrez environné des noirs ſoupçons, de la défiance, de la haine & de la cruauté. Si vous ſuccombez dans votre entrepriſe, vous perirez malheureuſement avec tous vos complices. Quand même vous réuſſiriez, penſez-vous que les Thraces verroient d'un œil tranquille entre vos mains un ſceptre auquel vous n'avez aucun droit? Ne comptez point ſur nous: étrangers dans cet Etat, nous n'y voulons exciter aucuns troubles, & nous craignons les Dieux vengeurs des Rois.

Cette liberté, avec laquelle je parlai à Thamas, l'irrita: Je me ſuis ouvert à vous, nous dit-il, croyant trouver en vous des hommes courageux, & non des donneurs de conſeils, & des ames baſſes & timides. Je doute maintenant des belles actions que l'on vous attribue, puiſque vous n'avez pas le courage de vous joindre à moi, pour acquerir de la gloire. Je vois

que

que vous pourriez avoir la lâcheté de reveler le ſecret que je vous ai confié : mais je vais vous mettre hors d'état de le faire. Auſſi-tôt on nous enferma par ſon ordre dans une priſon obſcure, où nous fûmes mis ſeparément.

Les Illyriens, peuple belliqueux, avoient déclaré la guerre aux Thraces. Ceux-ci leverent une Armée, & le Roi ſe mit à la tête, pour aller attaquer les ennemis. Il mena, ſelon la coûtume, tous ſes eſclaves avec lui, & tous les Seigneurs de ſa Cour furent obligés de mener auſſi les leurs : ils ſervoient à augmenter le nombre des ſoldats, & on les armoit ainſi que des troupes reglées. Comme je paſſois, avec tous mes autres compagnons, pour avoir du courage, le Roi ordonna très-expreſſément à Thamas de nous mener à la guerre, & il fut contraint de me tirer de la priſon, où je languiſſois depuis près d'un mois. J'appris alors qu'Hippias s'étoit ſauvé, ayant corrompu ſes Gardes ; qu'il avoit fait tout ſon poſſible pour me procurer la liberté, auſſi-bien qu'à Cydelis, mais qu'il n'avoit pû y réuſſir.

Le

la fuite. Comme on savoit que
vois de la naissance & du courage
fus mis à la tête des esclaves, où
promis de faire mon devoir & de
vir le Prince avec zele. Cydelis
étoit avec la Reine, & qui possec
ses bonnes graces, me procura
honneur. Cette Princesse voulut
vre le Roi son Epoux à la guerre,
y mena Cydelis, que j'eus occasion
voir & d'entretenir quelquefois dur
la marche.

Les deux Armées se trouverent
présence au bout de dix jours.
Roi commandoit la droite, Tha
la gauche, & le neveu du Roi, no
mé Damaris, commandoit les trou
de l'arriere-garde, parmi lesque
étoient environ 600 esclaves qui m
choient sous mes ordres. Le i

gées dans l'ordre que je viens de dire. Le Roi eut d'abord de l'avantage à l'aîle droite, & fit plier les ennemis. Mais Thamas ayant laiſſé enfoncer ſon aîle gauche, ne rendoit preſque aucun combat, & commençoit déja à fuir, quoiqu'il lui fût aiſé de repouſſer ceux qu'il avoit en tête, ayant plus de troupes qu'eux. J'avertis Damaris des mauvais deſſeins de Thamas, & ayant reçû de lui la permiſſion de quitter mon poſte, je courus vers le Roi: Seigneur, lui dis-je, la déroute de votre aîle gauche eſt l'effet de la trahiſon de Thamas; remarquez ſa fuite précipitée & volontaire. Le Roi ne pouvoit croire ſon favori capable d'une trahiſon; mais quand je lui eus revelé ſes projets & ſes ſollicitations pour m'y faire entrer, il quitta ſon aîle droite, & paſſa à la gauche pour la ſoûtenir. La perfide lâcheté de Thamas l'avoit miſe en un tel deſordre, qu'il fut impoſſible au Roi de la rallier; ce Prince alloit même être envelopé & pris, lorſque j'accourus à ſon ſecours avec mon corps d'eſclaves. Je dégageai le Roi, & tous mes gens ayant bien fait leur

de

devoir, je rétablis le combat. Le Roi me vit à ſes côtés abattre tout ce qui s'offroit à mon bras. Enfin cette aile gauche qui avoit fui, fit fuir à ſon tour les ennemis, que l'aile droite continuoit de tailler en pieces. Thamas, que notre ſuccès avoit fait deſeſperer de celui de ſa perfidie, parut à la fin de la bataille combattre aſſez vaillamment, pour en effacer le ſoupçon: mais cela ne l'empêcha pas d'être arrêté le lendemain en préſence du Roi, qui lui dit d'un air terrible: Voilà donc, traître, le prix des bienfaits que j'ai verſés ſur toi! tu m'abandonnes dans le combat, moi qui t'ai fait le Chef d'une partie de mes troupes: tu veux me renverſer du trône, parce que je t'en ai approché; tu en as vû l'éclat de trop près, il t'a ébloui: je t'ôte ton rang dans ma Cour, ton emploi dans mes troupes, tous les biens que tu poſſedes, & qui t'ont rendu ſi ambitieux: Depouillé de toutes ces grandeurs, je te livre aux mépris du public, & te laiſſe la vie pour ton ſuplice. Thamas confus & épouvanté voulut ſe jetter aux pieds du Roi, pour lui demander pardon

don ou pour ſe juſtifier: mais le Prince lui ordonna de ſe retirer, & de ne jamais paroître devant lui.

J'étois préſent, lorſque le Roi le traita de cette maniere, & il fut aiſé à Thamas de deviner que c'étoit moi qui avois revelé ſa coupable trahiſon. Il eut alors lieu de faire de triſtes reflexions ſur la conduite indigne qu'il avoit tenue à mon égard, & de ſe repentir de m'avoir maltraité. C'eſt ainſi que ceux qui abuſent de leur faveur paſſagere, pour opprimer injuſtement ceux qu'ils craignent ou qu'ils haïſſent, éprouvent tôt ou tard de triſtes revers; les priſons, où leur barbare politique a retenu d'innocentes victimes, recelent ſouvent les dénonciateurs de leurs crimes & les funeſtes inſtrumens de leur perte future. La part que j'avois eue à la victoire ne m'affranchit pas ſeulement de ma condition d'eſclave; elle m'éleva encore à la faveur du Prince, & je me vis en état de prétendre bien-tôt aux plus grandes dignités de l'Etat.

Je commençois d'être heureux, ſi j'euſſe pû jouir de la préſence de Cydelis. Mais à peine Thamas s'étoit-

il

il retiré, qu'on vint annoncer au Roi que la Reine ſon épouſe & toutes ſes femmes étoient entre les mains des ennemis, qui s'étoient retirés avec cette priſe dans une petite ville à quelques lieues de là. On ne délibera point; les troupes, quoique fatiguées, témoignerent une noble ardeur pour la délivrance de la Reine. Comme Cydelis avoit été priſe avec elle, je conſeillai au Roi de ne point differer, & d'aller ſur le champ forcer la ville. Bien-tôt on arriva aux pieds des murailles; on ne s'amuſa point à former un Siege: le ſoldat animé planta auſſi-tôt les échelles & monta à l'aſſaut; je fus des premiers ſur le rempart, d'où j'aidai à pluſieurs à y monter avec moi. Les ennemis malgré leur réſiſtance furent forcés: nous entrâmes dans la ville qui fut ſaccagée, & qui bien-tôt n'offrit plus qu'un monceau de corps expirans ſous des toits embraſés. Les Temples mêmes n'auroient point été reſpectés, ſi le Roi n'eût fait ceſſer le carnage. Sa préſence ſauva la vie à pluſieurs qui vinrent demander grace, en ſe jettant à ſes pieds. On trouva la Reine; mais

je

je cherchai en vain Cydelis : je l'avois vûe, helas ! pour la derniere fois de ma vie.

Pendant que les troupes s'abandonnoient à une joye, que leur cauſoit la préſence & la liberté de la Reine, j'étois plongé dans une douleur amere. Favori d'un puiſſant Monarque, je me trouvois plus malheureux que dans les chaînes ; je perdois Cydelis, quand j'aurois pû partager avec elle les bienfaits de la Fortune. Croyant qu'elle pouvoit être enfermée dans quelque lieu ſecret de la ville, je la parcourus toute entiere, en l'appellant à haute voix. Je marchois, pour la trouver, au travers des corps ſanglans, & des feux allumés de toutes parts : j'appris enfin que dans le moment que nous étions entrés dans la ville, un Capitaine ennemi en étoit ſorti avec elle. Alors, ſûr de mon malheur, je me retirai plus affligé que je n'étois auparavant. Ma ſeule conſolation étoit, que Telaſie ma fille & Eliante ſa nourrice étoient toutes deux reſtées à Bizance.

Le lendemain le Roi fit aſſembler tous les Officiers de ſon Armée. Leur

ayant

ayant remis devant les yeux les actions que j'avois faites, le ſervice que j'avois rendu à l'Etat & à ſa perſonne, & le ſang illuſtre dont j'étois ſorti, il déclara qu'il me donnoit le commandement de deux mille chevaux. Cet emploi diſtingué, accordé à un Etranger, excita la jalouſie de quelques-uns : mais le plus grand nombre convint que mes ſervices avoient merité cette récompenſe.

On apprit alors une nouvelle, qui obligea le Roi de retourner à Bizance, & d'y ramener ſon Armée. Comme Thamas avoit beaucoup de parens à la Cour, qui y tenoient le premier rang, & qui par ſa diſgrace ſe voyoient abaiſſés, ils firent une ligue, qui commença bien-tôt à éclater. D'abord ils demanderent tous enſemble au Roi la grace de Thamas, & ce Monarque l'ayant refuſée, ils leverent des troupes, & en même tems intrigueren ſi heureuſement dans l'Armée, que quand le Roi voulut la faire marcher contre les rebelles, la plus grande partie ſe rangea de leur côté. Le Prince, étonné de cette perfidie, ne voulut pas donner aux Conjurés le

tems

ems de ſe fortifier: il marcha contre
ux, avec le reſte de ſes troupes qui
ui étoient reſtées fideles, & j'eus
'honneur de le ſuivre. Comme les
ebelles ne demandoient que la batail-
e, on la donna dès le lendemain. Ils
ne purent ſoutenir la vûe de leur Sou-
verain irrité, dont les coups les épou-
vanterent moins que les regards. Pen-
dant qu'il les tailloit en pieces, je
m'étois attaché à Thamas, & l'ayant
joint enfin, je finis le combat en lui
donnant la mort. Les rebelles ſe dé-
banderent auſſi-tôt; nous les pourſui-
vîmes vivement: le Roi rentra enſui-
te dans Bizance, au bruit des accla-
mations de ſon peuple fidele.

Après cela nous jouimes d'une lon-
gue paix: je m'occupai pendant ce
loiſir à cultiver l'eſprit de ma fille, &
à la rendre, s'il ſe pouvoit, ſembla-
ble à ſa mere. Je découvrois déja en
elle les mêmes inclinations: ſes appas
naiſſans me faiſoient ſans ceſſe ſouve-
nir de ceux de l'Epouſe adorable que
j'avois perdue. Quelquefois je verſois
des larmes à ce tendre ſouvenir, &
le ſoin que ma chere fille prenoit de
les eſſuyer, m'en faiſoit répandre da-

vantage. La Reine l'arrachoit ſouvent d'entre mes bras ; elle l'aimoit tendrement ; & ſi dans la ſuite, lorſqu'elle fut grande, le fils d'une des premières Dames de la Cour n'en étoit pas devenu amoureux, comme il arriva, j'aurois joui d'un ſort aſſez heureux. Ce jeune homme ſe nommoit Cratisthene ; il étoit d'une illuſtre naiſſance, & poſſedoit de grands biens ; mais ſon humeur prodigue lui en avoit fait diſſiper une grande partie, & ſa conduite qui continuoit d'être dereglée, m'avoit donné de mauvaiſes idées de lui ; de ſorte que je lui refuſai ma fille.

Sa mere, favorite de la Reine, lui repréſenta l'affront fait à ſon fils, & lui demanda en grace que ma fille ſortît du Palais. La Reine eut la foibleſſe d'y conſentir, & voilà le commencement de mes diſgraces. On fit enſuite entendre au Roi que j'étois trop puiſſant dans l'Etat ; que les troupes m'étoient entierement devouées, & que les largeſſes que je leur faiſois devoient paroître ſuſpectes ; que j'étois plus à craindre que Thamas ne l'avoit jamais été, ſachant mieux la guerre que lui, & n'ayant pas moins d'am-

d'ambition ; qu'enfin j'étois en état de m'emparer du Trône.

Ma conduite ni mes ſervices paſſés ne furent point aſſez puiſſans pour faire juger au Roi que j'étois incapable d'un ſi grand crime : le peu de mouvement que je me donnois pour ne point tomber du rang que j'occupois, devoit lui faire connoître que je n'aſpirois pas à un plus grand. Cependant il ne me vit plus des mêmes yeux, & bien-tôt on ne me regarda plus à la Cour que comme un homme déchû de toute ſa faveur. Ce coup, auquel je m'étois toujours attendu, ne m'étonna point ; je ſavois à quoi on eſt expoſé auprès des Princes, & combien leur faveur eſt capricieuſe. Cependant Cratiſthene continuoit de chercher les occaſions de voir ma fille ; il avoit contribué à ma chûte malgré lui, & s'il y avoit eu quelque part, il s'en repentoit ſincerement, & travailloit même à mon rétabliſſement. Mais ſon implacable mere qui avoit plus d'une raiſon pour me haïr, continuoit de s'obſtiner à ma ruïne ; & elle y réuſſit, parce qu'elle ſut mettre dans ſes interêts le premier Miniſtre, qui, ſe-

lon l'ordinaire, haïſſoit tous ceux qu le Prince aimoit.

Les Illyriens ſachant les mécon tentemens que j'avois de la Cour, m'é crivirent pour m'offrir le commande ment de leurs troupes, & une fortun encore plus brillante que celle don j'avois joui à Bizance. J'eus le cou rage de rejetter leurs propoſitions, & j'envoyai leur lettre au Roi, qui eu l'ingratitude de ne me tenir aucun compte de ma fidelité. Qu'un Ro gouverné par un Miniſtre eſt à plain dre! Il perſecute ſouvent ceux qui lu ſont le plus attachés.

Cependant la guerre ſe ralluma en tre les Thraces & les Illyriens. Mal gré ma diſgrace, malgré les impreſ ſions que l'on avoit données au Roi, & la haine de ſon Miniſtre, on juge à propos de me confier le commande ment des troupes, dans la perſuaſion où l'on étoit que j'étois le plus capa ble de les commander, & celui ſur la fidelité de qui on pouvoit le plus comp ter. Ce fut alors que j'écrivis à mon ami Hippias, qui depuis long-tems étoit retourné à Tyr, & s'y étoit ma rié, pour le prier de vouloir bien re

cevoir

cevoir ma fille chez lui, dans la crainte que ſa jeuneſſe & ſa beauté ne l'expoſaſſent à la Cour pendant mon abſence. Hippias m'ayant répondu qu'il la recevroit avec plaiſir, vous partites pour Tyr, dit Soſtrate en s'adreſſant à Telaſie, conduite par Eliante, que j'ai toûjours voulu que vous regardaſſiez comme votre mere, afin que vous lui fuſſiez plus ſoumiſe; & moi je partis pour la guerre.

Je n'y fus point heureux; je perdis la premiere bataille, non par ma faute, mais par celle du Miniſtre qui ne m'avoit point fourni des forces ſuffiſantes pour les oppoſer aux ennemis. La campagne ſuivante on m'ôta le commandement, & je fus abſolument diſgracié. J'appris dans le même tems, par une lettre d'Hippias, que ſon fils vous avoit enlevée, & enſuite que vous aviez été égorgée par des corſaires. Quel ſurcroit de douleur! quelle ſuite d'adverſités! Alors la vie me devint à charge. Cependant je réſolus de ſortir du Royaume, & de me rendre à Tyr, pour y trouver quelque conſolation auprès de mon ami Hippias. Etant ſur le point d'executer mon deſ-

je fus admis dans le ſanctuaire d
Déeſſe ; je me dévouai à ſes autels
bien-tôt je fus élevé à la dignit
Grand-Prêtre. Dans cet état, j'a
l'accompliſſement de la promeſſe
Dieux, puiſque j'ai le bonheur de
retrouver, ô ma chere Telaſie. I
ſent-ils m'accorder une faveur parf
en me rendant encore votre mere
en me faiſant retourner à Tyr
vous & revoir Hippias, le per
votre amant, & l'ami le plus gene
qui ait jamais été.

Dès que Soſtrate eut achevé de
ler, Ariſtée preſſa Telaſie de leu
re comment elle s'étoit ſauvée des m
des Barbares qui l'avoient enle
& ſur quoi avoit été fondée la fun
nouvelle de ſa mort, dont on l'a

Après que le perfide Dioclore m'eut fait enlever par des corſaires, dit-elle, ils firent force de rames pour s'éloigner du rivage, où je vis tomber Ariſtée, que je crus mort. Antiloque pourſuivit longtems mes raviſſeurs, & peut-être les auroit-il atteints, ſi ceux-ci n'avoient rencontré des pêcheurs, chez qui ils avoient coûtume de loger, & qui étoient auſſi ſcélérats qu'eux. Il y a, leur dirent-ils, une barque qui nous pourſuit: dites à ceux qui y ſont, que nous avons égorgé & jetté dans la mer cette fille que nous leur avons enlevée. L'opinion de ſa mort & le deſeſpoir de recouvrer ce qu'ils ont perdu, pourront faire ceſſer leur courſe, & nous donner le moyen de nous échaper, & de regagner notre vaiſſeau.

Les pêcheurs executerent ſans doute ce qui leur avoit été recommandé, & firent croire à Antiloque que les corſaires m'avoient tuée. Je me le perſuadai, lorſque je vis qu'on ne le mettoit plus en peine de me rendre la liberté. Comme les Pirates avoient réſolu de me vendre ſur le pied d'une belle eſclave, de peur de diminuer mes

foibles attraits, ils s'efforcerent de rendre ma captivité ſuportable, & me traiterent avec beaucoup d'égards. Ils m'aſſurerent que je jouirois bientôt d'un ſort capable de me faire oublier ce que j'avois perdu. Un Prince Grec vous attend, me dirent-ils; vos charmes ne peuvent manquer de captiver ſon cœur; vous deviendrez ſon épouſe; quelle brillante fortune pour vous! ſachez-nous gré de l'heureuſe violence que nous vous avons faite. Je ne répondois rien à ces diſcours importuns; je diſſimulois mes ſentimens: la gayeté ni la triſteſſe ne paroiſſoient point ſur mon viſage, & je laiſſois douter ſi j'étois affligée ou ſatisfaite de ma deſtinée.

Cependant nous avions joint un grand vaiſſeau, ſur lequel on m'avoit fait monter, & nous voguions ſur la Mediterranée. En entrant dans la mer Egée, les Pirates apperçûrent un petit vaiſſeau qui faiſoit voile du côté de Tyr; ils allerent à lui: l'équipage ne fit aucune réſiſtance, & le vaiſſeau fut pris. Il y avoit ſur ce navire, un homme que je crains de nommer, dit-elle en regardant ſon amant. Aris-

riſtée pâlit à ces mots, & demanda avec empreſſement qui étoit cet homme, dont elle vouloit cacher le nom. Telaſie continuoit à le celer; mais Soſtrate lui ayant ordonné de le dire, elle nomma Hippias, pere d'Ariſtée. Il venoit de Smyrne, continua-t-elle, & s'en retournoit dans ſa patrie, lorſque les corſaires le prirent: je le reconnus d'abord, & quoique je l'entendiſſe ſouvent déplorer mon ſort, & ſe plaindre de ce que la mort m'avoit enlevée dans un tems où mon hymen avec ſon fils alloit le rendre heureux, je ne pus jamais lui parler, ni me montrer à lui, parce que les Pirates ayant ſû qu'il étoit Tyrien comme moi, ne voulurent pas qu'il pût me reconnoître.

Cependant le chagrin de me voir dans une captivité ſi longue, l'incertitude de mon ſort, & les fatigues de la mer m'avoient tellement changée, que je n'étois plus reconnoiſſable. Les corſaires s'en apperçurent, & voyant qu'ils étoient près d'Epheſe, ils me vendirent à un nommé Soſthene, Intendant de la maiſon de Peon & de Termille, & s'en retournerent avec

Hippias, dont ils prétendoient tirer une forte rançon. Je demeurai long-tems expoſée aux rigueurs d'un long eſclavage, & je trouvai bien moins d'humanité dans Softhene que dans ceux de qui il m'avoit achetée. Il étoit devenu amoureux de moi, & j'avois dédaigné ſa flâme. Piqué de mes mépris, ſon amour s'étoit tourné en fureur, & peut-être en aurois-je été la victime, ſi la genereuſe Termille ne fût arrivée à Epheſe, & ne m'eût tirée de ſes mains. Voilà ce qui m'eſt arrivé depuis mon enlevement par des corſaires. Malgré le peril où je ſuis encore, je me trouve heureuſe d'avoir rencontré ici mon pere & mon amant. Puiſſent les Dieux, touchés des vertus de l'un & de l'autre, nous faire revoir tous enſemble les murs de Tyr, pour goûter enfin un ſort tranquille après tant de malheurs!

Cependant la nuit étoit déja avancée, & chacun avoit beſoin de repos. Termille ſe retira avec Telaſie, Soſtrate avec Piſiſtrate, & Cineas avec Ariſtée, qui diſoit à ſon ami: Remarquez que je ne puis jamais être parfaitement heureux. Les Dieux me rendent Telaſie,

ſie, qui en retrouvant ſon amant & ſon pere, m'apprend que j'ai perdu le mien. O mon pere, quand pourrai-je vous revoir? Conſolez-vous, répondoit Cinéas : les Dieux, dont vous vous plaignez, ont fait voir au milieu de vos malheurs, qu'ils vous aimoient. Bientôt vous ſerez l'objet de toutes leurs faveurs, & plus vous avez ſouffert, plus vous ſerez heureux. Ils vous ont rendu Telaſie, ils vous rendront Hippias; ou plutôt ils vous rendront à ſa tendreſſe, à ſa pieté, & à toutes ſes vertus.

LES AVANTURES D'ARISTÉE ET DE TELASIE.

LIVRE VII.

L'Aurore commençoit à blanchir le ſommet des Montagnes, & la fraîcheur naiſſante du matin invitoit les mortels à prolonger leur repos. Tout étoit tranquille dans l'enceinte du Temple, & le ſommeil y regnoit encore, lorſque l'on entendit tout à coup un bruit de voix confuſes. Les Prê-

Prêtreſſes s'éveillerent, & ayant ouvert les portes, elles virent paroître un Officier de la République, qui à la tête de pluſieurs ſoldats, demanda que Termille, Telaſie, Ariſtée, Piſiſtrate & Cineas, euſſent à ſe préſenter devant les Juges. Ils obéirent, & peu de tems après, ils parurent devant le Sénat aſſemblé. Soſtrate voulut les y accompagner; & prenant d'abord la parole : Juges d'Epheſe, dit-il, Telaſie que vous voyez, eſt ma fille. Reconnoiſſez ſon pere dans le Grand-Prêtre de la Déeſſe que vous révérez. Votre équité va ſans doute confondre les brigues de Peon, & vous ne me contraindrez pas d'avoir recours à l'auguſte Diane, pour venger l'innocence injuſtement perſécutée. Partiſans du plus méchant des humains, continua-t-il en s'adreſſant aux amis de Peon, ceſſez de favoriſer un homme haï des Dieux. Malheur à tous ceux qui font perdre l'équilibre à la balance de Themis, & qui s'efforcent par leur crédit de la faire pancher au gré de leurs injuſtes deſirs! Tremblez, ſi vous vous élevez contre Themis, & ſi par d'indi-

gnes brigues vous, vous efforcez de décliner son Tribunal, ou de braver ses Arrêts.

Ces paroles, sorties d'une bouche sacrée & respectable, frapperent l'assemblée, & y firent regner un religieux silence. Alors les Juges ayant ordonné à Peon de parler, il demanda premierement que Telasie demeurât son esclave, puisque Sosthene, l'Intendant de sa maison, l'avoit achetée, & qu'on ne lui avoit point rendu la liberté. Dans tous les païs policés, répondit gravement Sostrate, les filles nées libres, & sur-tout celles qui sont de la naissance de la mienne, ne demeurent point esclaves, dès qu'elles sont reconnues par leurs parens, & le prix de leur rançon est celui auquel elles ont été achetées; si vous refusez, ô Peon, de remettre ma fille en liberté à cette condition, tout ce que vous pouvez exiger, est que selon les loix de ce païs, elle soit plongée dans la fontaine de Syrinx, afin de reconnoître si elle a été chaste comme cette Nymphe, & si par le soin qu'elle a eu de conserver sa virginité, elle mérite d'être déclarée libre,

bre, & de jouir des droits de ſa naiſſance. Je demande donc l'épreuve pour elle, s'il le faut : mais ſi elle en ſort victorieuſe, Peon n'aura rien à prétendre, & ſa rançon ſera à ce prix. J'y conſens, repliqua Peon, & je ſuplie même les Juges de faire ſubir une pareille épreuve à Termille, dans la fontaine de Rhodope, deſtinée à vérifier la chaſteté des femmes mariées. C'eſt ainſi que les Dieux eux-mêmes nous jugeront.

Le Sénat accorda à Soſtrate & à Peon ce qu'ils demandoient. Ce fut tout ce qui fut jugé ce jour-là, par rapport aux accuſés ; & la cérémonie de la fatale épreuve fut remiſe au lendemain. Tout le peuple avoit les yeux ſur Telaſie & ſur Termille, & faiſant l'épreuve d'avance par ſes curieux regards, il cherchoit dans les yeux & dans le maintien de l'une & de l'autre, la preuve de leur crime ou de leur innocence. Cependant on n'aprochoit jamais qu'avec crainte de ces deux terribles fontaines ; les filles & les femmes de la réputation la plus ſaine, ne s'y plongeoient qu'en tremblant ; elles craignent toujours que l'eau

l'eau peu fidele ne les trahît, & la conſcience la plus exempte de tâches pouvoit à peine ſe raſſurer. A l'égard de celles qui avoient quelque choſe à ſe reprocher, elles étoient, pour ainſi dire, jugées avant que de mettre le pied dans la fontaine, & leur frayeur extrême étoit leur Arrêt. Toute la ville d'Epheſe trembloit pour Termille, qui dans l'idée que ſon mari étoit mort, ſembloit avoit pû imiter la plûpart des jeunes veuves. A l'égard de Telaſie, on ne croyoit pas non plus, qu'ayant ſuivi un jeune homme qu'elle aimoit avec paſſion, elle ne lui eût accordé aucune faveur. Auſſi Peon ſe réjouiſſoit-il d'avance, d'avoir obtenu ce jugement du Sénat, s'imaginant qu'il feroit condamner Termille comme coupable d'adultere; & que Telaſie, convaincue de fragilité, ne manqueroit pas de demeurer en ſa poſſeſſion.

Cependant Soſtrate, prévenu en faveur de ſa fille, ne craignoit rien pour elle, non plus qu'Ariſtée ſon amant & Cineas, qui connoiſſoient ſa vertu. Pour elle, on ne vit jamais aucune fille condamnée à la périlleuſe épreuve

ve montrer un front plus ſerein, & un viſage plus aſſuré. Les roſes de ſon teint n'en parurent point alterées, & elle ſe prépara tranquillement à la cérémonie du lendemain. Cependant il s'agiſſoit d'un myſtere impénétrable, ſur lequel d'ordinaire, ni la prévention des parens & des amis, ni la louange des hommes, ni l'air de modeſtie & de confiance ne répandent que de foibles lumieres. Ce ſecret eſt ſouvent voilé pour les aveugles humains, & n'eſt connu que des Dieux, qui le revelent quand il leur plaît.

Son pere, revenu dans le Temple, s'étoit proſterné au pied des autels de la Déeſſe, pour la remercier de lui avoir rendu ſa fille. Puiſſante Déeſſe, diſoit-il, m'auriez-vous fait retrouver ma fille, pour me rendre le témoin de ſa honte? Non, puiſque vous l'avez jugée digne d'être rendue à ſon pere, il faut qu'elle ait été fidele aux ſaintes loix de la pudeur. O Déeſſe, achevez votre ouvrage: il ne me manque que de recouvrer Cydelis mon épouſe, & mes vœux ſont comblés.

A peine eut-il achevé ſa priere, qu'on vit entrer dans le Temple un homme accompagné de deux femmes. C'étoient Cratiſthene, Cydelis & Calligone. Quelle fut la ſurpriſe de tous les ſpectateurs ! Cratiſthene ſe jetta entre les bras de Soſtrate, pendant que Cydelis embraſſoit ſes genoux. Calligone amante & aimée de Cratiſthene, faiſoit mille careſſes à Telaſie, qu'elle trouva auprès de ſon pere, & qui n'étoit plus ſa rivale. Cydelis ayant par les plus vifs tranſports exprimé la joye qu'elle reſſentoit de revoir Soſtrate ſon époux, embraſſa ſa fille, que la nature ſeule lui fit reconnoître. Jour heureux, s'écrioit Soſtrate ! ô Diane, vous me comblez de vos faveurs, & vous me tenez ce que vous m'avez promis ! Ariſtée reſſentoit tant de plaiſir, qu'il ne pouvoit l'exprimer ; il regardoit Cydelis & Calligone avec étonnement. Comment ſe trouvent-elles enſemble, ſe demandoit-il ? Les Dieux nous protegent d'une façon bien ſinguliere ; & après de ſemblables prodiges, je puis eſperer de revoir bien-tôt mon pere.

Les Prêtreſſes les firent tous entrer dans

dans le même ſalon où Soſtrate avoit la veille conté ſes avantures, & après avoir ſatisfait à tout ce qu'une tendreſſe mutuelle inſpire, Soſtrate demanda à Cratiſthene, pourquoi il avoit enlevé Calligone dans le tems qu'il étoit amoureux de Telaſie, & quel ſujet l'avoit obligé d'aborder à Epheſe.

Pendant que vous faiſiez ſi malheureuſement la guerre contre les Illyriens, répondit Cratiſthene, par la faute du Miniſtre, dont la haine contre vous avoit été augmentée par ma mere, je conçus le deſſein temeraire d'aller chercher Telaſie juſque dans Tyr où vous l'aviez envoyée. J'abordai au port avec un vaiſſeau bien armé; je ne m'y fis pas connoître, & voyant qu'Hippias avoit découvert le deſſein que j'avois eu d'enlever Telaſie, je réſolus d'attendre le jour de la fête de Jupiter, où je ſavois que Tyr entier ſeroit aſſemblé. Ce jour arriva: je fis deſcendre à terre une bonne partie de mes gens: celui qui étoit à leur tête ayant vû Calligone dans la foule, jugea qu'une ſi belle perſonne ne pouvoit être que Telaſie, & ſans

atten-

attendre que je l'euſſe joint, comme je le lui avois ordonné, il s'approcha d'elle, & l'entraîna vers mon vaiſſeau, avec Arſinoe ſa nourrice qui étoit avec elle. Je reconnus bien-tôt la mépriſe; mais les pleurs que Calligone répandoit, augmentant les graces dont elle étoit ornée; la firent paroître ſi charmante à mes yeux, que celle que je poſſedois me fit oublier celle que je ne pouvois poſſeder. Ceſſez de répandre des larmes, lui dis-je; vous n'êtes point eſclave; vos appas me rendent le vôtre: commandez, & vous me verrez toujours ſoumis à vos volontés; je ne ſuis point un corſaire, mais un homme d'une naiſſance aſſez illuſtre, qui vous offre ſon cœur & ſa main. Calligone ne répondit point à mes paroles: elle reſta ſur le tillac, & ne pouvant me réſoudre à la remettre à terre, je fis lever l'ancre, & je voguai vers Bizance. Arſinoé conçut de l'eſtime pour moi, & tâcha de me faire aimer de ſa maîtreſſe; j'entendois quelquefois leurs diſcours. Oubliez un ingrat qui vous mépriſe, diſoit-elle, & payez de votre amour celui d'un homme qui n'adore que

vous.

vous. Votre cœur ſera-t-il toujours occupé d'un infidele, & ſerez-vous inſenſible pour un tendre amant? Croyez-moi, ne ſongez plus qu'à répondre aux reſpectueux empreſſemens d'un homme aimable, qui tient un rang illuſtre à la Cour de Bizance.

Calligone écouta les conſeils d'Arſinoé: j'eus enfin le bonheur de lui plaire, & quelques jours après celui de l'apprendre d'elle-même. Mais il ſembloit que les Dieux ne m'euſſent accordé cette faveur, que pour me faire ſentir plus vivement le coup dont ils me vouloient fraper. Il y a une aſſez grande étendue de mers depuis Tyr juſqu'à Bizance. J'avois déja atteint les Cyclades, lorſque les vents devinrent contraires: nous vogâmes çà & là, pendant deux jours entiers; & ſur la fin du troiſieme, il s'éleva une tempête ſi furieuſe, que tout eſpoir nous abandonna. Une frayeur mortelle étoit peinte ſur le viſage des matelots & de tous les paſſagers; bientôt après la religion, ou plûtôt la ſuperſtition, l'emporta ſur le devoir & la raiſon, & le Pilote dit qu'il ne falloit plus eſperer de ſe garantir du nau-

naufrage, à moins qu'on n'offrit une victime humaine aux Dieux de la mer. Tous applaudirent à cet avis, & ce fut en vain que je voulus m'y opoſer; on brava mon autorité. On s'en remet au ſort pour le choix de la victime, & chacun tire tour à tour les billets renfermés dans une urne. Calligone eſt auſſi contrainte de tirer, & je vois avec horreur que le billet fatal lui eſt échû. Je propoſai alors de prendre ſa place, & de donner ma vie pour lui conſerver la ſienne. Soldats, matelots, m'écriai-je, je me dévoue à la mort, pour vous ſauver tous, s'il le faut: mais je ne ſouffrirai point que la belle Calligone périſſe. Mes paroles ne produiſirent rien ſur leurs foibles eſprits, & ils ſe mirent en devoir de ſe ſaiſir de la victime. Alors je tirai mon épée: Quoi, leur dis-je, vous voulez faire la loi à votre Chef, & vous oubliez l'obéiſſance que vous lui devez! Mais le plus grand maître eſt la crainte; il fait oublier le devoir. Ils s'avancerent tous pour me faire violence. J'en renverſai quelques-uns; mais ils me déſarmerent; & déja ils entraînoient l'infor-

fortunée Calligone. Cependant Arſinoé, devenue furieuſe, la défendoit de toutes ſes forces. Cruels, diſoit-elle, voilà mon ſang : verſez-le, aſſouviſſez ſur moi la rage qui vous anime ; épargnez un ſang illuſtre & précieux. Sacrifiez-moi à la place de Calligone ; & ſi les Dieux ne ſont point contens d'une telle victime, vous exécuterez enſuite ce que vous voulez maintenant entreprendre. Les matelots ſe rendirent, & leur folle ſuperſtition s'accommoda de ce parti. Malgré mes efforts, la généreuſe Arſinoé alloit être la victime des flots mutinés : elle étoit déja ſur le tillac, prête à ſe précipiter, lorſqu'elle leva les yeux & les mains vers le Ciel : Dieu Neptune, s'écria-t-elle, écoutez ma priere, recevez-moi en ſacrifice ; & après que j'aurai perdu la vie pour calmer votre courroux, ſauvez celle de Calligone, & contentez-vous de la mienne. Alors elle ſe prépara à s'élancer dans la mer. Mais tout à coup les flots ſe calmerent ; bien-tôt après un vent favorable enfla nos voiles. A la vûe de ce prodige, tous leverent les mains vers le Ciel : la gé-

genereuſe Arſinoé, après avoir donné une ſi forte preuve de ſa tendreſſe, rentra dans le vaiſſeau, & y reçut les éloges dûs à ſon courage heroïque.

Les vents nous avoient ſi fort éloignés de notre route, que le Pilote ne put nous dire de quel côté ils nous avoient jettés. Nous paſſâmes à la vue de pluſieurs Iles, & je fus tres-étonné, quand je vis que le vaiſſeeau s'arrêtoit devant une. Le Pilote avoit ſecretement conſpiré avec tous ceux de l'équipage. Si nous retournons à Bizance avec Cratiſthene, leur avoit-il dit, nous ne pouvons éviter la mort: nous avons voulu faire perir ſa maitreſſe, il voudra s'en venger. Le Roi de Thrace a expreſſément defendu ces ſacrifices, qu'il traite de ſuperſtitieux & d'inhumains. Nous avons deſobéi à notre Chef: notre perte eſt donc certaine: voyez ce que nous avons à faire. Il faut, ajouta-il, le mettre à terre dans une Ile déſerte, avec Caligone & Arſinoé. Il eſt vrai qu'en ce cas nous ne devons plus ſonger à retourner à Bizance, & qu'il faut nous reſoudre à exercer la Piraterie. Tous ap-

applaudirent à l'avis du Pilote; alors suivi de quelques matelots, il entra dans la chambre où j'étois pour me dire qu'il falloit descendre à terre. Ce discours me surprit: Et par quel ordre leur demandai-je? Ils me répondirent, Par celui de tout l'équipage, qui est resolu de vous faire descendre de force, si vous n'obéissez de vous-même. Je vis bien que la resistance seroit inutile; je descendis avec Calligone & Arsinoé dans cette Ile: on nous donna tout ce qui nous étoit nécessaire pour subsister plusieurs jours; ensuite ils mirent à la voile & disparurent. Qu'allez-vous devenir, dis-je à Calligone? si nous restons sur ce rivage, les flots ou la faim nous feront périr. Si nous avançons dans le pays, peut-être y trouverons-nous un peuple feroce.

Nous aimâmes mieux courir ce dernier risque, & nous marchâmes assez long-tems, sans rencontrer aucun endroit habité. Enfin nous apperçûmes une grotte située sur le penchant d'une colline; nous marchâmes de ce côté-là: je m'avançai le premier, & étant parvenu jusqu'à la grotte, un vieillard

vénérable ſe préſenta tout à coup à mes yeux. Etranger infortuné, me dit-il, vous qu'apparemment le ſort perſécute, entrez dans ce lieu, pour vous y repoſer de vos fatigues. Daignez étendre vos bontés ſur deux Tyriennes que j'accompagne, lui dis-je: notre malheur eſt commun; il eſt juſte que nous goûtions enſemble les fruits de vos bienfaits. Deux Tyriennes s'écria-t-il dans une eſpece de tranſport: elles ſont mes Concitoyennes, & j'eſtime ce jour heureux, puiſque je puis rendre quelque ſervice à des perſonnes de mon pays.

Calligone & Arſinoé, qui obſervoient de loin nos geſtes, pour tâcher de comprendre ſi j'étois bien ou mal reçû, remarquant l'accueil favorable qu'on me faiſoit, s'avancerent juſqu'à la grotte. Les voilà, dis-je au vieillard, ces deux Tyriennes, pour qui j'implore votre ſecours: elles ſont dignes de tout ce que vous ferez pour elles. Que Cydelis va être charmée, me répondit-il, en apprenant votre arrivée! je cours la lui annoncer. Je ſavois que Sofrate en arrivant à Byzance avoit amené avec lui une femme nom-

nommée Cydelis ; mais la premiere jeuneſſe où j'étois alors, m'avoit empêché de retenir ſes traits ; ainſi quand elle ſe préſenta à ma vûe, je ne la reconnus point, juſqu'à ce qu'elle m'eût dit qui elle étoit : elle ne laiſſa pas de faire mille amitiés à Calligone, dont elle avoit connu le pere ; & nous ayant tous les trois fait entrer dans ſa grotte, elle nous conta ſes avantures, & comment elle ſe trouvoit dans cette Ile. Cratiſtene ſe tut alors, pour laiſſer parler Cydelis, qui raconta ainſi ce qui lui étoit arrivé depuis que Sostrate l'avoit perdue.

Dès que les Thraces eurent forcé les murailles d'une ville qu'ils aſſiegeoient, & où j'étois renfermée, un Capitaine Illyrien me contraignit de le ſuivre, & me fit ſortir de la ville, tandis qu'on y mettoit le feu. Il me conduiſit à trente lieues de là dans ſa maiſon, où il y avoit un grand nombre d'Eſclaves, parmi leſquels je reconnus un Tyrien aſſez âgé, nommé Adoam. Comme je craignois que la violence ne ſuccedat aux reſpectueux égards du Capitaine amoureux, je fis part à ce Tyrien du deſſein que j'avois

de me ſauver. Tirons-nous de l'eſclavage, lui dis-je, & regagnons Tyr, s'il ſe peut. Il y a long-tems, me répondit-il, que je ſouhaite de recouvrer la liberté; je n'en ai point encore trouvé les moyens, & à l'âge que j'ai maintenant, il m'eſt difficile d'y réuſſir. Vous voulez donc mourir dans les fers, & ne revoir jamais votre patrie, lui repartis-je? Faites un effort courageux, & je vous ſeconderai; il s'agit de revoir cette douce lumiere du pays natal, de recevoir les embraſſemens de vos proches & de vos amis, & d'achever dans le ſein de votre famille les jours que vous avez encore à vivre. Enfin j'engageai Adoam à s'enfuir avec moi. Il y conſentit, & ayant bien pris nos meſures l'un & l'autre, je me revêtis d'un habit d'homme, & nous ſortîmes ainſi de la maiſon de l'Illyrien. Comme nous craignions avec raiſon d'être pourſuivis, nous nous hâtâmes de gagner un port de mer, & ayant trouvé un vaiſſau prêt à faire voile pour la Phénicie, nous nous y embarquâmes, en priant les Dieux de favoriſer notre navigation. Elle fut heureuſe d'abord; mais au bout de quelques

jours

jours nous nous vîmes pourſuivis par deux gros vaiſſeaux Siciliens qui nous donnerent la chaſſe. Etant hors d'état de leur reſiſter, nous prîmes le parti de la fuite, & le vent nous favoriſa. Notre Pilote voyant que ces deux grands navires ne pourroient ſans danger quitter le large, ſe hâta de s'aprocher de la terre : mais les rochers, dont la côte étoit bordée, briſerent nôtre vaiſſeau, & nous firent faire naufrage. Ainſi en fuyant un malheur, nous tombâmes dans un autre plus grand. Adoam me tendit alors une main ſecourable ; il ne m'abandonna point, & en nageant il me conduiſit juſqu'à une Ile qui étoit peu éloignée. Après nous être un peu ſechés & repoſés ſur le rivage, nous avançâmes dans le pays ; mais les habitans ne nous donnerent que des marques de mépris, & nous refuſerent tout ſecours. Nous comprîmes alors que nous étions dans une Ile habitée par des Barbares, & nous ne doutâmes point que ce ne fût l'Ile de Zacinthe. Cependant ayant aperçû une grotte, nous la choiſîmes pour notre retraite. Les vivres nous manquoient ; Adoam recueillit quelques débris de

notre naufrage que la mer avoit jettés sur le rivage, & trouva entr'autres choses un tonneau rempli d'un excellent vin.

Le lendemain il alla trouver un Insulaire & lui en offrit. Celui ci n'en eut pas plûtôt goûté, que son visage devint moins farouche, ses yeux parurent doux & rians, sa voix s'adoucit, & ayant fait asseoir Adoam auprès de lui, il lui témoigna le desir qu'il avoit de savoir où & comment il avoit trouvé cette liqueur délicieuse. Adoam lui fit comprendre par des signes, qu'il lui expliqueroit cela quelque jour, & se retira. Peu à peu, à la faveur du vin qu'il faisoit boire souvent à l'Insulaire, il apprit assez la langue du Pays, pour pouvoir s'entretenir avec lui. Il lui dit un jour, que les Dieux, pour récompenser l'hospitalité que ses Compatriotes exerçoient envers les Etrangers, leur avoient fait present de ce jus divin; que tous ceux de son Pays étoient des hommes doux & sociables, & qu'ils jouissoient, pour prix de leur humanité, d'une infinité de biens, que l'on ne connoissoit point dans cette Ile.

Pour-

Pourquoi donc, interrompit le Barbare, les Dieux qui vous aiment tant, vous ont-ils mis dans la neceſſité où vous êtes? pourquoi vous laiſſent-ils venir dans un Pays, où vous êtes obligés d'implorer un ſecours qui vous eſt refuſé? Les Dieux, répondit Adoam, ne ſont pas toujours les auteurs des maux que nous ſouffrons. Comme ils n'entreprennent jamais ſur notre liberté, ils permettent que nous ſuivions nos caprices, & que nous nous engagions dans des routes malheureuſes, qui nous éloignent de la jouiſſance des biens qu'ils nous deſtinoient. Quels ſont ces biens que vous dites nous être inconnus, demanda l'Inſulaire? Je vais vous le dire, répondit Adoam. Nous ſommes unis entre nous; vous ne l'êtes point: nous jouiſſons du plaiſir de faire du bien aux malheureux; tandis que vos cœurs inſenſibles ſont fermés à la tendre compaſſion, & ignorent les délices attachées à la généroſité, & à la bienfaiſance: Vous ne vous aſſemblez jamais pour vous réjouir enſemble, comme nous; vous n'avez ici que les plantes abſolument néceſſaires pour vous

conſerver la vie, & il n'en croit pas une qui vous procure un certain plaiſir, comme celle dont je vous ai preſenté le jus. J'avoue cette derniere choſe, repliqua l'Inſulaire, mais à l'égard des autres, je vous répondrai qu'avant votre arrivée, nous ignorions qu'il y eût d'autres biens que ceux que nous poſſedions. Ainſi nous n'avions garde de les ſouhaiter; nous ſommes unis entre nous, autant qu'il eſt néceſſaire aux hommes de l'être. Nous avons remarqué que le trop grand commerce des hommes les uns avec les autres étoit la ſource de mille chagrins & de mille maux. C'eſt pour cela que nous ne nous aſſemblons jamais, que nous ne nous parlons que rarement, & que nous ne voulons avoir aucune ſocieté générale, perſuadés que l'homme eſt le plus grand ennemi de l'homme. Nous choiſiſſons ſeulement deux amis, auxquels nous nous attachons, & avec qui nous nous entretenons tous les jours. Voilà toute notre ſocieté, qui conſiſte à ne voir que ceux que nous aimons & qui nous aiment. Nous tenons cette coûtume de nos peres, & nous ne l'avons

point

point alterée ; chacun ne ſonge ici qu'à ſes affaires particulieres & à celles de ſes deux amis, qu'il regarde toujours comme les ſiennes, & il ne ſe mêle point de celles des autres.

Nous n'exerçons point à l'égard des Etrangers, continua-t-il, cette vertu, que vous appellez hoſpitalité ; mais nous avons des raiſons pour cela. Nous regardons les hommes qui abordent dans cette Ile, comme des objets de la haine des Dieux, puiſqu'ils ſont contraints de fuir leur patrie, & de s'expoſer ſur un Element terrible ; & nous ne voulons avoir aucun commerce avec eux, de peur qu'ils ne nous corrompent. Cependant, ſi nous ne leur faiſons point de bien, nous ne leur faiſons point de mal ; ils reſtent ici autant de tems qu'il leur plaît ; mais nous ne voulons jamais nous lier avec eux, à moins que leur probité connue, comme la vôtre l'eſt de moi, ne merite quelque exception. Il eſt vrai, repliqua Adoam, qu'il y a des hommes malheureux par leur faute, & par la punition des Dieux : mais auſſi il y en a, qui ſont dignes d'un autre ſort ; nous croyons être de ce

nombre, continuâ-t-il, & ce n'eſt point le courroux du Ciel, mais une ſuite d'évenemens contraires, qui nous amis dans la triſte néceſſité de nous expoſer ſur la mer.

L'Inſulaire nous offrit alors une retraite chez lui; mais nous le remerciâmes, étant fort contens dans notre grotte. Voyant que nous ne voulions point accepter ſon offre, il vint nous trouver dans notre ſolitude; il nous aida à labourer un petit champ qui en étoit peu éloigné, & nous fournit tout ce qui nous étoit néceſſaire pour notre ſubſiſtance, & pour nous garantir contre les injures de l'air. Nous vêcumes ainſi aſſez longtems.

Nous avions vû plus d'une fois les arbres ſe revêtir de nouvelles feuilles, lorſqu'un jour nous aperçumes un vaiſſeau qui s'arrêtoit à la vue de notre Ile; ce ſpectacle nous cauſa d'abord de la joye, eſperant que ce pourroit être un moyen pour nous ſauver; mais elle s'évanouit bien-tôt, lorſque nous vîmes que l'on mettoit à terre trois perſonnes ſeulement, & que le navire faiſoit voile d'un autre côté. Attendrie à cette vue, je courus d'abord

bord avec Adoam sur le rivage, pour consoler ces trois personnes, & les amener dans notre grotte: je sentis un plaisir extrême, en les entendant parler la même langue que moi; je connoissois le nom de Cratisthene & de Calligone: ainsi dès qu'ils se furent nommés, je les embrassai, & leur appris aussi qui j'étois. Cratisthene me dit, que Sostrate mon époux étoit Général de l'Armée des Thraces: cette nouvelle me fit plaisir, quoiqu'elle me donnât lieu de gémir de ma destinée, qui me retenoit dans un triste séjour, dans le tems que j'aurois pû partager avec Sostrate la grandeur de son rang, & jouir d'une partie des honneurs qu'il recevoit. Cratisthene & Calligone, aussi touchés de mon triste sort que je l'étois du leur, mêlerent leurs larmes avec les miennes, pendant qu'Adoam & Arsinoé essayoient de nous consoler de nos maux, par l'espérance de les voir un jour finir. Comme on avoit fourni des vivres à Cratisthene en le mettant à terre, nous les apportâmes dans la grotte, où nous nous rendîmes tous, & où nous passâmes un tems considé-

rable dans une union parfaite.

Ennuyés cependant de notre ſolitude, nous étions ſans ceſſe ſur le rivage de la mer, pour obſerver le paſſage des vaiſſeaux. Chaque navire qui ſe montroit de loin, nous combloit de joye, & nous laiſſoit enſuite dans une profonde triſteſſe en diſparoiſſant. Nous faiſions preſque chaque jour toutes ſortes de ſignaux inutiles, & déja nous deſeſperions de ſortir jamais de l'Ile, lorſqu'un jour nous apperçûmes un vaiſſeau qui venoit directement à nous, & qui s'étant approché de l'Ile, jetta l'ancre & mit la chaloupe en mer. Alors nous redoublâmes nos ſignaux. Nous étions tous ſur le rivage; notre joye égala notre ſurpriſe, lorſque nous vîmes un homme ſortir de la chaloupe, pour ſe jetter aux pieds de Cratiſthene. Vous croyez peut-être que je vous ai trahi, lui dit cet homme; il eſt vrai que je ſuis entré dans le complot qu'a tramé votre équipage, pour vous mettre à terre avec Calligone & Arſinoé; mais c'étoit pour vous ſauver, & dès que j'ai pû m'échaper, je ſuis retourné à Bizance, où j'ai appris ce qui vous étoit ar-

arrivé. On a fait auſſi-tôt équiper un vaiſſeau, que je vous amene pour vous tirer de ce triſte ſéjour.

Auſſi-tôt nous entrâmes dans la chaloupe, qui nous conduiſit au vaiſſeau. Comme on nous avoit dit qu'Hippias & Soſtrate étoient tous deux à Epheſe, Cratiſthene voulut m'y accompagner avec Calligone. A mon arrivée je retrouve mon époux & ma fille : je ſuis trop heureuſe. Hippias, qui eſt ſans doute à Tyr, achevera bien-tôt le bonheur de Cratiſthene.

Dès que Cydelis eut achevé de parler, les Prêtreſſes prirent Telaſie & Termille par la main, & les conduiſirent dans l'endroit du Temple deſtiné pour celles qui étoient condamnées aux épreuves ; elles y paſſerent la nuit en prieres, ſelon l'uſage, éloignées du tumulte & du bruit, afin d'être plus en état de ſe rappeller toutes les circonſtances de leur vie, & d'examiner ſi leur conſcience étoit pure. Le lendemain, dès que le Soleil parut, une foule de peuple ſe rendit aux fontaines de Syrinx, & de Rhodope.

La premiere de ces Nymphes avoit été aimée de Pan, mais elle ne répondit point à son amour: ce Dieu voulut obtenir par la violence ce que l'on s'obstinoit à lui refuser. Il épia toutes les démarches de Syrinx, il la suivit secretement en tous lieux, & un jour qu'il la vit seule & éloignée de tout secours, il se montra à elle transporté d'une infâme ardeur: déja il commençoit à la saisir, mais elle s'échapa d'entre ses bras, & sauva sa pudeur par la fuite. Pan la poursuivit avec la même viteſſe, & s'efforça de l'atteindre; la Nymphe fugitive trouva un fleuve qui s'opposa à son passage; l'amoureux Pan alloit enfin s'en rendre le maître; Syrinx levant alors les mains vers le Ciel, adressa cette priere aux Dieux; Puissant Maître de l'Univers, & vous chastes Divinités qui regnez sur les eaux, écoutez la voix d'une Nymphe poursuivie, qui implore votre secours. Cachez-moi sous quelque forme, qui me dérobe aux ardeurs d'un temeraire amant: ne permettez pas que vos rives soient souillées par ses honteux embrassemens. En formant cette priere, el-

elle s'élance dans le fleuve, & à l'instant toutes les parties de ſon corps ſont changées en roſeaux. Pan qui la ſuit, ſe précipitant dans le fleuve en même tems qu'elle, n'embraſſe que des joncs, croyant embraſſer la Nymphe. Etonné de ce prodige, le Dieu s'écrie: Syrinx, pourquoi me fuyez-vous? ſuis-je un objet haïſſable? le Dieu du jour eſt mon pere, je ſuis Dieu moi-même, & mon pouvoir s'étend ſur les montagnes & dans toutes les forêts; les Faunes & les Satyres vous rendront hommage; vous partagerez avec moi tous les ſacrifices que m'offrent les Bergers: ſi vous aimez la chaſſe, je vous y accompagnerai; je vous montrerai moi-même la retraite des bêtes que vous voudrez pourſuivre: je ſerai ſans ceſſe à vos côtés, pour vous garantir de tous les accidens: mais helas! Syrinx n'eſt plus: malheureux! j'ai perdu l'objet de mon amour. Pan entendit alors un doux murmure cauſé par le vent de ſes ſoupirs, qui ébranloient les roſeaux entrelaſſés. Il écoute, il ſe plaint encore, & il entend les mêmes ſons. Il ſe figure que Syrinx s'eſt cachée dans

ces

ces roſeaux ; la fureur le ſaiſit, il les coupe, & cherche en vain ſa Nymphe. La crainte ſuccede à la fureur : il apprehende d'avoir bleſſé ſa Maîtreſſe ; il prend les joncs, les approche de ſa bouche, les baiſe avec tranſport ; & ayant remarqué, que ſon haleine entrant dans le creux des roſeaux rendoit un ſon doux & harmonieux, il en ajouta pluſieurs enſemble d'inégale grandeur, & en compoſa une flûte, ſur laquelle il ſe plaignoit chaque jour du malheureux ſuccès de ſa flâme.

Pour honorer une vertu ſi chere à la Déeſſe qu'on adore à Epheſe, les Prêtreſſes de ſon Temple avoient donné le nom *de la fontaine de Syrinx*, à une ſource qui couloit dans une grotte près du Temple. Il y avoit dans une grotte une flûte qui y étoit ſuſpendue à fleur d'eau, & que celle qu'on plongeoit dans la fontaine étoit obligée d'emboucher. Si elle étoit vierge, la flûte rendoit un ſon clair & net, & ſi elle ne l'étoit pas, la flûte ne reſonnoit aucunement, & ſembloit être bouchée. On ne ſait ſi cela arrivoit par un effet ſurnaturel, ou par quelque ſecret artifice.

A

A l'égard de la fontaine de Rhodope, on conte ainſi l'hiſtoire de celle dont elle porte le nom. Rhodope étoit une jeune Nymphe, née dans les campagnes d'Epheſe, qui mépriſant les frivoles amuſemens de ſes pareilles, prit un carquois, s'arma d'un arc, noua ſes cheveux, & s'occupa des exercices de la chaſte Diane, à laquelle elle ſe conſacra. Venus fut, dit-on, au deſeſpoir de voir une ſi charmante beauté braver ſa puiſſance, & dédaigner les plaiſirs de l'amour. Elle embraſſa ſon fils & le pria de percer le cœur de la Nymphe inſenſible d'un de ces traits, auxquels les plus fieres mortelles ne reſiſtent point. L'Amour répondit à ſa mere par un ſouris gracieux, & à l'inſtant vola ſur une montagne élevée, qui dominoit ſur les lieux d'alentour. Là il regarde de tous côtés, & voit la belle Rhodope, qui pourſuivoit un Chevreuil. En même tems un jeune Chaſſeur, beau comme l'Amour même, apperçoit cet animal, & ſe met à le pourſuivre auſſi. Il rencontre Rhodope; ils ſe regardent l'un & l'autre, ils s'admirent; rien de ſi ai-

ma-

mable ne s'eſt encore offert à leurs yeux. Rhodope ſent moins d'ardeur pour ſuivre le Chevreuil : le Berger reſte immobile, & la regarde avec attention. Alors l'Amour prend un dard, l'ajuſte ſur ſon arc, & d'un même trait perce les deux cœurs à la fois. Fier de cette victoire, il vole auſſitôt vers ſa mere, & ſe rend avec elle dans les bocages d'Idalie.

Diane alors ſe préſente aux yeux de Rhodope, & lit dans ſes yeux ſa nouvelle paſſion. La Nymphe honteuſe fuit, & ſe ſauve dans une grotte, pour éviter la colere de la Déeſſe; c'eſt là que le beau Chaſſeur qui la ſuit, profitant d'un moment de foibleſſe, obtient de la Nymphe ce qu'elle n'avoit jamais accordé à aucun mortel. Diane les ſurprend, & pour punir la Nymphe fragile & le jeune Chaſſeur qui l'a ſéduite, elle change la premiere en une claire fontaine, dont l'eau vive & coulante exprime la legereté & l'inconſtance de Rhodope. Le Chaſſeur eſt auſſi changé en un jet d'eau, qui s'élançant vers la voûte de la grotte, fait connoître quelle avoit été l'impetuoſité de ſa paſſion criminelle :

nelle: la fontaine & le jet d'eau confondent leurs ondes dans un même baſſin. C'eſt-là que l'on reconnoît ſi les femmes ont été fidèles à leurs engagemens, ou foibles comme Rhodope; & c'eſt là où l'on devoit plonger Termille. Si celle que l'on deſcend dans la fontaine eſt coupable, le jet d'eau s'arrête; & ſi elle eſt pure & ſans tache, l'eau s'élance avec plus de force, ou au moins ne s'arrête point: ſigne certain de l'innocence de celle qui eſt plongée.

Le peuple curieux étoit déja aſſemblé auprès de l'une & de l'autre fontaine, lorſque Telaſie & Termille parurent. L'épreuve commença par Telaſie. On la conduiſit vers la grotte de Syrinx, dont les Sénateurs occupoient les avenues. Lorſqu'elle y fut entrée, les Prêtreſſes de Diane tirerent un rideau, & la dépouillerent de tous ſes vêtemens. Que de beautés brillerent alors dans ce lieu ſacré! Elle entra dans la fontaine avec une tranquillité qui faiſoit encore plus briller ſa ſageſſe & ſa vertu. Pendant ce tems-là Soſtrate ſon pere adreſſoit cette priere à Diane. Protectrice de l'in-

l'innocence, disoit-il, faites connoître que celle de ma fille n'est point souillée : faites voir qu'elle est aussi pure que Syrinx même, & que le peuple d'Ephese n'en puisse douter. A peine Sostrate eut-il achevé sa priere, qu'on entendit la flûte rendre un son harmonieux. Telasie soutenue par les Prêtresses, sortit aussi-tôt de la fontaine, au milieu des louanges & des acclamations du peuple. Aristée fut témoin de son triomphe, dont la gloire rejailliſſoit sur lui-même, & faisoit éclater sa vertu, comme celle de sa maîtresse.

Après cette premiere épreuve, qui rendoit la vertueuse Telasie à son pere, à Cydelis & à son amant, on conduisit Termille vers la grotte de Rhodope, & le peuple l'y suivit : elle entra dans la grotte, & fut plongée dans la fontaine. Si le jet d'eau n'augmenta pas, il ne cessa point, & aussi-tôt les Prêtresses déclarerent l'innocence de Termille. Tout le peuple cherchoit des yeux Peon son époux & son accusateur. On le cherchoit vainement ; les Dieux l'avoient déja puni.

Lors-

Lorſqu'il eut vû que l'on conduiſoit ſon épouſe à la fontaine de Rhodope, il avoit été trouver ſecretement une jeune fille qui avoit les clefs de la grotte, & à force de prieres & de promeſſes, il l'avoit engagée à lui remettre celle qui ouvroit la porte de derriere; car cette grotte avoit deux portes, l'une qui communiquoit dans le Temple, & l'autre qui étoit hors des murs de l'enceinte : ce fut par celle du Temple que Peon entra, pour voir de ſes yeux mêmes l'innocence ou le crime de ſon épouſe, dans la crainte que les Prêtreſſes qui la devoient plonger, ne le trompaſſent. Après que la ſource de Rhodope avoit comblé le baſſin, elle couloit dans un canal profond, où toutes ſes eaux ſe ramaſſoient pour fuir dans la plaine : un pont aſſez étroit traverſoit ce canal. Ce fut ſur ce pont que Peon ſe plaça temerairement, pour voir de ſes yeux l'épreuve de Termille. Ayant été à regret témoin de ſon innocence, il voulut auſſi-tôt ſortir avec précipitation, d'un lieu où il étoit dangereux pour lui d'être apperçû. Agité par la crainte & le dépit, & frémiſſant de rage,

il

il chancelle, il ſe trouble, & tombe enfin dans le canal où il ſe noye. On continuoit de le chercher, lorſqu'une des Prêtreſſes apperçut le corps du trop curieux époux, qui flottoit ſur l'eau. Effrayée de ce ſpectacle, elle pouſſe de grands cris: on accourt, & on reconnoit Peon. Tous conviennent que c'eſt un juſte châtiment des Dieux, qui puniſſent ſes crimes, & en particulier ſon injuſtice à l'égard de Termille & de Telaſie.

Alors les Sénateurs ayant fait venir devant eux l'une & l'autre, firent l'éloge de leur vertu, & ſurtout de celle de Telaſie, qui avoit été ſi expoſée; & après avoir rendu celle-ci à ſon pere, ils conſolerent la ſeconde de la perte d'un fâcheux époux, dont elle devoit être médiocrement affligée. Ils déclarerent enſuite Ariſtée, Cineas, & Piſiſtrate abſous & libres. Après la ceremonie & le jugement, ceux-ci rentrerent dans le Temple, où l'on offrit à Diane un pompeux ſacrifice. Quelques jours après, Soſtrate s'étant démis de ſon Pontificat, avec l'agrément des Magiſtrats d'Epheſe, il forma le deſſein de retourner à Tyr avec Cyde-

Cydelis, Telaſie, Ariſtée, Cineas, Cratiſtene & Calligone. Ils prirent donc congé de Termille, qui venoit d'épouſer Piſiſtrate, & s'embarquerent tous enſemble ſur un vaiſſeau, qui après quelques jours de navigation, aborda heureuſement au port de Tyr, où le premier Tyrien qui frappa leurs yeux fut Hippias. La joye fut de part & d'autre égale à la ſurpriſe: on entendoit de tous côtés ces paroles: O mon fils, ô mon pere, ô Cydelis, ô mon cher Soſtrate.... Les larmes coulerent en abondance, & jamais on ne goûta une joye ſi vive & ſi pure. Tous ſe rendirent chez Hippias, & dès le lendemain le mariage fut conclu entre Ariſtée & Telaſie, & entre Cratiſthene & Calligone.

FIN.

B. 51 (Finch).